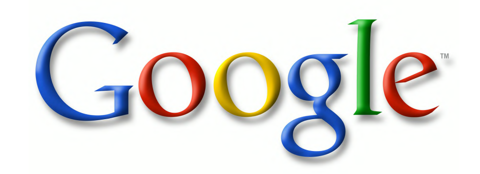
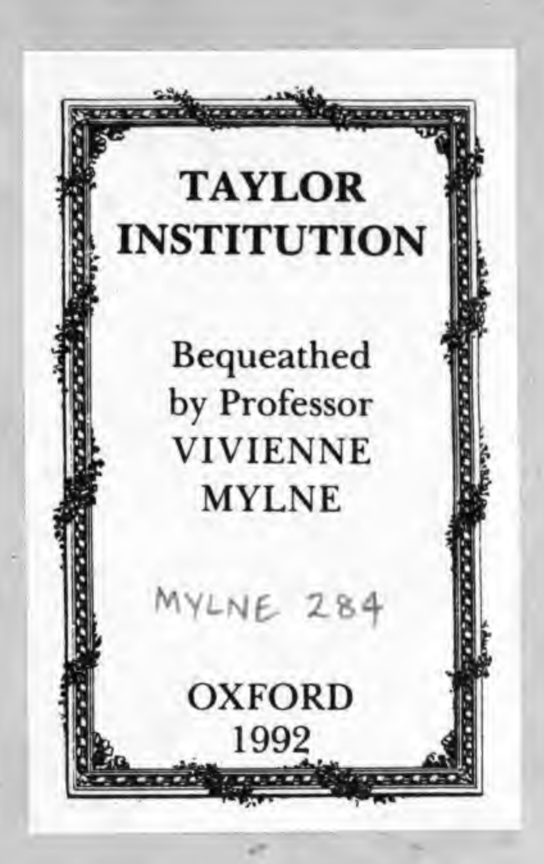



Lettres a
Emilie.
I.


Ex Libris
A·de KLUIJS



LETTRES A ÉMILIE

SUR

LA MYTHOLOGIE.

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE,
RUE DES MAÇONS-SORBONNE, N° 13.



Vénus et Adonis.

LETTRES A ÉMILIE

SUR

LA MYTHOLOGIE.

PAR C. A. DEMOUSTIER.

TOME PREMIER.

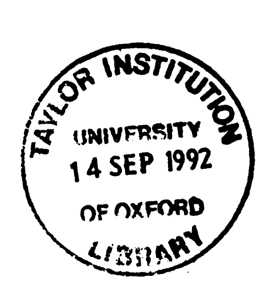


A PARIS,

CHEZ L. TENRÉ, LIBRAIRE,

RUE DU PAON SAINT-ANDRÉ, N° 1.

1820.


TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
14 SEP 1992
OF OXFORD
LIBRARY

NOTICE

SUR LA VIE ET LES OUVRAGES

DE CHARLES-ALBERT DEMOUSTIER,

PAR F. FAYOLLE.

DANS cette notice sur Charles-Albert DEMOUSTIER, je ne rappellerai que les principaux titres de sa réputation, et quelques traits de son caractère; on l'y verra, comme homme et comme écrivain, avouer, dans le désir de plaire, le besoin d'être aimé.

A l'exemple de nos poëtes les plus aimables, Demoustier semble avoir consacré sa muse au sexe qui l'inspira toujours.

Il fit pour la mythologie, à peu près ce que Fontenelle avoit fait pour l'astronomie. Les *Mondes* et les *Lettres à Emilie* sont des ouvrages agréables où la science et la fable ont été mises à la portée des femmes. Fontenelle alla chercher, hors de son sujet, les fleurs qui pouvoient en égayer l'austérité; Demoustier n'avoit qu'à choisir avec goût celles qui abondent dans le sien, et son économie devenoit elle-même sa richesse.

Avec quel art il sut s'approprier le cadre ingénieux des *Lettres à Emilie,* qui jusque-là n'avoit servi que pour de petits ouvrages en prose mêlée de vers! Chapelle et Bachaumont avoient eu pour imitateurs en ce genre, La Fontaine, Gresset, Desmahis, et Voltaire dans son Temple du Goût. Il restoit encore à employer ce cadre en grand, et à le modifier d'après la nature d'un sujet instructif ou agréable; c'est ce que fit Demoustier dans ses *Lettres sur la Mythologie.*

Cet écrivain, en réfléchissant sur l'espèce d'ouvrage qui convient le mieux aux femmes, s'aperçut que la mythologie, faite pour les intéresser davantage, demeuroit pour elles comme ensevelie dans les dictionnaires et les livres d'érudition. Il importoit, avant tout, de répandre la lumière sur les parties de la fable qui étoient un chaos, même pour les gens de lettres. Demoustier l'entreprit avec succès; et ce qui dut coûter le moins à son talent, ce fut de peindre avec séduction ces temps heureux où l'amour avoit un culte, et la beauté des autels.

Ces lettres charmantes sur la mythologie sont un des ouvrages modernes où l'esprit et l'imagination de détail ont été le plus prodigués. On ne se lasse pas de les relire; elles plaisent toujours par une foule d'aperçus fins et ingénieux, par une philosophie aimable, et par un art délicat de manier la louange. Demoustier

sembloit né surtout pour le madrigal; son esprit fut toujours épuré par son cœur, et l'auteur de tant de jolis madrigaux ne s'est pas permis une seule épigramme : il auroit pu dire, comme l'auteur de Rhadamiste,

Aucun fiel n'a jamais empoisonné ma plume.

Aussi Demoustier eut-il toujours le bon esprit de s'écarter des querelles littéraires dans lesquelles les gens de lettres qui veulent repousser les traits de l'envie, et parfois les conseils de la critique, savent si rarement garder une juste mesure.

Supposez plus de naturel et d'abandon dans le style des *Lettres à Emilie*, et vous les croirez écrites par une femme sensible et spirituelle. L'art que Demoustier a su y répandre décèle la touche d'un sexe qui doit plus au travail de l'esprit, de même que l'autre doit plus à l'épanchement du cœur.

En s'adressant à Emilie, Demoustier veut plaire à toutes les femmes qui le liront. Il sait que pour elles rien de flatteur ou d'agréable n'est perdu ; et tous les détails de la mythologie se rajeunissent sous sa plume par de fines allusions à nos mœurs et à nos manières.

Après avoir si bien fait parler l'homme aimable dans les *Lettres à Emilie sur la Mythologie*, il le mit

en action dans la comédie du *Conciliateur*. L'auteur de la pièce fut le seul qui ne reconnut pas son portrait dans ces vers que Mondor adresse à Melcourt :

Au fond de votre cœur le sentiment s'épure;
Son langage est toujours celui de la nature.
Votre esprit naturel orne la vérité,
Mais, sans la déguiser, voilà sa nudité.
Sans jamais s'abaisser, noblement il se plie
Pour se mettre au niveau de ceux qu'il concilie.
Moins vous voulez régner, plus vous faites la loi;
Chacun auprès de vous devient content de soi;
Enfin l'extérieur est toujours agréable,
Le cœur bon, l'esprit juste; et voilà l'homme aimable.

Ce caractère est justifié par les diverses situations dans lesquelles le conciliateur est placé. Si un air de dissimulation se glisse dans ses paroles, la franchise éclate dans toutes ses actions. Qu'on se rappelle la scène où, après avoir concilié ses deux rivaux prêts à se battre, il offre lui-même de leur faire raison à tous deux d'après le cartel qu'il en a reçu. Qu'on se rappelle encore la manière noble et franche dont il se fait connoître pour le neveu de Dorval, la chaleur avec laquelle il dit à Mondor, qui vient de recevoir la nouvelle du gain de son procès :

Vous avez à l'instant refusé le partage

Des droits que l'amitié prétendoit vous céder;
J'osai le proposer, j'ose le demander.

Un des plus beaux endroits du rôle de Melcourt, est sans contredit celui où il tâche d'amener Mondor à un accommodement :

Afin d'anéantir ce malheureux procès,
Au lieu de partager vos droits, confondez-les.
Que ce terrain, sujet de guerres intestines,
Devienne un bien commun. Des deux routes voisines
Ne faites qu'un chemin; ces sentiers réunis
Demain s'appelleront le Chemin des Amis
Il communiquera de sa terre à la vôtre :
Vous irez promener au-devant l'un de l'autre;
Chacun avec plaisir en fera la moitié,
Bien sûr d'y rencontrer au milieu l'amitié.
Vous nommerez ce lieu le rendez-vous des frères.
Là, dans vos derniers ans, bons amis, heureux pères,
Vous verserez souvent des pleurs de volupté;
Et vos enfants, témoins de votre intimité,
De vous, presqu'en naissant, apprenant comme on aime,
Chériront votre exemple, et s'aimeront de même.

La comédie du *Conciliateur* fut suivie de la comédie des *Femmes*, dans laquelle les détails piquants et le dialogue animé firent disparoître le défaut d'action.

Ce dialogue est toutefois encore loin d'égaler celui de Palissot dans *les Courtisanes* et dans *les Philosophes*.

La comédie des *Femmes* abonde en vers saillants sur leur esprit et leur caractère. On a retenu surtout ces deux vers de Justine, à la fin du premier acte, quand toutes les femmes sont parties, et que, restée seule, elle éteint les lumières.

...... En sûreté du moins je me retire :
Je ne laisse après moi personne pour médire.

Demoustier avoit d'abord composé cette comédie en cinq actes; mais, obligé de la réduire en trois, il ne regarda plus son tableau que comme une esquisse. Pour peindre fidèlement les défauts, les vertus, les ridicules et les grâces des femmes, il attendoit l'âge des souvenirs, cet âge où la raison n'est plus troublée par le cœur. Il va nous apprendre lui-même dans quelles dispositions il se trouvoit à l'égard de ses modèles, lorsqu'il en traça les portraits.

« Il y a dans mon adoration pour les femmes plus que de l'idolâtrie : leur idée seule produit sur mon cœur attristé l'impression que, par un temps sombre, produit l'image d'un beau jour; leur regard me pénètre; leur sourire m'enivre; leur voix me fait tressaillir. Mon âme errante circule autour de leurs charmes, et se

perd avec volupté dans les plis de leurs vêtements et les ondes de leur chevelure. Leurs yeux parlent-ils, ma réponse les a prévenus; sont-ils muets, je leur prête un langage pour le plaisir d'y répondre. Je ne sais quel charme secret me fait pressentir la présence d'une femme aimable. Que cette onde est tiède et limpide! une femme s'y est baignée : que de fleurs sur ce gazon! une femme s'y est endormie : que cet ombrage est mélancolique! elle y rêve sans doute..... Entendez-vous ces accents mélodieux? c'est Philomèle..... Non; c'est une femme : la voici; je l'avois devinée. »

Demoustier doutoit que ce fussent là les dispositions requises pour peindre les femmes avec impartialité; aussi disoit-il : « Dans un âge plus avancé, je ferai de leurs vertus un drame, de leur esprit une comédie, et de leurs défauts un roman. »

Les bornes que je me suis prescrites dans cette notice ne me permettent pas de m'arrêter sur les autres ouvrages de Demoustier [1]. Parmi ceux qu'il préparoit, je ne dois cependant pas oublier des *Lettres à Emilie sur la Botanique*. Il s'étoit associé, pour la partie scientifique de son travail, une personne de ses

---

[1] Voyez, à ce sujet, l'intéressante notice de M. Campenon, sur Demoustier, insérée dans un des numéros de *la Décade*.

amies, aussi habile dans la connoissance des objets d'histoire naturelle que dans l'art de les peindre [1]. Aidé d'un tel secours, il eût suivi sans doute quelques idées de J.-J. Rousseau, et surtout de Bernardin de Saint-Pierre, pour rendre l'étude de la botanique plus utile et plus attrayante. L'auteur des *Etudes de la nature* indique comment on pourroit trouver dans les végétaux un dictionnaire inépuisable de couleurs constantes, et comment on pourroit rapporter les formes végétales des autres parties du monde à celles de notre pays qui nous sont les plus familières.

Si les livres des botanistes s'embellissoient de comparaisons et d'expressions tirées du règne le plus aimable de la nature, leur langue, à laquelle on reproche de ne parler qu'à l'oreille, se feroit encore entendre aux yeux et à l'imagination.

Peu d'auteurs sont aussi aimables que leurs productions. Qui a vu Melcourt sur la scène, peut se faire une idée juste de ce qu'étoit Demoustier dans le

---

[1] Voici un quatrain adressé à cette dame, qui peignoit supérieurement les fleurs :

Vous avez dérobé le pinceau de Minerve ;
La Nature elle-même enviroit vos odeurs ;
Sa main donne la vie aux fleurs,
Et votre main la leur conserve

monde. Toujours il savoit trouver l'occasion de dire quelque chose d'agréable; c'étoit autant l'à-propos de son cœur que de son esprit. Jamais il ne se permit le moindre trait de raillerie ou de malignité. On sait combien l'épiderme poétique est sensible. La douceur du caractère de Demoustier n'étoit pas même aigrie par les blessures faites à son amour-propre; j'en donne pour exemple l'anecdote si connue de la *clef forée.* [1]

Au talent de parler avec grâce et avec esprit il joignoit le talent si rare de causer, je veux dire d'écouter et de répondre; secret qui s'étoit perdu depuis Fontenelle et le président Hénault. Assez riche de son propre fonds pour n'être jaloux de personne, il étoit le premier à faire sentir les saillies et les bons mots qu'il entendoit dans la conversation. Sa bienveillance naturelle engageoit à s'épancher. Comme La Motte, il avoit réservé dans sa tête un coin pour les opinions des autres.

---

[1] A la représentation d'une de ses pièces, qui n'eut point de succès, Demoustier, assis au parterre, écoutoit avec calme la bruyante musique des sifflets, toujours si fâcheuse pour les auteurs. N'auriez-vous point une clef forée, lui dit un jeune homme assis à côté de lui; je serois désespéré de ne pouvoir siffler ce pitoyable ouvrage. Demoustier, souriant, tire une clef de sa poche, et la remet au jeune homme.

Tel étoit Demoustier dans le monde; mais avec ses amis, avec les gens de lettres, lorsque, pour animer la conversation et en tirer quelque utilité, il discutoit des questions de morale ou de littérature, maniant tour à tour l'arme de la raison et de la plaisanterie, il avoit l'art d'amener tout doucement à ses opinions. Tous sortoient de sa conversation contents de lui et d'eux-mêmes, c'est-à-dire, très-désireux de converser encore avec un homme aussi aimable.

Demoustier possédoit surtout cette manière de causer avec les femmes tant recommandée par Saint-Evremond. « Le premier mérite auprès des femmes, dit Saint-Evremond, est d'aimer; le second est d'entrer dans la confidence de leurs inclinations; le troisième, de faire valoir ingénieusement ce qu'elles ont d'aimable. Si rien ne vous mène au secret du cœur, il faut gagner au moins leur esprit par des louanges; car, au défaut des amants, à qui tout cède, celui-là plaît le mieux, qui donne aux femmes les moyens de plaire davantage. Dans leur conversation, songez bien à ne les tenir jamais indifférentes; leur âme est ennemie de cette langueur : ou faites-vous aimer, ou flattez-les sur ce qu'elles aiment, ou faites-leur trouver en elles de quoi s'aimer mieux; car enfin il leur faut de l'amour, de quelque nature qu'il puisse être. »

Dès l'âge de six ans il avoit fait connoître la bonté

naïve de son cœur. Son père venoit de mourir; Demoustier, enfant, se jette aux pieds des gardes-du-corps, qui, selon l'usage, tiroient sur la tombe de leur camarade, et leur crie : *Ne tuez pas mon père.*

Il entra au collége de Lizieux, où il s'annonça de bonne heure par des pièces fugitives. Peut-être trouvera-t-on dans ses papiers une cantate qu'il fit alors sur une amante abandonnée.

Au sortir du collége, il se destina au barreau, et plaida plusieurs causes avec succès; mais les Muses sont comme une maîtresse que l'on quitte et à laquelle on revient toujours. Demoustier publia ses *Lettres à Emilie sur la Mythologie;* et l'accueil qu'elles reçurent du public décida sa vocation pour la littérature.

Lorsque, dans ses dernières années, il prononça l'éloge de madame Dubocage, il ne s'attendoit pas à précéder au tombeau cette femme célèbre, cette savante aimable, qui nous a retracé le caractère, l'esprit et la vieillesse du sage Fontenelle, dont elle fut la constante amie. [1]

---

[1] Les lecteurs nous sauront gré de rapporter les vers de Voltaire adressés à madame Dubocage partant pour l'Italie.

Demoustier mourut de la pulmonie, le 2 mars 1801, à Villers-Coterets, où il étoit né le 15 janvier 1760.

Cette notice donnera une connoissance bien imparfaite des talents et des qualités de Demoustier. Pour sentir à quel point il mérita d'être aimé, il suffit de rapporter ce mot qu'il répétoit souvent en parlant de sa mère : « Le souvenir des soins rendus à ceux qu'on aime est la seule consolation qui nous reste quand nous les avons perdus. » F. FAYOLLE.

Cette jolie pièce manque à presque toutes les éditions de Voltaire.

A MADAME DUBOCAGE.

Vous qui régnez sur le Parnasse,
Allez au Capitole, allez, rapportez-nous
Les myrtes de Pétrarque et les lauriers du Tasse.
Si tous deux revivoient, ils chanteroient pour vous.
En voyant vos beaux yeux et votre poésie,
Tous deux mourroient à vos genoux,
Ou d'amour, ou de jalousie.

MON DERNIER JOUR.

Si j'approchois du bout de ma carrière,
Chaque matin, un vieillard malheureux,
Un orphelin, une indigente mère
Viendroient me voir et s'en iroient heureux.

Encore bienfaisance.

Puis assemblée d'amis.

O mes amis, de nos jeunes années,
Près de mon feu, venez m'entretenir.
Pour prolonger nos heures fortunées
Les dieux nous ont donné le souvenir.

Chacun de vous avoit une Émilie
Dont il prônoit la beauté, la candeur;
Elle est fidèle autant qu'elle est jolie!
Nous nous trompions; mais quelle douce erreur!

Et nos serments, nos ardeurs éternelles,
Nos billets doux et nos vers innocents!
Avouons-le; nous encensions nos belles
A peu de frais; mais c'étoit de l'encens!

Il nous valoit plus que le bonheur même.
Regards furtifs, demi-mots, petits soins.
L'Amour enfant met le bonheur suprême
Dans les faveurs qui lui coûtent le moins.

Ici arrivent les amis pour la soirée.

Leur entrée, leur tristesse en me voyant changé.

« Qu'il est changé! quelle métamorphose! »
De ma pâleur pourquoi vous alarmer?
Touchez mon front de vos lèvres de rose,
Sous votre haleine il va se ranimer.

Caresses des amies.

Soupé.

Rions, chantons; pétillante saillie,
Bouillant désir, impétueux transport,
Partez! de loin je suivrai la Folie,
Je ne ris plus, mais je souris encor.

Fils d'Apollon, accordez votre lyre,
Pour soutenir vos accents cadencés.
Dieu des raisins, enflamme leur délire;
Chantez, Plaisirs; et vous, Grâces, dansez.

Concert et bal d'amitié

Petits présents. Je leur distribue mes effets chéris.

Puis mes manuscrits.

Puis mon portrait.

Je leur donne rendez-vous à demain pour tromper leur amitié

Seul je me couche et rêve à eux en sentant approcher la mort de mon sein.

Non sa chaleur n'est pas toute glacée;
De souvenir je le sens tressaillir;
Votre image est ma dernière pensée,
Et, Je vous aime, est mon dernier soupir.

Et le lendemain Demoustier n'existoit plus.

AVERTISSEMENT
DE L'AUTEUR.

J'OFFRE au public l'édition complète de mes Lettres sur les principaux sujets de la Mythologie. Je pourrois étendre beaucoup plus loin cet ouvrage, en suivant dans tous ses détails le chaos de l'histoire fabuleuse; mais j'ai pris pour devise cette maxime de notre divin La Fontaine :

Loin d'épuiser une matière,
On n'en doit prendre que la fleur.

J'ai profité, avec reconnoissance, des observations de la critique pour corriger la plupart de ces Lettres. J'ai supprimé des passages inutiles, et réparé plusieurs omissions considérables [1]. J'ai fait surtout disparoître un grand nombre de ces négligences auxquelles l'esprit se laisse entraîner par l'abandon du cœur.

Je me propose de parler incessamment des héros de l'antiquité, dont la vie, moitié fabuleuse, moitié véri-

[1] Telles que l'histoire de Phaéton, seconde partie, et quelques autres passages non moins essentiels.

table, est pour ainsi dire la transition de la fable à l'histoire.

Dans cette nouvelle carrière, je prie les critiques judicieux de m'aider sévèrement de leurs conseils; ils me sont d'autant plus nécessaires, que j'écris tout naturellement comme je sens, et que bientôt le sentiment nous égare, s'il n'est éclairé par la raison.

PRÉFACE.

Sexe aimable, qui protégez
Les talents, enfants du génie,
Et d'un regard donnez la vie
Aux arts que vous encouragez;
Esprits heureux, qui mélangez
La toilette, la politique,
Les vapeurs, la métaphysique,
Et la morale, et les chansons;
Docteurs, qui donnez des leçons
D'amour, de vertu, de folie,
De mode et de philosophie,
Daignez accueillir les essais
D'une muse encore novice,
Qui, d'un sourire ou d'un caprice,
Attend sa chute ou son succès.
L'ouvrage qu'elle vous dédie
Est peut-être un peu moins que rien;
Cependant il vous appartient,
Puisqu'il est une fantaisie.

Si vous trouvez dans ces écrits
Ces traits, cette grâce ingénue,
Cette fraîcheur de coloris,
Qui parent la vérité nue,
C'est à vous que je les ai pris,
A vous que je les restitue :

Mais, si j'ai fait en vain l'effort
D'apprendre chez vous l'art de plaire,
Ce qui paroîtra bien plus fort,
J'apprendrai celui de me taire.

A ÉMILIE.

ÉCHAPPÉ des fers de Thémis,
Chez Pomone libre et tranquille,
J'étois au sein de mes amis,
Mais mon cœur étoit à la ville.

J'éprouvois, durant ces beaux jours
Filés par la mélancolie,
Qu'il n'est avec vous, Émilie,
Point de vacances en amour :
Et, pour calmer la violence
Du feu qui brûloit dans mon sein,
Je dessinois en votre absence,
Attendant ma convalescence,
Le portrait de mon médecin.

Mais, privé du modèle aimable
Dont je crayonnois les beautés,
J'empruntois celles de la fable
Pour peindre vos réalités :
Or, à vos grâces naturelles
En ajoutant les attributs
Ou de Minerve ou de Vénus,
Ou bien des autres immortelles,
Je m'attribuois en retour,
Près d'elles, dans chaque aventure,
Le rôle des dieux tour à tour,
Excepté celui de Mercure.

Ainsi j'avoûrai qu'en secret
J'avois souvent plus d'intérêt

Que vous dans la métamorphose;
Car le premier bien des amours,
L'illusion, étoit toujours
Le prix de votre apothéose.

Des amants tel est le bonheur.
L'amitié, seule véritable,
Est l'histoire de notre cœur,
Et l'amour n'en est que la fable.
Ah! de nos cœurs, depuis long-temps
Si vous aviez voulu m'en croire,
Nous aurions par nos sentiments,
Mêlé la fable avec l'histoire.

Cependant daignez accueillir
Ces écrits que la négligence
A, sous les yeux de l'indulgence,
Griffonnés pour vous les offrir.

Si, par un arrêt, la satire
Dès le berceau vient à proscrire
Ces enfants de la liberté
Qui vous ont déjà fait sourire
Des traits de leur naïveté,
Loin que ce revers me confonde,
Je dirai : l'Amour m'abusoit;
J'ai cru, lorsque l'on vous plaisoit,
Qu'on devoit plaire à tout le monde.

LETTRES A ÉMILIE,

SUR

LA MYTHOLOGIE.

LETTRE PREMIÈRE.

Puisque vous m'ordonnez, Emilie, de vous retracer l'histoire des dieux de la Fable,

> Permettez que la poésie
> S'entremêle dans mes discours:
> Car de la fable elle est l'amie,
> Et l'interprète des amours.

Je crois bien qu'à ce dernier titre elle vous a souvent ennuyée. Que voulez-vous? c'est la faute de votre esprit et de votre figure; et je ne vous conseille pas de vous en défaire. Cela est à charge, j'en conviens; mais il est des contrariétés que leur cause rend au moins supportables.

> Telle femme, jadis fraîche comme Émilie,
> Qu'obsédoient les soupirs et les vœux des amants,
> Voudroit bien s'amuser encor de temps en temps
> De ce qui l'ennuyoit quand elle étoit jolie.

Les dieux dont je vais vous parler ne sont que les dieux de la première classe [1], qui ont joui d'une cer-

[1] *Dii majores.*

taine réputation. Il y en a beaucoup d'autres[1] dont les noms même ne sont pas venus jusqu'à nous. Notre calendrier n'est qu'une bagatelle en comparaison de celui des anciens.

Ils adorèrent d'abord les astres : aussi le *Ciel* est-il le plus ancien des dieux. Ils consacrèrent ensuite leur culte aux héros, tels que Jupiter et Bacchus; ensuite aux vertus, sous le nom de Minerve; ensuite aux beaux-arts et à leurs inventeurs, sous le nom d'Apollon et de Muses; enfin aux animaux et aux plantes; et voici à quelle occasion :

Lorsqu'autrefois les Titans se liguèrent,
Pour attaquer Jupin dans son palais des cieux,
Les généraux qu'ils se donnèrent
N'étoient pas d'un minois, dit-on, fort gracieux.
C'étoient le superbe Encelade,
Qui, pour soutenir l'escalade,
Lançoit des rochers monstrueux;
Le redoutable Briarée,
Armé de cent bras vigoureux;
Et l'épouvantable Typhée,
Demi-homme, demi-serpent,
Dont le front atteignoit le séjour du tonnerre,
Tandis que sa queue, en rampant,
Sous ses replis nombreux faisoit trembler la terre.

A l'aspect de ces messieurs, voilà toutes les déesses tombées en syncope. Les dieux, au lieu de les secourir, s'esquivent bravement et courent se cacher en

[1] *Dii minimi.*

Egypte. Là, pour n'être point reconnus des Titans, ils se changent,

Les uns en rats, d'autres en crocodiles,
Plusieurs en choux, en poireaux, en lentilles, [1]
En arbres, fleurs, poissons, *et cætera.*
L'Égyptien humblement adora,
Depuis ce temps, tout ce qui l'entoura,
Et, dévotement imbécille,
Interrogeant le Nil d'un regard curieux,
A deux genoux crut voir les dieux
Nager incognito sous son onde tranquille,
Croître, fleurir au milieu des vergers,
Et tous les ans peupler ses potagers.

Ainsi le nombre des dieux, habitants de la terre, surpassa bientôt celui des habitants de l'Olympe.

Pour mettre un peu de police parmi cette foule de divinités, on les partagea en quatre ordres. On plaça dans le premier les dieux suprêmes; dans le second, les dieux subalternes; dans le troisième, les demi-dieux; et dans le quatrième, les petites divinités du peuple, qui composent la canaille céleste.

Les divinités du premier ordre sont au nombre de vingt. Jupiter en a choisi onze pour les admettre à son conseil, qui se tient de la manière suivante :

Sur son trône resplendissant,
D'abord le maître du tonnerre,
Mouchant trois fois, trois fois toussant,
Débite, d'un air imposant,
Un beau rapport qu'il a fait faire

---

[1] On sait que les Égyptiens adoroient jusqu'aux légumes de leurs jardins.

Par Apollon, son secrétaire.
Puis Junon, d'un ton aigre-doux,
Le contredit à l'ordinaire.
Alors Neptune, son beau-frère,
Raccommode les deux époux.
Vesta, leur commune grand'mère,
Veut opiner : Mars la fait taire,
Et d'un seul mot sabre l'affaire....
Moins tranchant et plus réfléchi,
D'un ton plus grave et plus mûri,
Vulcain rompt enfin le silence;
Mais Vénus, avec nonchalance,
S'écrie : « Ah! grâce, s'il vous plaît!
« Un mari, voit, entend, se tait,
Et s'en tient au droit de présence. »
Puis, d'un regard de complaisance,
Flattant Jupin, dicte l'arrêt
Que Mercure écrit tout d'un trait,
Et qu'ils avoient dressé d'avance.
Diane murmure en secret;
Cérès rougit d'impatience,
Tandis qu'enrageant en silence,
Minerve opine du bonnet.

Les autres divinités du premier ordre, telles que le Destin, Saturne, Génius, Pluton, Bacchus, l'Amour, Cybèle et Proserpine, sont exclues du conseil des dieux, pour d'excellentes raisons sans doute, car Jupiter n'en peut avoir d'autres. On assure pourtant que Cybèle et Proserpine ont le tabouret chez Junon. Au reste, la faveur n'est pas grande; car cette reine est d'un caractère fort difficile : on l'accuse même de manquer d'égards pour son aïeule, cette bonne Vesta, qui radote et se porte à merveille. J'espère vous en donner demain des

nouvelles. Comme je veux suivre l'ordre de l'ancienneté, c'est par elle que je commencerai.

Attendez-vous néanmoins à trouver beaucoup d'inconséquences dans mes Lettres; car elles sont fréquentes dans le sujet que je vais traiter.

La fable ressemble à la plupart de nos Parisiennes, dont l'esprit n'est jamais plûs aimable que quand il brille aux dépens du bon sens. D'ailleurs,

> Pour vous lorsque l'on écrit,
> En commençant le volume,
> Le cœur égare l'esprit,
> L'esprit égare la plume.

LETTRE II.

VESTA, CYBÈLE.

Je vous ai promis des inconséquences, en voici :

La mère Vesta, dont je vous ai parlé, épousa, l'an premier du monde, le Ciel, dont elle eut Titan et Saturne.

Cette ancienne Vesta est la même que Cybèle, et Cybèle est la même que la Terre. Or Saturne, vingt ans après, épousa Rhée, qui est la même que Cybèle, qui est la même que la Terre, qui, dit-on, est la même que Vesta.

Pour vous débrouiller cette grande énigme,

> Je vais, en généalogiste
> Éclairé, subtil et profond,
> Faire comme ces messieurs font,

C'est-à-dire, suivre à la piste
La fabuleuse antiquité,
Et vous créer à l'improviste
Des gens qui n'ont point existé.

Vesta, surnommée Cybèle à cause de sa principauté de la Terre, la donna en dot à Saturne, en le mariant avec Rhée. En conséquence, celle-ci prit, le jour de ses noces, le nom de Cybèle, comme nouvelle dame de la Terre; ce qui depuis l'a fait confondre avec Vesta, sa belle-mère.

Mais, en laissant passer cet apanage dans la maison de son fils, Vesta s'en réserva toujours le titre et les droits honorifiques, qu'elle partagea avec sa belle-fille: aussi le culte de l'une et de l'autre est-il à peu près le même. On les représente cependant d'une manière différente.

Cybèle la douairière, assise gravement,
Garde toujours sévèrement
Son sérieux de grand'maman.
Son front est couronné de tours, de chapiteaux,
Et dans sa main sont les trousseaux
Des clefs de tous les vieux châteaux.
Toujours fraîche, toujours plus belle,
La jeune et féconde Cybèle
A sa suite conduit les Saisons et l'Amour,
Et parcourt ses États dans un leste équipage:
Deux superbes lions en forment l'attelage;
Les nymphes dansent à l'entour.

L'aimable déité voyage
Sous un ciel pur et sans nuage.
Les vents impétueux, enclos dans un tambour,
Dorment à ses côtés: Cérès, Flore et Pomone,

Pour leur reine, à l'envi, tressent une couronne;
Tandis que, caressant les trésors de son sein,
Zéphyre, du bout de ses ailes,
Découvre, en souriant, l'une des deux mamelles
Qui nourrissent le genre humain.

Lorsque sa statue arriva à Rome, le vaisseau qui la portoit s'arrêta tout à coup à l'embouchure du Tibre. Aussitôt une certaine vestale, nommée Claudia, dont l'honneur étoit fort suspect, voulant fermer la bouche aux médisants, attacha le vaisseau à sa ceinture, et, après une courte prière, le fit avancer sans résistance. Mais il y a des incrédules qui regardent ce fait comme aussi équivoque que la réputation de la dame.

Quoi qu'il en soit, la jeune Cybèle mit au jour une petite déesse, que son aïeule aima bientôt à la folie, au point qu'elle voulut lui donner son nom. Les jeunes époux y consentirent par déférence.

Voilà donc encore une Vesta. Celle-ci fut la déesse du feu et de la virginité, ce qui paroît contradictoire à quelques jeunes physiciens.

A Rome, on entretenoit dans son temple une flamme immortelle. Si, par malheur, elle venoit à s'éteindre, tout le peuple faisoit des expiations et des sacrifices, et l'on ne pouvoit la rallumer qu'aux rayons du soleil. Le soin de l'entretenir étoit confié aux vestales : ces prêtresses faisoient vœu de virginité; mais

Le cœur naïf des tendres jouvencelles,
Dans l'âge heureux où l'on aime, où l'on plaît,
Du feu sacré qui sous leurs mains brûloit
Plus d'une fois sentit les étincelles.

Cependant, malheur à celles qui violoient leur vœu! elles étoient enterrées toutes vives.

Touchés par l'innocence et l'éclat de leurs charmes,
Les bourreaux s'étonnoient de répandre des larmes,
Les juges frémissoient; le peuple avec horreur
Écoutoit les longs cris de ces tendres victimes....
Ah! si les sentiments de l'amour sont des crimes,
Dieux cruels! pourquoi donc leur donniez-vous un cœur?

Adieu, belle Emilie, je ne veux plus vous écrire aujourd'hui. Ces pauvres vestales m'ont rendu l'âme un peu triste. Adieu.

Je vais rêver en liberté.
Si vous étiez de la partie,
Je ne donnerois pas pour un an de gaîté
Un jour de ma mélancolie.

LETTRE III.

SATURNE.

Le Ciel et Vesta eurent un grand nombre d'enfants. Les principaux furent Titan, Saturne, l'Océan, les Cyclopes, Cérès, Thétis et Rhée. Cette dernière, qui étoit la favorite de Vesta, devint fort éprise de Saturne, et l'épousa. Ce fut alors qu'elle prit le nom de Cybèle.

Titan, l'aîné de la famille céleste, étoit l'héritier présomptif du trône. Saturne, son cadet, ne pouvoit prétendre à la royauté. Cybèle en étoit au désespoir, et vous sentez le motif de son ambition:

Le premier jour qu'on aime, on se plaît en secret
A mettre au rang des rois l'objet que l'on adore;

Et s'il étoit un rang plus éclatant encore,
Ce seroit là celui que le cœur choisiroit.

L'ambitieuse Cybèle, usant donc de l'empire qu'elle avoit sur Vesta, lui persuada qu'il falloit que Titan cédât à Saturne son droit d'aînesse, et Vesta persuada la même chose à son mari.

Titan crut devoir, par obéissance, céder le trône à Saturne; mais ce fut à condition que celui-ci n'élèveroit aucun enfant mâle, afin qu'après lui la royauté retournât aux enfants de Titan. Saturne accepta cette condition; et, pour l'observer, il avaloit, à leur naissance, tous les enfants mâles que sa femme lui donnoit.

Mais, voyant qu'il étoit bon homme,
La jeune Cybèle, un beau jour,
A son appétit fit un tour
Assez plaisant, et voici comme :

Etant accouchée de Jupiter et de Junon, elle mit à la place du premier une pierre qu'elle habilla en poupée. Le bon Saturne, qui avoit la vue basse apparemment, l'avala sans cérémonie. Il falloit qu'il eût l'estomac meilleur que les yeux; car, à la naissance de Neptune et de Pluton, il fit encore deux repas semblables, sans en être incommodé.

Quoi qu'il en soit, son épouse fit secrètement élever Jupiter dans l'île de Crète. Il étoit déjà grand lorsque Titan son oncle le découvrit.

Aussitôt ce prince assemble une armée, marche contre Saturne, le fait prisonnier avec Cybèle, et les enferme dans le Tartare; mais Jupiter lui échappe, et quelques années après le charge lui-même de fers, et brise ceux de ses parents. Bientôt Saturne, rétabli sur

le trône, redoutant pour soi-même la valeur et l'ambition de son libérateur, lui dresse des embûches. Jupiter en est instruit, et le chasse de l'Olympe; alors le dieu, détrôné pour toujours, s'enfuit en Italie, dans le pays latin, où régnoit Janus.

Là, de roi qu'il étoit, il se fit laboureur,
Et sous le chaume enfin il trouva le bonheur.
Un peuple agriculteur, à ses leçons docile,
Ensemença la terre, et la rendit fertile.
Saturne en fut aimé. Ce bonheur à mon gré,
Vaut bien, ô mes amis! l'honneur d'être adoré.

C'est apparemment comme père de l'agriculture que Saturne est représenté sous la figure d'un vieillard tenant une faux à la main droite. On lui met dans l'autre main un serpent qui se mord la queue: c'est l'emblème de la prudence, principal attribut de Saturne.

Tout le temps que ce dieu passa en Italie fut appelé l'âge d'or.

Siècles heureux de la simplicité,
De l'innocence et de la bonhomie,
Où la Franchise et la noble Équité
Avoient encore un temple en Normandie;
Où l'on disoit toujours la vérité;
Où la Gascogne étoit inhabitée;
Où la beauté n'étoit jamais fardée;
Où l'on n'avoit ni le lait virginal,
Ni blanc, ni noir, ni rouge végétal;
Où décemment l'on n'étoit point volage;
Où chaque amant heureux étoit discret,
Où sans écrin, ni bijoux, ni portrait,
Du tendre objet que l'on idolâtroit

Au fond du cœur on conservoit l'image;
Où la Concorde, et l'Hymen et l'Amour
Paisiblement faisoient ménage ensemble :
Siècles heureux, reviendrez-vous un jour?
Le mal revient fort souvent, ce me semble;
Le bien lui seul passe-t-il sans retour?

C'est en mémoire de ce temps que, tous les ans, au mois de septembre, on célébroit à Rome les *Saturnales*. Durant ces fêtes, pour rappeler les vertus et l'égalité, qui jadis avoient uni les hommes, on renversoit l'ordre ordinaire de la vie domestique. Par exemple, si les Saturnales se fussent célébrées en France, on auroit vu

La charité régner chez les petits-collets,
La fraternité chez les moines,
Les maîtres servir leurs valets,
Les gouvernantes leurs chanoines.

Enfin on s'envoyoit des présents de toutes parts, pour marquer que tous les biens étoient communs sous le règne du bon Saturne.

Je suis fâché que ce dieu, que je regarde comme le seul honnête homme de la cour céleste, ait souffert qu'on lui sacrifiât des victimes humaines, et qu'il ait pris les gladiateurs sous sa protection. Mais ce qui me réconcilie avec lui, c'est qu'il facilita le commerce en inventant la monnoie. Celle qu'il fit frapper représentoit d'un côté un vaisseau, symbole du commerce qu'il avoit établi; et de l'autre, un homme à deux têtes : c'étoit le portrait du roi Janus.

Ce prince avoit accueilli Saturne pendant son exil, jusqu'à partager son trône avec lui. En récompense, le dieu lui donna la connoissance du passé, et même

celle de l'avenir. Voilà pourquoi l'on représentoit Janus avec deux visages opposés. Ovide a dit de lui qu'il étoit le seul de tous les dieux qui vît son derrière.

Le mois de janvier lui fut consacré. Il tenoit de la main droite une clef, pour marquer qu'il ouvroit l'année; et de la gauche une baguette, comme présidant aux augures.

Romulus, fondateur de Rome, et Tatius, roi des Sabins, ayant fait ensemble un traité, lui bâtirent à cette occasion un temple dans lequel il y avoit douze autels, un pour chaque mois de l'année. Ce temple étoit toujours ouvert durant la guerre, et fermé durant la paix.

On dit que l'Hyménée et le fils de Vénus
Depuis mille ans se font la guerre;
Mais qu'enfin vous allez leur faire
Fermer le temple de Janus.

LETTRE IV.

JUPITER.

Jupiter, en naissant, fut transporté dans l'île de Crète sur le mont Ida. Les nymphes, aux soins desquelles on le confia, lui tressèrent un berceau de fleurs.

Mollement elles y posèrent
Ces membres délicats, et ces débiles mains,
Qui, dans la suite, terrassèrent
Le peuple de Titans et ses fiers souverains.
Du jeune dieu, les Jeux et l'Innocence,

Et la Gaîté, compagne de l'enfance,
Composoient la naissante cour.
L'heureuse Paix habitoit ce séjour;
Les Aquilons en respectoient l'asile.
Au règne tranquille du jour
Succédoit une nuit tranquille.
Les oiseaux gazouillant leurs aimables concerts,
Le murmure des eaux, le doux calme des airs,
Des nymphes en silence, et le tendre Zéphyre
Dans ces paisibles lieux exerçant son empire,
Annonçoient le repos du roi de l'univers.

Cependant, lorsque ses premières dents commencèrent à percer, il devint fort méchant, et se mit à crier du matin au soir. Alors ses prêtres, que l'on appeloit Corybantes, inventèrent une sorte de danse appelée *Dactyle*, dans laquelle ils s'entre-frappoient avec des boucliers d'airain. Ce cliquetis empêchoit Saturne et Titan d'entendre les cris qui leur eussent décelé l'enfance de Jupiter. Mais on l'apaisoit encore plus sûrement en lui présentant le sein de sa nourrice. C'étoit la chèvre Amalthée. On prétend, à ce propos, que le lait de chèvre rend la tête légère. Jupiter me porte à croire qu'il influe aussi sur le cœur. En effet,

Jamais petit-maître, à Paris,
Ne courtisa plus de Chloris,
De grisettes et de princesses,
Que Jupin ne trompa, jadis,
De mortelles et de déesses.

Je n'entreprendrai pas même de vous en faire la liste. Les plus célèbres furent Antiope, Alcmène, Danaé, Léda, Sémélé, Io, Europe, Egine et Calisto. J'aurai

dans la suite occasion de vous en parler. Revenons à l'île de Crète.

Jupiter, ayant été sevré, voulut récompenser la chèvre Amalthée sa nourrice, et la changea en constellation; mais il retint une de ses cornes, dont il fit présent aux nymphes qui l'élevoient.

C'étoit la corne d'abondance,
Qui passa tant de main en main,
Que l'on ignore son destin.
Cependant on la croit en France,
Au greffe de Thémis, ou bien
Entre les mains de la finance;
Mais ces messieurs n'en disent rien.

Au sortir de l'enfance Jupiter fut un héros. Le premier de ses exploits fut la guerre qu'il soutint contre les Titans. Je vous ai dit qu'au moment décisif les dieux l'abandonnèrent; mais son courage lui suffit. Il foudroya seul tous ses ennemis, et renversa sur eux les montagnes qu'ils avoient entassées pour escalader le ciel.

Encelade, malgré son air rébarbatif,
Dessous le mont Etna fut enterré tout vif.
Là, chaque fois qu'il éternue,
Un volcan embrase les airs;
Et, quand par malheur il remue,
Il met la Sicile à l'envers.

Nous en avons un exemple encore récent [1].

Le second exploit de Jupiter n'est pas aussi glorieux pour lui que le premier. C'est la défaite et l'exil de Sa-

---

[1] Le tremblement de terre de la Calabre, en 1783.

turne en Italie. Il est vrai que celui-ci avoit eu des torts; mais son fils lui devoit une retraite plus honorable.

Après s'être rendu maître du trône, Jupiter épousa Junon, sa sœur, et vécut d'abord avec elle en bonne intelligence. Il se fit adorer au commencement de son règne. Alors commença le siècle qui succèda au siècle d'or, c'est-à-dire, que la vertu régnoit encore sur la terre, mais avec moins d'empire qu'au siècle précédent.

De la vertu le second âge
Fut appelé l'âge d'argent :
Mais, dès cette époque, on prétend
Qu'il s'y glissa de l'alliage.

En effet, le crime commençoit à paroître, et Jupiter fut obligé de le punir d'une manière terrible en la personne de Lycaon, roi d'Arcadie.

Ce prince cruel massacroit tous les étrangers qui passoient par ses états. Jupiter se présente chez lui, et demande l'hospitalité. Lycaon, voulant braver sa puissance suprême, fait servir au maître des dieux les membres d'un esclave. Jupiter, indigné, réduit en cendres le palais du barbare, et le change lui-même en loup.

Ses descendants cruels dans les bois du canton
Portent à chaque pas la mort et le carnage;
Cependant, en suivant les détours du vallon,
Redoutez plus encor les pasteurs du bocage
Que les enfants de Lycaon.

C'est sans doute à cette occasion que Jupiter fut adoré sous le nom de Jupiter-Hospitalier, comme ayant vengé l'hospitalité.

Bientôt après il fut appelé Jupiter-Ammon... Ecoutez bien : je vais vous parler grec : *Ammon*, en cette langue, signifie arène ou sable. Or Bacchus, se promenant un jour dans les sables de l'Arabie, fut pris d'une soif ardente, et le dieu du vin ne put pas même trouver une goutte d'eau. Dans cette extrémité, Jupiter se présente à lui sous la forme d'un bélier, frappe du pied la terre, et fait jaillir une source abondante. Bacchus, en reconnoissance, éleva dans cet endroit un temple sous l'invocation de Jupiter-Ammon; c'est-à-dire, Jupiter des arènes.

Ce dieu avoit un temple plus célèbre encore dans la forêt de Dodone : c'est là qu'il rendoit ses oracles.

Sous l'ombrage sacré de ces arbres antiques
Il est un antre obscur. Jamais les plus beaux jours
N'égayèrent l'horreur de ses sombres contours.
Le voyageur tremblant attend sous ses portiques.
Là sont l'Espoir au front serein,
L'Ambition au front d'airain,
Avec la Crainte au front sinistre,
Les Soupçons, l'Intérêt; enfin
C'est l'antichambre d'un ministre.
La porte s'ouvre; on entre en frissonnant;
On espère, on respire à peine;
Les voûtes ont tremblé! Le dieu parle!.... A l'instant
Le ministre approche et vous rend
Votre destin écrit sur des feuilles de chêne,
Que d'un souffle emporte le vent.

A Rome, on adoroit Jupiter-Stator. Ce surnom lui vient du mot latin *stare*, qui signifie s'arrêter, en mémoire de ce que Jupiter avoit tout à coup arrêté les Romains fuyant devant les Sabins. On adoroit dans la

même ville Jupiter-Lapis, ou Jupiter-Pierre. Cette pierre étoit celle que Rhée avoit mise à la place de ce dieu, et que Saturne apparemment n'avoit pas digérée. Il y avoit aussi Jupiter-Capitolin, Jupiter-Tarpéien, parce qu'il avoit un temple sur le mont du Capitole, et un autre sur la roche Tarpéienne. Il y avoit enfin Jupiter-Tonnant, Jupiter-Fulminant, Jupiter-Vengeur, Jupiter dieu du jour, Jupiter dieu des mouches.

Voici à quelle occasion ce dernier titre lui fut donné: Hercule, faisant un sacrifice, fut assailli par un essaim de mouches qu'attiroit l'odeur de la victime; mais, ayant aussi sacrifié à Jupiter, les mouches s'envolèrent; ce qui fit tant d'honneur au roi du ciel, qu'il en conserva le nom.

Mais le titre le plus illustre de Jupiter est celui d'Olympien, parce que le mont Olympe étoit son séjour ordinaire. C'est là qu'on célébroit en son honneur les jeux olympiques, si fameux autrefois dans l'univers, et dont je vais vous entretenir.

On représente le roi des dieux assis sur son aigle, ou sur un trône d'or, au pied duquel sont deux coupes qui versent le bien et le mal. Son front est chargé de sombres nuages; ses yeux menaçants brillent sous de noirs sourcils; son menton est couvert d'une barbe majestueuse. Il tient le sceptre d'une main; de l'autre il lance la foudre. Les Vertus siégent à ses côtés.

Les dieux tremblent en sa présence,
Les déesses même, dit-on,
Près de lui gardent le silence:
Mais ce n'est qu'une fiction:
Ceci soit dit, ne vous déplaise,
Entre nous deux, par parenthèse.

On le revêt aussi d'un manteau d'or. Denys le tyran lui fit ôter ce vêtement, en disant qu'il étoit trop chaud pour l'été, et trop froid pour l'hiver : il lui fit présent, à la place, d'un habit des quatre saisons..... Adieu.

Pour un jour, c'est trop babiller :
Je sais qu'il n'appartient qu'aux belles
De pouvoir, sans nous ennuyer,
Éterniser les bagatelles.

Je reconnois donc mon insuffisance à cet égard, et je finis. Cependant,

Lorsqu'on finit de vous écrire,
Le cœur dit toujours : C'est trop tôt;
Car avec vous il a beau dire,
Ce n'est jamais son dernier mot.

LETTRE V.

JEUX OLYMPIQUES.

On vous a parlé quelquefois
De ces joûtes, de ces tournois,
Où, la lance en arrêt, la visière baissée,
Nos chevaliers, brûlant et de gloire et d'amour,
Combattoient pour faire la cour
A la dame de leur pensée,
Qui payoit ordinairement
Un œil, un bras de moins, une jambe cassée,
D'un bracelet ou d'un ruban.

Tels étoient à peu près les jeux olympiques, si cé-

lèbres autrefois. Cependant la Gloire seule y animoit les combattants; car les femmes en furent long-temps exclues, sous peine de la vie. Mais, malgré cette loi sévère, quelques-unes s'y rendirent en habit d'homme. Plusieurs même osèrent entrer en lice; et, ayant remporté le prix, elles ouvrirent aux femmes la barrière des jeux olympiques. Depuis ce temps l'Amour y fut associé avec la Gloire.

La religion s'y trouvoit aussi intéressée; car ces jeux étoient toujours précédés et suivis d'un sacrifice en l'honneur des dieux, et particulièrement d'Apollon. On ouvroit ensuite la carrière préparée pour la course, la lutte, le ceste, le disque, et les différents tours de force et de souplesse.

Dans le principe, la course n'étoit que d'un stade, c'est-à-dire, d'environ six cents pas. Les prétendants couroient à pied, armés de toutes pièces. Mais, à la neuvième olympiade, le stade fût doublé. On établit alors la course des chevaux; et, à la vingt-cinquième, on y joignit celle des chars. Cynisque, fille d'Archidamas, prince de Macédoine, en remporta le prix. Excitées par cet exemple, les autres femmes macédoniennes se mirent sur les rangs, et méritèrent plusieurs fois la couronne de myrte, de chêne ou d'olivier.

Vos victoires sont plus paisibles;
Elles ont moins d'éclat, mais bien plus de douceurs.
Vous domptez notre orgueil, vous nous rendez sensibles;
Vous insinuez dans nos cœurs
La tendre humanité, la constance et les mœurs.
Plus purs quand nous cédons au pouvoir de vos charmes,
Et plus dignes de vous quand nous sommes vaincus,
Près de nous la candeur, l'amitié sont vos armes,
Et vos triomphes, nos vertus.

Revenons aux jeux olympiques. La lutte y succédoit à la course. Les lutteurs combattoient nus. On leur frottoit d'huile les membres et le corps, pour leur donner plus de souplesse, et laisser en même temps moins de prise à leurs adversaires. Alors ils entroient en lice; et, se saisissant étroitement, ils essayoient, par force ou par adresse, de se renverser, jusqu'au moment où l'un des deux plioit et tomboit sur les reins.

Le ceste étoit de tous les exercices le plus pénible et le plus dangereux. Les combattants étoient armés de gantelets, composés de plusieurs cuirs plombés, appliqués l'un sur l'autre, et dont un seul coup porté sur la tête suffisoit pour assommer : d'ailleurs on se permettoit les moyens les plus violents pour triompher de ses adversaires.

Arrachion ayant vaincu tous les siens, à l'exception d'un seul, celui-ci le jeta par terre, et l'étrangla; mais, par un effort de désespoir et de rage, Arrachion, expirant à ses pieds, lui mordit l'orteil, et le rompit. La douleur fut si vive, que le vainqueur demanda grâce; et l'on posa la couronne sur la tête d'Arrachion, qui n'étoit plus.

> Cette victoire est noble et belle;
> Mais chez les morts de quoi sert-elle?

Le disque étoit un palet de pierre ou de métal, dont la forme et la pesanteur varioient au gré des concurrents. L'avantage de cet exercice étoit de procurer en même temps la force et l'aplomb. Le vainqueur étoit celui qui, d'un pied, se tenant en équilibre sur la pointe d'un cône, jetoit son disque à la plus grande distance.

Ces jeux se terminoient ordinairement par quelques

autres qui exerçoient tour à tour la vigueur, l'adresse et la légèreté.

Les juges qui décernoient le prix étoient au nombre de neuf; ils faisoient un noviciat de dix mois avant de monter sur le tribunal, et juroient solennellement d'observer les lois de l'équité la plus rigoureuse.

Mais, lorsqu'une aimable courrière
Touchoit au bout de la carrière
Au même instant que son rival,
Que l'arrêt étoit difficile!
Si l'esprit est impartial,
Le cœur n'est-il jamais fragile?

L'établissement des jeux olympiques est attribué à cinq frères, nommés *Dactyles* [1], mot grec qui désigne leur nombre et leur union. Ces jeux se célébroient tous les cinq ans, et ces intervalles ont servi, durant plusieurs siècles, d'époques pour la chronologie.

Par leurs fêtes autrefois
Nos pères datoient leurs années,
Comme je date mes journées
Par celles où je vous vois.

Ainsi, au lieu de dire, comme aujourd'hui, l'an mil sept cent, ou l'an sept, etc., on disoit, la première, la seconde année de la vingtième, de la trentième olympiade. Par exemple, j'aurois dit alors de vous :

Votre jeune cœur murmura
Dès sa première olympiade;
A sa deuxième, il soupira;

---

[1] *Dactyle* signifie doigt.

Dans son cours il tomba malade;
La fièvre enfin se déclara
Le dernier jour de la troisième;
Mais l'hymen, par un talisman
Qu'au doigt il vous mettra lui-même,
Doit vous guérir subitement
Deux ans avant la quatrième.

Cela signifieroit, en style moderne, que vous avez éprouvé à cinq ans le penchant, à dix ans le désir, à treize ans le besoin, à quinze ans le tourment d'aimer, et que vous serez mariée à dix-huit ans. J'en souhaite autant à toutes vos contemporaines.

Mais ce vœu, que sincèrement
Je forme pour leur hyménée,
Ressemble, malheureusement,
Au vœu de la nouvelle année.

Les athlètes qui se distinguèrent le plus aux jeux olympiques furent Théagène, Euthyme, Milon, et Polydamas.

Théagène, né à Thase, petite ville voisine de Lacédémone, remporta douze fois le prix; ses compatriotes lui dressèrent une statue. Un de ses envieux allant toutes les nuits la fustiger, elle tomba sur lui, et l'écrasa. Les enfants du mort citèrent la statue devant le juge; car la loi de Lycurgue ordonnoit de punir, même les choses inanimées, de tout crime attentatoire à la vie et au repos des citoyens. Ah! que cette loi n'est-elle encore en vigueur!

Je proscrirois ces voiles, cette gaze,
Dont le perfide transparent
Nous aiguillonne et nous embrase

D'un feu toujours plus dévorant;
Et ce corset qui dissimule
Des charmes qu'il fait trop sentir;
Et cette friponne de mule
Dont la forme nous fait mourir
D'incertitude et de plaisir.

Le juge lacédémonien condamna la statue à être jetée dans la mer: mais, la famine ayant suivi de près l'exécution de cet arrêt, les Thasiens consultèrent l'oracle, qui leur ordonna de repêcher et de rétablir ce monument; et, depuis ce temps, Théagène fut mis au rang des demi-dieux.

Euthyme mérita, de son vivant, le même honneur: voici à quelle occasion:

Ulysse, dans le cours de ses longs voyages, étant abordé à Thémesse, ville d'Italie, un de ses compagnons, qui avoit fait violence à une jeune fille, fut massacré par les habitants; et le roi d'Ithaque, instruit de son crime, se rembarqua sans lui rendre les devoirs funèbres. Bientôt l'esprit du mort, privé de sépulture, porta le ravage et la désolation dans la campagne..... Je n'ose cependant vous garantir ce fait, car tous les revenants me sont fort suspects.

Notre esprit du rivage sombre
Revient-il après nous, revêtu de notre ombre?
Je n'en crois rien; et même, sur ce point,
De docteurs je sais un grand nombre
Dont l'esprit ne reviendra point.

Quoi qu'il en soit, l'oracle consulté promit aux habitants que l'esprit s'apaiseroit, pourvu que chaque année on lui abandonnât la plus belle fille du canton.

Je soupçonne qu'en ce mystère
L'oracle avoit ses intérêts :
Une vierge naïve, à l'œil vif, au teint frais,
Qui rougit en cachant ses timides attraits
Comme la rose printanière,
Est une riche offrande. Mais
Qu'est-ce qu'un esprit en peut faire ?

Les Thémessiens payoient, pour la troisième fois, ce fatal tribut, lorsque Euthyme, déjà célèbre par un nombre de victoires remportées aux jeux olympiques, arriva dans ces contrées. Ce héros combattit l'esprit, le fit évanouir, et délivra l'aimable victime, dont il obtint ensuite le cœur et la main.

Plus célèbre encore, mais plus malheureux, Milon de Crotone surpassa tous les athlètes de son temps. On le vit, aux jeux olympiques, charger sur ses épaules un taureau de quatre ans, le porter au bout de la carrière sans reprendre haleine, l'assommer d'un coup de poing, et le manger le même jour. Ce trait suffit pour vous donner une idée de sa force extraordinaire.

Mais ces faveurs particulières, que la nature nous accorde quelquefois, ne sont pas de longue durée.

Le temps emporte, dans son cours,
Et nos forces et nos amours.
Au moment où l'homme commence,
La vieillesse vient l'avertir
Qu'il est déjà temps de finir ;
Et bientôt de son existence
Il n'a plus que le souvenir.

Milon, dans un âge avancé, se promenoit seul au milieu d'un bois écarté. Il aperçut un arbre que le vent avoit fendu en l'agitant. Se rappelant alors son an-

cienne vigueur, il essaya d'en séparer les éclats; mais le bras de Milon avoit vieilli. L'arbre, s'étant entr'ouvert à la première secousse, se referma. Tous les efforts de l'athlète ne purent le dégager de cette étreinte fatale; et le vainqueur des jeux olympiques, attendant la mort dans un désert, y devint la proie des bêtes féroces. [1]

Polydamas, son rival et son ami, périt comme lui victime de sa témérité. Cet athlète, dans son enfance, avoit étouffé sur le mont Olympe un lion monstrueux; d'un seul coup il assommoit un homme; d'une main il arrêtoit un char attelé de six coursiers.

Un jour, tandis qu'il buvoit dans une grotte avec ses amis, la voûte s'ébranla, et les convives prirent la fuite. Polydamas demeura seul; et, comptant sur ses forces, il voulut soutenir cette masse énorme; mais le rocher, en s'écroulant, l'écrasa de sa chute.

Telles sont les suites funestes de la présomption. Le sage évite le danger; le téméraire le brave, et succombe. Il y a déjà quelques années que j'en ai fait l'expérience.

Bien prémuni contre ses traits,
J'avois juré, dès mon enfance,
D'agir avec tant de prudence,
Qu'Amour ne me prendroit jamais.
Je disois : « C'est une folie
De s'amorcer à ses appâts. »
Mon cœur n'en disconvenoit pas
Avant de connoître Émilie.

---

[1] La mort de Milon est le sujet d'un magnifique groupe de marbre que l'on admire dans les jardins de Versailles. C'est un des plus beaux ouvrages du fameux Pujet.

Ainsi je n'avois pas quinze ans
Lorsque je déclarai la guerre
Au petit prince de Cythère :
Il en rit fort à mes dépens,
Et dit aux Amours d'Idalie :
« S'il nous livre quelques combats,
« Nous lui ferons mettre armes bas
« Par l'entremise d'Émilie. »

Son plan étant ainsi dressé,
Il me tenta par sa franchise,
Et se mit dans les yeux de Lise;
J'en fus légèrement blessé.
Je la trouvois assez jolie;
J'aimois son ingénuité :
J'admirois sa naïveté;
Mais qu'étoit-ce au prix d'Émilie?

L'Amour, comme on peut bien penser,
Ne se rebutant pas encore,
Sur les lèvres d'Éléonore
Fut adroitement se placer;
Il crut sa puissance établie;
Il triomphoit!... Il se trompa :
Mon cœur fit tant, qu'il s'échappa;
Mais il me gardoit Émilie.

Cependant, fier de mes exploits,
Moi-même j'admirois ma gloire;
Enflé de ma double victoire,
Je la prônois à haute voix.
Qu'aisément un vainqueur s'oublie!
Je lève les yeux par malheur....
Adieu ma gloire, adieu mon cœur;
Adieu!... j'ai vu, j'aime Émilie.

J'eusse autrefois craint de la voir :
Mon orgueil timide et rebelle
Méprisoit les yeux d'une belle,
Mais il redoutoit leur pouvoir.
Comme à son gré l'Amour nous plie!
Comme il change nos sentiments!
Je regrette tous les moments
Que j'ai passés loin d'Émilie.

Héros, modernes Scipions, [1]
La constance de votre maître
N'eût pas tenu long-temps peut-être
En pareilles occasions.
Je sais tout ce qu'on en publie :
C'étoit un cœur.... Je le sais bien;
Mais il ne faut jurer de rien
Avant de connoître Émilie.

LETTRE VI.

JUNON, IO, HÉBÉ, IRIS.

Notre sexe se plaint des caprices du vôtre,
Et surtout les maris. Ont-ils tort ou raison?
Pour qui vous connoît bien c'est une question
Qu'il est bon de laisser décider par un autre.

Ainsi je ne me mêlerai point des querelles de Jupiter et de Junon. L'on accuse celle-ci d'aigreur, d'orgueil,

[1] Célèbre par sa modeste retenue.

et surtout de jalousie. Je vais vous en citer un trait entre mille.

Jupiter aimoit Io, fille d'Inachus. Io n'étoit pas ingrate; Jupiter étoit fidèle; car les hommes sont toujours plus constants comme amants que comme époux. Junon, furieuse de cette préférence, descend du ciel, et s'approche furtivement de la retraite de sa rivale. Mais Jupiter la prévient, et change Io en vache. Junon, se doutant de la métamorphose, demande cette vache à son mari, qui la lui confie à regret; et la reine en donne la garde à son fidèle Argus.

Le sieur Argus avoit cent yeux;
Leur secours lui fut inutile;
L'Amour en voit plus avec deux
Que la Jalousie avec mille.

Argus ne dormoit jamais qu'à moitié. Mercure vint le trouver. Les uns disent qu'il lui joua sur sa flûte plusieurs airs de musique ancienne : d'autres, qu'il lui lut un opéra nouveau; si bien qu'il parvint à l'endormir tout-à-fait, lui creva tous ses yeux, et lui coupa la tête. Junon, désespérée, le changea en paon, et conserva ses yeux sur son plumage. Depuis ce temps elle attela deux paons à son char.

Cependant Io, tourmentée par les Furies, traversa la Méditerranée, et arriva en Egypte, où Jupiter lui rendit sa première forme. Ce fut là qu'elle mit au jour Epaphus; elle y fut depuis adorée sous le nom d'Isis, et représentée sous la forme d'une femme ayant une tête de vache.

Junon bouda long-temps; Jupin n'en fit que rire, et publia qu'il alloit épouser Platée, fille d'Asope.

A cette nouvelle, Junon, hors d'elle-même, ac-

court, se jette sur la nouvelle fiancée, et lui arrache ses vêtements, sous lesquels elle trouve un tronc d'arbre avec une figure de poupée.

Après un moment de dépit,
Dévorant sa honte secrète,
Elle rougit; Jupin sourit....
Un baiser, voilà la paix faite.

Vulcain, seul fruit de leur union, dut sa naissance à ce raccommodement.

C'est avec raison sans doute que l'on accuse Junon de jalousie; mais tout le monde rend justice à sa sagesse. Cependant,

Quoique d'une vertu sévère
Armée autrefois jusqu'aux dents,
Elle fit deux petits enfants,
Dont Jupin ne fut pas le père.

Elle avoit toujours été stérile; mais, suivant l'avis d'Apollon, son médecin ordinaire, ayant mangé, au banquet de Jupiter, un plat de laitues sauvages, elle conçut Hébé, dont elle accoucha sur-le-champ.

Hébé fut l'aimable déesse
De la fraîcheur, de la jeunesse :
Sa main, à la table des dieux,
Versoit le nectar à la ronde;
Mais elle savoit encor mieux,
Par le doux éclat de ses yeux,
Enivrer les maîtres du monde.

Non contente de ce miracle, Junon voulut en essayer un autre. Jalouse de ce que Jupiter avoit seul enfanté Minerve, elle consulta la déesse Flore sur le

moyen d'en faire autant. Celle-ci lui montra une fleur dont le simple attouchement devoit effectuer son projet. Junon la toucha, et Mars vint au monde.

Il existe encore une fleur
Qui renouvelle ce prodige;
Dès que l'Hymen la touche, aussitôt elle meurt;
Mais on voit naître de sa tige
Une Grâce enfantine, aux yeux tendres et doux;
Ou bien un jeune Amour sans carquois et sans ailes.
Ainsi les descendants des héros et des belles,
De fleur en fleur, sont venus jusqu'à nous.

Quoi qu'il en soit, le lieu où Junon jouissoit de toute sa gloire, étoit la ville d'Argos. On y célébroit ses fêtes par le sacrifice d'une hécatombe, c'est-à-dire, de cent taureaux. La déesse étoit représentée sur un char brillant traîné par deux paons; elle avoit le sceptre en main, et le front couronné de lis et de roses.

Près de son temple couloit une fontaine dont elle prenoit les eaux tous les ans. On nous vante beaucoup les eaux de Spa, de Forges, de Plombières : elles rendent, dit-on, la santé; mais celles d'Argos rendoient la jeunesse et la virginité. Comment cette source-là s'est-elle perdue?

Si tu pouvois, merveilleuse fontaine,
Reprendre un jour ta source dans Paris,
Que de minois ridés et défleuris
Renonceroient aux ondes de la Seine!
Que tes ruisseaux bientôt seroient taris!
O Mahomet! mieux que ton paradis,
Paris seroit le séjour des houris.
Si, comme on dit, ta baguette est certaine,

Mon cher Bleton [1], au nom de ma Chloris,
Quand nous aurons tous deux la cinquantaine,
Découvre-nous cette heureuse fontaine.

Revenons à Junon : elle avoit en partage les royaumes, les empires et les richesses; c'est aussi ce qu'elle offrit à Pâris, s'il vouloit lui adjuger le prix de la beauté : mais elle présidoit surtout aux mariages et aux accouchements sous le nom de Lucine. Les fêtes que l'on célébroit à Rome en son honneur étoient appelées les Lupercales.

Alors deux ou trois cents bandits,
N'ayant que leur peau pour habits,
Couroient avec des cris farouches
Chez les épouses des Romains,
Leur frappant le ventre et les mains,
Pour empêcher les fausses couches.

L'instrument avec lequel ils donnoient cette espèce de discipline étoit une peau de chèvre qu'on prétendoit avoir servi de vêtement à Junon.

J'oubliois de vous parler d'Iris, sa confidente et sa messagère. La déesse, contente de ses services, parce qu'elle ne lui apportoit jamais que de bonnes nouvelles, la transporta aux cieux. Elle lui donna des ailes, et la revêtit d'une robe violette, dont l'éclat trace dans l'air un sillon de lumière que l'on appelle l'arc-en-ciel. Ainsi,

Vers la fin d'un beau jour, ou bien, après l'orage,
Lorsqu'il vous arrive de voir
Un arc étincelant briller sur un nuage,

[1] Célèbre sorcier.

N'en concevez jamais un sinistre présage;
Dites-vous seulement : C'est Iris qui voyage;
Junon apparemment donne à souper ce soir.

Quant à vous, Emilie, soyez assurée que,

Si vous étiez Iris, et si dame Junon
Par caprice daignoit me faire
L'honneur de m'inviter à souper sans façon,
J'oublîrois l'invitation
Pour inviter la messagère.

LETTRE VII.

MINERVE.

Un beau matin, Jupiter, accablé d'un violent mal de tête, ordonna à Vulcain de lui fendre le cerveau d'un coup de hache, et Minerve en sort armée de pied en cap.

Aujourd'hui le front des hommes n'accouche plus; mais on prétend qu'il indique souvent, par de certains signes, que leurs femmes sont accouchées. Je tiens cette singulière découverte de quelques initiés, dont le témoignage est fondé sur une longue expérience, et qui portent avec eux les preuves authentiques de ce qu'ils avancent.

Minerve, en naissant, prit les arts sous sa protection; elle inventa l'écriture, la peinture et la broderie.

Vous dont la main trace dans le silence
Ces tendres riens, ces doux épanchements,
Ces petits soins et ces heureux serments

Qui de l'objet dont vous pleurez l'absence
Secrètement vous rendent la présence;
Et vous dont l'art, variant les couleurs,
Dans un ovale, aux traits de votre amie
Semble donner une seconde vie;
Vous qui couvrez de baisers et de pleurs
Ces traits chéris que le vélin conserve,
Jeunes amants, rendez grâce à Minerve.

C'est surtout pour la tapisserie que cette déesse avoit une adresse particulière; aussi en étoit-elle fort jalouse. Arachné, habile ouvrière, ayant prétendu l'égaler, recut un coup de navette sur les doigts, et fut changée en araignée. Les talents qu'elle a conservés sous cette nouvelle forme font regretter ceux qu'elle eut autrefois.

Minerve étoit aussi musicienne : elle jouoit de la flûte; mais, comme cet instrument lui gâtoit la bouche et lui fatiguoit la poitrine, elle le jeta dans une fontaine à laquelle elle puisoit de l'eau pour se rafraîchir.....

Ah! que nos mœurs sont loin de celles de nos pères!
Le sexe, en ce temps-là privé de nos lumières,
N'avoit pas le moindre soupçon
De l'étiquette et du bon ton.
Aujourd'hui par la politesse
Nos usages sont embellis :
Par exemple, la déesse
Des arts et de la sagesse,
Pour sa poitrine, jadis,
Buvoit de l'eau pure, tandis
Qu'une déesse, à Paris,
Auroit pris le lait d'ânesse.

Vous pensez bien que Minerve ne ressembloit pas à nos Parisiennes. On la représente le casque en tête, la lance à la main, le sein couvert d'une cuirasse, et le bras armé de son égide, sur laquelle on voit la tête de Méduse.

Méduse, pour son malheur, étoit la plus belle des trois Gorgones qui régnoient ensemble dans les îles Gorgades. Neptune, épris de ses charmes, n'ayant pu la fléchir, lui fit violence dans le temple de Minerve. La déesse, outragée, changea les cheveux de Méduse en serpents, et donna à sa tête la funeste vertu de changer en pierres tous ceux qui la regardoient : dans la suite elle fit graver cette tête sur son égide.

L'air menaçant de la Gorgone,
Son front et ses yeux courroucés,
Et ses serpents entrelacés,
Inspirent l'effroi de Bellone.

Quelquefois le casque de Minerve est surmonté d'une chouette, et l'on place auprès d'elle tantôt un coq, symbole du courage, et tantôt un hibou. C'est en cet oiseau qu'elle changea Nyctimène, qui avoit eu un commerce incestueux avec Nyctée, son père, roi d'Éthiopie.

Le malheur de Nyctimène et de Méduse atteste la pudeur de Minerve. Elle en donna une autre preuve aux dépens de Tirésias, qu'elle aveugla, parce qu'il l'avoit vue lorsqu'elle se baignoit dans la fontaine d'Hippocrène avec Chariclo, sa favorite, et mère de Tirésias.

Pour venger vos appas, si je perdois la vue,
Belle Émilie, après les avoir vus,

Je m'en consolerois. Je ne vous verrois plus;
Mais je n'oublîrois pas que je vous aurois vue.

On se persuade aisément que Minerve resta toujours vierge. Pour moi, je n'ose assurer ni combattre une opinion aussi délicate; tout ce que j'en sais, c'est que Minerve, ainsi que Vesta, présidoit à la virginité.

Pour célébrer ses fêtes, des vierges, sans doute un peu aguerries, se partageoient en différentes brigades, armées de pierres et de bâtons; puis on sonnoit la charge, et elles fondoient avec fureur les unes sur les autres. La première qui périssoit dans l'action étoit regardée comme fausse vierge, et dévouée à l'infamie. On jetoit son corps à l'eau, tandis que l'on reconduisoit en triomphe celle qui, sans avoir succombé, sortoit du combat avec le plus de blessures : ainsi les attraits les plus illustres de ce pays devoient être les plus cicatrisés.

Ces fêtes, établies dans la Libye, au bord du marais Tritonien, furent, à ce qu'on croit, transférées à Athènes, lorsque Minerve donna son nom à cette ville. Neptune lui avoit disputé cet honneur. Pour terminer leur différend, ils convinrent que le parrain de la ville naissante seroit celui des deux qui produiroit la chose la plus utile à ses habitants. Neptune créa le cheval, Minerve l'olivier. L'olivier eut le prix. Je le lui aurois aussi donné; car cet arbre est le symbole de la paix.

Lorsque l'on vous aime, on préfère
En secret le myrte au laurier;
Or le myrte ne croit guère
Qu'à l'ombre de l'olivier.

Minerve avoit un temple dans la citadelle d'Athènes, et un autre dans celle de Troie. C'est là qu'elle étoit adorée sous le nom de Pallas, comme présidant aux combats. Les Troyens gardoient précieusement sa statue, qu'ils appeloient le Palladion. Cette petite figure étoit faite des os de Pélops, ancien roi du Péloponèse: on la faisoit remuer comme un pantin, en touchant un ressort caché; ce qui inspiroit beaucoup de vénération aux bonnes femmes troyennes. Les Troyens eux-mêmes la regardoient comme le gage de la sûreté de leur patrie. Tandis que les Grecs l'assiégeoient, Ulysse et Diomède, ayant pénétré par un souterrain dans le temple de Minerve, enlevèrent le Palladion, et la ville fut prise peu de temps après.

Cet événement me rappelle, Emilie, une nouvelle qui m'intéresse beaucoup, parce qu'elle vous concerne.

Depuis un an, le prince de Cythère
Avec tous ses Amours, vous assiége, dit-on :
Votre sort est pareil à celui d'Ilion;
De votre cœur dépend le succès de l'affaire :
Avant de vous réduire, il faut vous le soustraire;
Ainsi le siége sera long;
Car, si j'en crois votre rigueur austère,
L'Amour n'a pas encor pris le Palladion.

LETTRE VIII.

CÉRÈS, PROSERPINE.

Que l'on me donne à garder un trésor,
J'en répondrai. Qu'on soumette à ma garde
Une hydre, un monstre à figure hagarde,
Fût-il sorcier, j'en répondrois encor.
Mais que l'on mette à l'ombre de mon aile
Jeune beauté modeste en son maintien,
Dont la voix tremble et dont l'œil étincelle,
Amour et moi ne répondons de rien.

Cybèle y voyoit sûrement mieux que moi. Elle étoit mère. Sa fille Cérès étoit charmante, et ne la quittoit jamais. Cependant la maman, en laçant la jeune personne, s'aperçut d'un nouvel embonpoint qui la déconcerta. Vous jugez du train qu'elle fit! Cérès, toute honteuse, courut se cacher dans une caverne, où elle mit au jour Proserpine.

L'aimable enfant fit le bonheur
De mademoiselle sa mère;
Mais elle n'eut jamais l'honneur
De connoître monsieur son père.

Les uns disent que ce fut Neptune, d'autres que ce fut Jupiter. Quoi qu'il en soit, Cérès pleura long-temps la perte de sa virginité. Sa douleur la consumoit et la faisoit mourir en détail.

Si ce malheur au cercueil

Conduisoit les pauvres filles,
Combien d'honnêtes familles
Parmi nous seroient en deuil!

Heureusement pour Cérès, le dieu Pan découvrit sa retraite. Touché de l'état déplorable où la déesse étoit réduite, il en avertit Jupiter, qui lui envoya son médecin. Celui-ci fit prendre à la malade une potion de jus de pavots, et l'endormit. Le sommeil rétablit le calme dans ses sens, et sa santé revint de jour en jour.

Cependant tout languissoit sur la terre. Le blé périssoit dans son sein, et les hommes rappeloient à grands cris la déesse de l'agriculture. Elle reparut enfin, et fut reçue en triomphe.

Ses yeux étoient remplis d'une douce langueur,
Et son front conservoit un reste de pâleur.
Proserpine pendoit encore à sa mamelle,
Objet de sa tendresse, et fruit de ses douleurs.
Cérès paya bien cher la gloire d'être belle....
Les beaux yeux sont donc faits pour répandre des pleurs!

Ce fut alors qu'on institua des fêtes en son honneur. Ces fêtes se célébroient à peu près comme on célébroit chez nous les *Rogations*. Les prêtres et le peuple alloient en procession au milieu des campagnes, où l'on immoloit un porc, parce que cet animal, en fouillant la terre, empêche le blé de germer. Ce sacrifice se faisoit aux dépens de la confrérie de Cérès. Les confrères étoient voués au silence, et portoient toujours le même habit, jusqu'à ce qu'il tombât tout-à-fait en lambeaux. On prétend que dans la ville d'Eleusine on y admettoit les vierges; mais cette opinion est combattue avec raison, et je sais de quelques philosophes silencieux que les femmes ne voulurent jamais y être initiées.

Dans la suite, la confrérie éleva un temple à Cérès. Elle y étoit représentée le front ceint d'épis et de fleurs, et les mamelles pleines de lait. Elle avoit un hibou à côté d'elle, et un lézard à ses pieds; d'une main elle tenoit une poignée de froment et de pavots, en mémoire de l'opium qu'elle avoit pris; et de l'autre, le flambeau avec lequel elle avoit cherché Proserpine.

Celle-ci avoit hérité des grâces de sa mère. Souvent le cristal des fontaines lui avoit appris qu'elle étoit jolie.

Or on dit que les fillettes
A qui l'Amour a donné
Minois joliment tourné
Toujours aiment les fleurettes.

Proserpine aimoit donc les bouquets. Un jour, tandis qu'elle en cueilloit dans le vallon d'Enna, Pluton, roi des enfers, promenoit de ce côté ses ennuis et sa tristesse. La cause en étoit bien légitime. En effet,

Quand le cœur ne peut se soustraire
Au joug de votre aimable loi,
Mesdames, l'on est, selon moi,
Bien malheureux de vous déplaire.

Tel étoit le sort de Pluton. Toutes les déesses avoient rejeté ses hommages. On le trouvoit trop brun; et puis il puoit la fumée, et puis son palais étoit trop sombre, et puis

Fille qui sent arrondir ses trésors,
Et dont le myrte doit bientôt ceindre la tête,
Avec raison préfère la conquête
De deux ou trois vivants à l'empire des morts.

Pluton rêvoit à tout cela, lorsqu'il aperçut Proserpine au milieu de ses nymphes. Soudain, épris de ses attraits, il la saisit, l'enlève, ouvre la terre d'un coup de son trident, et rentre dans ses états avec sa proie.

Jugez quelles furent les alarmes de Cérès! Cette mère désolée chercha sa fille par toute la terre. Dans ce pénible voyage, elle fut accueillie chez Céléus, roi d'Eleusine, et enseigna l'agriculture à Triptolème, fils de ce prince. Les Eleusiens élevèrent un temple à la déesse; mais elle quitta bientôt ce pays pour parcourir le reste du monde. C'est alors que, succombant de fatigue, et épuisée de besoin, elle fut trop heureuse de rencontrer une bonne femme qui lui donna un peu de bouillie. L'appétit assaisonne les mets les plus communs : Cérès trouva celui-ci délicieux. Un jeune espiègle, nommé Stellio, s'étant mis à rire de son avidité, la déesse offensée lui jeta le reste de sa bouillie, et le changea en lézard.

Enfin, après mille recherches inutiles, la mère de Proserpine allume un flambeau au feu du mont Etna pour chercher sa fille jusque dans les entrailles de la terre.

Aréthuse aperçut Cérès dans ses courses souterraines; elle l'appela, et lui dit : « Rassurez-vous, je « connois le sujet de vos alarmes. Je suis Aréthuse, au« trefois nymphe de Diane. Je l'accompagnois sur les « bords du fleuve Alphée : celui-ci me vit et m'aima. « J'étois jeune; vous devinez que j'étois sensible. Al« phée me poursuivoit. Hélas! je le fuyois comme on « fuit ce qu'on aime. Mais les dieux, protecteurs de la « vertu, me changèrent en fontaine pour me soustraire « à ses poursuites. Que devint-il alors!

« Furieux, il rentra dans ses grottes profondes :
« Mais l'Amour dirigea la course de nos ondes!
« Et, plaignant mon amant, permit, pour l'apaiser,
« A nos flots de se caresser.

« C'est en allant m'unir à mon cher Alphée que j'ai « vu passer Proserpine dans les bras de Pluton. Votre « fille est aux enfers. »

A ces mots, Cérès vole à l'Olympe, accuse Pluton, et redemande sa fille au maître des dieux. Jupiter consent à la lui rendre, pourvu qu'elle n'ait rien mangé dans les enfers. Malheureusement Ascalaphe, valet de chambre de Pluton, rapporta qu'il avoit vu Proserpine sucer une grenade. Cérès changea le dénonciateur en hibou; mais elle n'obtint pour toute grâce que celle de posséder sa fille durant six mois de l'année; les six autres mois furent accordés à Pluton.

Adieu. Si, pour vous rendre hommage,
Ceux qui vous aiment tour à tour,
Au lieu d'un mois, prenoient un jour,
L'Amour, pour un si doux partage,
Se plaindroit que l'an est trop court.

LETTRE IX.

DIANE, ENDYMION.

Diane, au retour de la chasse, se reposoit près de la ville d'Athènes, sur le bord d'un ruisseau. Elle y avoit déposé son arc et son carquois, et s'occupoit à relever

les tresses de sa chevelure, lorsqu'elle aperçut une jeune fille qui chantoit en cueillant des fleurs:

« La beauté d'un front sévère
« Ne peut pas toujours s'armer;
« L'on est faite pour aimer,
« Quand on est faite pour plaire.

« Avec les tendres propos
« Que la vanité méprise,
« Aux dépens de son repos
« Le cœur se familiarise.

« Diane, avec mille appas,
« Tu dédaignes la tendresse!
« Hélas! quand on n'aime pas,
« A quoi sert d'être déesse? »

En chantant ainsi, elle s'étoit approchée. Diane la regardoit et soupiroit. « Qu'avez-vous? lui dit la jeune « Athénienne. — Je vous l'apprendrai, mon enfant. « Mais, dites-moi, à quel usage destinez-vous ces « fleurs? — A faire une corbeille pour l'offrir à Diane. « Elle a chez nous un temple dans lequel nous faisons « vœu de virginité..... — Ah! ne faites jamais ce vœu-« là. Pour ne pas le violer, il faut être Diane elle-« même. — Je vais, pour l'apaiser, attacher ma cein-« ture aux murs de son temple, et lui présenter mon « offrande. — Je la reçois, répondit la déesse. Vous « m'intéressez : ma chère fille, écoutez-moi.

« Je suis Diane, fille de Jupiter et de Latone... Ras-« surez-vous; les déesses aiment les mortelles qui vous « ressemblent. Je naquis un instant avant Apollon, et « j'aidai sur-le-champ ma mère à le mettre au jour. Té-« moin des douleurs qu'elle éprouva, je jurai dès-lors

« une haine éternelle à l'Amour. J'étois persuadée que « ses faveurs ne pouvoient dédommager de ses tour- « ments... Mon enfant, le temps et l'expérience chan- « gent bien nos idées! mais alors

« J'ignorois le plaisir charmant
« De se voir, dans un nouvel être,
« Confondue avec son amant;
« D'embrasser et de reconnoître
« De ses traits réunis l'assemblage touchant;
« De retrouver, dans le gage innocent
« De ses mutuelles tendresses,
« D'un époux chéri constamment
« Et le sourire et les caresses.

« Bientôt la chasse devint mon unique passion. Une « peau de tigre, un arc, un carquois, ce fut là toute ma « parure. Mes nymphes imitèrent mon exemple, et je « partis avec elles pour combattre les monstres des fo- « rêts. Je les poursuivois tantôt à pied, tantôt sur un « char traîné par des biches. Ce genre de vie me ren- « dit encore plus sauvage.

« Un jour, dans un lieu solitaire, je me baignois « avec mes compagnes : Actéon, jeune chasseur, tourna « ses pas vers ma retraite. Il vit... ce que nul mortel ne « devoit voir. Aujourd'hui je lui pardonnerois ce « crime involontaire ; je l'en punis alors : le malheu- « reux fut changé en cerf et déchiré par ses chiens.

« Tandis que je triomphois de cette cruauté, Ca- « listo, l'une de mes nymphes, étoit assise sur le rivage, « et refusoit de se baigner avec moi. Piquée de ce re- « fus, j'examinai avec quelque soupçon les contours « de sa taille : j'appris en même temps que Jupiter l'a- « voit aimée : c'en fut assez pour son malheur ; je la

« chassai de ma présence, et la livrai aux fureurs ja-
« louses de Junon. L'infortunée Calisto mit au jour
« Arcas, et fut changée en ourse.

« Dans la suite, Arcas, devenu grand chasseur, ren-
« contre sa mère, la poursuit, et dirige son dard contre
« elle... Ma vengeance alloit être satisfaite : les dieux,
« pour empêcher ce parricide, transportèrent au ciel
« le fils et la mère, et les changèrent en constella-
« tions [1].

« Ennemie jurée de l'amour, ma beauté m'étoit
« inutile : cependant j'étois jalouse de la beauté d'au-
« trui. Chioné, petite-fille du Matin, avoit un teint
« plus brillant que l'aurore. Elle s'en aperçut, et com-
« para ses attraits aux miens. Cette témérité lui coûta
« cher ; je la perçai de mes flèches. Dédalion, son père,
« se précipita du haut d'un rocher, et fut changé en
« épervier par Apollon.

« Cependant mes exploits et mon nom remplis-
« soient l'univers. Les montagnes et les bois étoient
« soumis à mon empire. Partout on m'élevoit des tem-
« ples. Celui [2] d'Ephèse étoit digne de moi. Jamais le
« génie des hommes n'enfanta un plus bel ouvrage. En
« Tauride, les habitants faisoient fumer l'encens et
« couler le sang humain sur mes autels. Les Athé-
« niennes me consacroient leur virginité. J'étois au
« comble de la gloire, et je désirois encore. J'en ai
« connu depuis la véritable raison.

« Des hommages, quoiqu'on soit femme,
« On se fatigue au bout d'un jour ;

[1] Ce sont les constellations de la grande et de la petite ourses.

[2] On prétend qu'un certain Érostrate brûla ce temple pour rendre son nom immortel. La scélératesse a aussi son ambition.

« La vanité chatouille l'âme,
« Mais ne remplace pas l'amour.

« Près de la ville d'Héraclée, je vis le pasteur Endymion : il étoit jeune; ses yeux étoient aussi tendres que les sentiments qu'ils inspiroient. Il n'eût « osé s'élever jusqu'à moi : je m'abaissai jusqu'à lui; « car, mon enfant, lorsque l'on aime,

« C'est en vain que l'on se prévaut
« De son rang et de sa noblesse;
« Du même trait quand il nous blesse,
« Cupidon nous met de niveau.

« Le mystère présidoit à notre bonheur, mais le « mystère trahit quelquefois l'amour. Lorsque j'étois « auprès d'Endymion, je tremblois souvent qu'on ne « découvrît le motif de ma retraite. Enfin le hasard « me servit heureusement.

« Apollon, mon frère, las d'éclairer le monde pendant le jour, déclara au maître des dieux qu'il ne « pouvoit remplir le même ministère pendant la nuit. « Mon frère, pour ce refus, avoit ses raisons secrètes: « Thétys le retenoit auprès d'elle; mais ce qui nuisoit à « son amour pouvoit être favorable au mien. Je me « présente donc, et demande l'honneur qu'Apollon venoit d'abdiquer. Jupiter me l'accorde, me place un « croissant [1] sur la tête, et me donne le surnom de « Phœbé : aussitôt je monte sur le char de la lune, je « saisis les rênes, et parcours ainsi l'univers traînée « par mes deux coursiers noirs et blancs. Chaque nuit, « leur course se ralentissoit vers le sommet du mont

[1] Le croissant est l'attribut de Diane.

« Latmos : c'est là que je retrouvois mon cher Endy-
« mion. Alors je descendois de mon char.

« Un nuage aux mortels déroboit mon absence.
« Au milieu de la nuit, dans ces vastes déserts,
« La Nature à l'Amour sembloit prêter silence :
« Tout dormoit ; nos cœurs seuls veilloient dans l'univers.

« Jusqu'à présent nous sommes heureux, et notre ten-
« dresse n'a pas été stérile.[1]

« A nos vœux le dieu d'hyménée
« Tous les ans accorde un enfant ;
« Et, grâces à lui, cette année
« J'ai complété le demi-cent.

« Allez donc, continua Diane ; allez, ma chère fille,
« ne redoutez plus ma colère. Gardez votre ceinture,
« et servez-vous de ces fleurs pour couronner votre
« Endymion. » A ces mots, elle disparut. Adieu.

Diane eut à l'amour le temps de réfléchir :
Une déesse est toujours belle.
Mais vous qu'à dix-huit ans ce dieu ne peut fléchir,
Souvenez-vous que vous êtes mortelle.

---

[1] Pausanias rapporte que Diane et Endymion eurent cinquante filles et plusieurs fils.

LETTRE X.

LATONE.

Enfin, renonçant aux amours,
Jupiter, devenu fidèle,
Pour sa moitié, depuis huit jours,
Brûloit d'une ardeur éternelle.

Sur le soir du huitième jour, il se promenoit près d'un bois solitaire : là il admiroit avec plaisir la constance prodigieuse que Junon lui avoit inspirée, lorsqu'il rencontra deux jeunes vestales. [1]

Vestales? je n'en sais rien,
Mais elles en avoient l'âge,
Les trésors et le corsage,
La fraîcheur et le maintien.

C'étoient Latone et Astérie, fille du titan Cœus. Jupin les salue et leur parle. Les deux sœurs rougissent; mais, comme les caractères sont différents, Astérie s'enfuit, et Latone resta.

Des deux partis, en pareil cas,
Souvent le meilleur est funeste :
Si l'on fuit, gare les faux pas!
Mais c'est encor pis si l'on reste.

En effet, Astérie tomba dans la mer, et Latone devint bientôt mère.

---

[1] On se rappelle que Vesta est la déesse de la virginité.

Junon, outrée de dépit, suscita contre celle-ci le serpent Python, qui la poursuivoit sans relâche. Latone ne pouvoit trouver de refuge contre ce monstre. La Terre avoit juré à Junon de ne point donner d'asile à sa rivale. Mais, depuis ce serment, Astérie, dont le corps erroit à la merci des flots, avoit été changée en île par Neptune, qui lui avoit donné le nom de Délos. Cette île étoit flottante.

Cependant Latone, arrivée au bord de la mer, ne pouvoit plus échapper aux poursuites de ce monstre. Alors l'île de Délos flotte vers elle, la reçoit, et s'éloigne du rivage. Durant cette nouvelle navigation,

Neptune la confie au souffle du Zéphyre;
Il veut que les Amours en soient les matelots;
Et le fils de Vénus vient au milieu des flots
Prendre le gouvernail de son nouvel empire.

Latone, seule dans cet asile, se fit une cabane de branches de palmier. Loin des hommes trompeurs, loin des femmes jalouses, elle y vivoit heureuse.

Aux malheureux la solitude est chère;
Elle est pour eux l'asile du bonheur.
Mais au moment fatal où la douleur,
Des fruits d'hymen funeste avant-courrière,
Vient avertir la beauté qu'elle est mère,
Dans ce moment plein d'amour et d'horreurs,
Qu'il est cruel de n'avoir sur la terre
Pas une main pour essuyer ses pleurs!

Telle étoit la détresse où Latone se trouvoit réduite. Mais la nature lui suggéra des forces : elle s'appuya fortement contre un tronc d'arbre, et parvint à enfanter Diane. Celle-ci, comme fille de Jupiter, ayant la science

innée, aida sur-le-champ sa mère à mettre au jour Apollon.

Epuisée par cette couche laborieuse, Latone s'endormit.

Après ces douloureux travaux,
Pour la première fois quand la beauté sommeille,
Avec combien de sentiments nouveaux
Son cœur agité se réveille!

Durant le repos de Latone, l'île de Délos se rapprocha du rivage; et la déesse, en s'éveillant, se mit en chemin pour rejoindre son père Cœus.

Dans ce trajet pénible et solitaire,
Ses deux enfants étoient entre ses bras.
Ce doux fardeau ne la fatiguoit pas.
L'on devient forte alors qu'on devient mère.

Cependant, pour se soustraire aux fureurs jalouses de Junon, elle précipitoit sa marche; ce qui échauffoit un peu son lait. Arrivée en Lycie, auprès d'un marais, elle demanda de l'eau aux paysans qui travailloient sur ses bords; ceux-ci refusèrent de lui en donner. Vous me direz : Que n'en prenoit-elle? Mais une femme ne sait point pardonner un refus; et Latone changea les paysans en grenouilles.

Lorsqu'au bord du ruisseau qui baigne la prairie,
Leur gosier rauque et glapissant
Me tire de ma rêverie,
Je crois entendre dire au peuple coassant :
« Vous qui fixez le cœur et les regards des femmes,
« Amants, si, comme nous, vous craignez à leurs yeux
« D'être changés soudain en monstres odieux,

« Songez que nuit et jour, à toute heure, en tous lieux,
« Il faut, tant bien que mal, accorder tout aux dames. »

Echappée enfin à la colère de Junon, Latone élevoit paisiblement Apollon et Diane. Fière de reconnoître en eux le sang du maître du tonnerre, elle préféroit ses enfants à ceux de tous les princes voisins. Cet orgueil étoit bien naturel.

Est-on jolie, à l'âge de quinze ans
L'on veut régner; c'est là le bien suprême :
Devient-on mère, on a pour ses enfants
La vanité qu'on avoit pour soi-même.

Niobé, fille de Tantale et épouse d'Amphion, roi de Thèbes, avoit la même foiblesse que Latone : elle préféroit ses enfants à ceux de la déesse. Ses richesses et sa puissance la rendoient encore plus vaine. Latone, indignée de ses mépris, arme de ses traits Apollon et Diane. « Allez, leur dit-elle, vengez-moi; mon injure « est la vôtre. »

Animés de la fureur de leur mère, ils pénètrent dans le palais de Niobé, et percent sous ses yeux ses fils, ses filles et son époux. Niobé, succombant sous le poids de ses douleurs, fut changée en un marbre sur lequel on voit encore couler des larmes.

Telles furent les suites funestes de l'aveuglement maternel. Pour vous, aimable Emilie, tranquillisez-vous à cet égard.

Si vos enfants, un jour, par droit héréditaire,
Ont vos traits, votre cœur et votre esprit heureux,
Aimez-les, vantez-les; notre censure austère
N'osera vous blâmer d'idolâtrer en eux
Ce que nous adorons aujourd'hui chez leur mère.

LETTRE XI.

APOLLON, DAPHNÉ.

Je vais vous parler du fils de Latone, connu et adoré sous les noms d'Apollon, de Phœbus et du Soleil.

Il en est de ce dieu comme de la Beauté :
Sous mille noms divers qu'elle se renouvelle,
Qu'elle soit sur le trône ou dans l'obscurité,
On l'adore ; c'est toujours elle.

Apollon, dès son enfance, fut présenté à la cour céleste : Jupiter le reconnut ; Junon même l'accueillit. Il sut ménager adroitement cette faveur, et devint le dieu de la lumière.

Apollon conduisoit ce char
Qui, du vaste sein d'Amphitrite,
Lorsque je dois vous voir, sort toujours un peu tard,
Et, lorsque je vous vois, y retourne un peu vite.

Ce fut alors qu'il prit le nom de Phœbus. Mais bientôt, comme tous les courtisans heureux, ayant abusé de son pouvoir, il fut chassé par cabale, rappelé par intrigue, et devint sage par expérience. Voici à quelle occasion :

Vous savez qu'Apollon est le dieu des beaux-arts, et c'est pour cette raison que la fable nous le représente sous la figure d'un jeune homme sans barbe.

Jupin est vieux ; son fils de la jeunesse,
Malgré le temps, a conservé les traits.

Les rois, les dieux ont connu la vieillesse;
Les talents seuls ne vieillissent jamais.

Apollon avoit inventé la médecine. Esculape, son élève et son fils, exerçoit sur la terre cet art miraculeux dans son principe. Cependant cet Esculape, malgré sa science divine, auroit assez mal figuré parmi nos docteurs modernes.

Il ne marchoit point escorté
D'un leste et brillant équipage;
Il ignoroit le doux langage
Des Nestors de la faculté;
Il parloit sans point, sans virgule;
On comprenoit ce qu'il disoit;
Et, pour comble de ridicule,
Presque toujours il guérissoit.

Il fit plus : il ressuscita les morts, et entre autres Hippolyte; mais ces prodiges lui coûtèrent la vie. On fit entendre à Jupiter qu'Esculape usurpoit son pouvoir suprême, et le roi des dieux le frappa de l foudre.

Sa colère se signala
Par ce châtiment exemplaire.
Nos docteurs, depuis ce temps-là,
N'ont jamais eu peur du tonnerre.

Apollon, désespéré de la mort de son fils, vole à l'île de Lemnos, pénètre dans les antres de Vulcain, et perce de ses traits les Cyclopes qui forgeoient la foudre. Vulcain, quoique boiteux, accourt à l'Olympe, se plaint amèrement de cette violence : Vénus met les dieux de son parti, et Jupiter, cédant à leurs instances, exile Apollon sur la terre.

Le fils de Latone, dépouillé de ses grandeurs, fut réduit à garder les troupeaux d'Admète, et trouva dans cette vie douce et paisible le bonheur qu'il cherchoit en vain à la cour céleste.

Là, sur l'émail des prés, seul, errant tout le jour,
L'ingénieux pasteur, dans le sein de l'étude,
Fit éclore les Arts. Ces frères de l'Amour
Sont enfants du Loisir et de la Solitude.

Mais le talent qui lui devint le plus cher fut celui de la musique.

Il vit Daphné; bientôt il inventa la lyre
Pour chanter ses amours. Quand on sait bien aimer,
C'est encor peu, pour l'exprimer,
De le soupirer, de le dire,
De le chanter et de l'écrire.

Cette lyre, composée d'une écaille de tortue et de sept cordes, rendoit, et rend encore, sous les doigts d'Apollon, une harmonie enchanteresse. Cependant

Chaque fois qu'il me l'a prêtée
Pour chanter vos naissants appas,
J'ai trouvé qu'elle étoit montée
Un peu trop bas.

Ce fut pourtant au son de ce divin instrument que s'élevèrent les murs de Troie. Apollon chantoit, et les pierres venoient d'elles-mêmes se ranger à leur place. On raconte qu'une de ces pierres, sur laquelle Apollon avoit souvent posé sa lyre, rendoit un son harmonieux aussitôt qu'on la touchoit. Si ce prodige vous semble suspect, je vais essayer de vous en convaincre par un exemple qui vous est personnel.

Le ciel ne m'a jamais fait part
De votre esprit, de votre grâce;
Mais si, par un heureux hasard,
Je puis m'asseoir à votre place,
Soudain certain je ne sais quoi
M'anime et s'empare de moi :
Je sens éclore le sourire
Sur mes lèvres, et les bons mots
D'eux-mêmes viennent à propos
Embellir ce que je veux dire.
Je crois donc à la vérité
Du fait que je vous ai cité,
Persuadé que la musique,
Tout aussi bien que la beauté,
Peut avoir la force électrique.

Daphné fut insensible à cette électricité; elle dédaigna les soupirs et les chants d'Apollon. Les uns disent que ce fut par excès de vertu; d'autres soutiennent qu'elle aimoit en secret le beau berger Leucippe; et je suis assez de leur avis.

A dix-huit ans quand une belle
Est sourde à la voix des amours,
Soyez sûre qu'elle a toujours
Des raisons pour être cruelle.
Suivez sa conduite en tous lieux,
Et de cette énigme nouvelle,
Lorsque Daphnis est auprès d'elle,
Vous lirez le mot dans ses yeux.

D'après ce principe certain, Apollon auroit dû renoncer à ses prétentions; mais, espérant tout du temps et de la constance, il poursuivit, une année entière,

Daphné, qui fuyoit devant lui. Quelquefois, pour ralentir sa course, il lui disoit :

« Cruelle, arrêtez-vous, de grâce !
« Je suis le régent du Parnasse,
« Le fils naturel de Jupin ;
« Je suis poëte, médecin,
« Je suis chimiste, botaniste,
« Je suis peintre, musicien,
« Exécutant et symphoniste ;
« Je suis danseur, grammairien,
« Astrologue, physicien ;
« Je suis.... ». Pour fléchir une belle,
Au lieu de lui parler de soi,
Il est plus adroit, selon moi,
Et plus doux de lui parler d'elle.

Apollon ne devoit pas ignorer cette tournure oratoire, puisqu'il étoit le prince et le dieu des orateurs. Mais, hélas !

Un pauvre amant dit ce qu'il pense
Sans trop penser à ce qu'il dit.
Le désordre est son éloquence ;
Quand le cœur parle, adieu l'esprit.

Aussi Daphné fut-elle inexorable. Mais enfin, épuisée de lassitude, et se voyant près de succomber, elle implora le secours des dieux, qui la changèrent en laurier [1].

Apollon détacha de cet arbre une branche, dont il fit la couronne qu'il porte encore aujourd'hui. Il en

[1] L'équivoque du nom est tout le fondement de cette fable, *Daphné*, en grec, signifiant laurier.

distribue quelquefois de pareilles aux talents et au génie;

Et c'est à ce titre, dit-on,
Que le jeune dieu du Permesse
Vous a déjà de sa maîtresse
Mis à part un échantillon.

Le laurier avoit deux vertus particulières; l'une étoit de préserver de la foudre, l'autre de faire voir la vérité en songe à ceux qui en mettoient quelques feuilles sous leur oreiller. J'ai voulu moi-même éprouver cette propriété, et voici ce qui m'est arrivé la nuit dernière.

J'étois près de vous, Émilie :
Votre teint brilloit des couleurs
Dont la jeune reine des fleurs
Brille avant d'être épanouie :
Mes lèvres brûloient : un soupir
Et vos yeux daignant m'enhardir,
Je vous donne un baiser de flamme,
Et j'en reçois un dont mon âme
Savoure encor le souvenir.
Mais l'Amour, ouvrant ma paupière,
S'envola.... Je sens qu'il n'est guère
Pour nous de salut sans la foi :
Je veux l'avoir : donnez-la-moi.
Surmontez un petit scrupule,
Pour vaincre l'incrédulité;
La moitié de la vérité
Pourroit convertir l'incrédule.

LETTRE XII.

CLYTIE, LEUCOTHOÉ.

Apollon pleuroit la perte de Daphné : il étoit assis sous le laurier fatal qui la déroboit à ses yeux, lorsque Clytie vint de ce côté promener sa mélancolie. Clytie, fille de la belle Eurynome, et d'Orchame, roi de Babylone, n'étoit point régulièrement belle;

Mais elle avoit cette pâleur
D'une jeune et mourante fleur
Qui languit sans être arrosée;
Et, pour ranimer sa couleur,
Implore contre la chaleur
Quelques gouttes de la rosée.

Elle vit Apollon, rougit, et baissa les yeux. Apollon en fit presqu'autant. Ils s'admiroient furtivement tour à tour; mais, en voulant s'éviter, leurs regards se rencontrèrent, et leur vue se troubla.

Après cet instant de délire,
Les aveux étoient superflus.
Ils n'avoient plus rien à se dire,
Et leurs cœurs s'étoient entendus.

Ces moments-là s'envolent rapidement. Bientôt la nuit survint, il fallut se séparer; mais on se promit pour le lendemain une entrevue auprès du laurier. Quoi! direz-vous, près de ce même laurier sous l'écorce du-

quel Daphné respiroit encore! A cela je vous répondrai :

Lorsque de la jouissance
Les doux moments sont perdus,
L'amour ne se soutient plus
Que par la reconnoissance.
C'est elle, après les faveurs,
Qui rend les amants fidèles.
Le souvenir des cruelles,
Et celui de leurs rigueurs,
S'envole et meurt avec elles.

Le jour suivant, Clytie voulut tenir sa promesse; mais, comme les premiers pas de l'amour sont timides, elle se fit accompagner par Leucothoé, sa sœur. Cette indiscrétion, qui eut de funestes suites, étoit impardonnable en bonne coquetterie. En effet, on sait de temps immémorial que toutes les belles,

Par un art qui n'est pas nouveau,
Choisissent, en femmes prudentes,
Singes coiffés pour confidentes,
Et pour servir d'ombre au tableau.

Clytie étoit plus tendre, Leucothoé plus vive; l'une étoit blonde, l'autre étoit brune.

L'une sembloit bercer l'Amour;
En soupirant il sommeilloit près d'elle.
L'autre, sémillante pucelle,
Le lutinoit et la nuit et le jour.

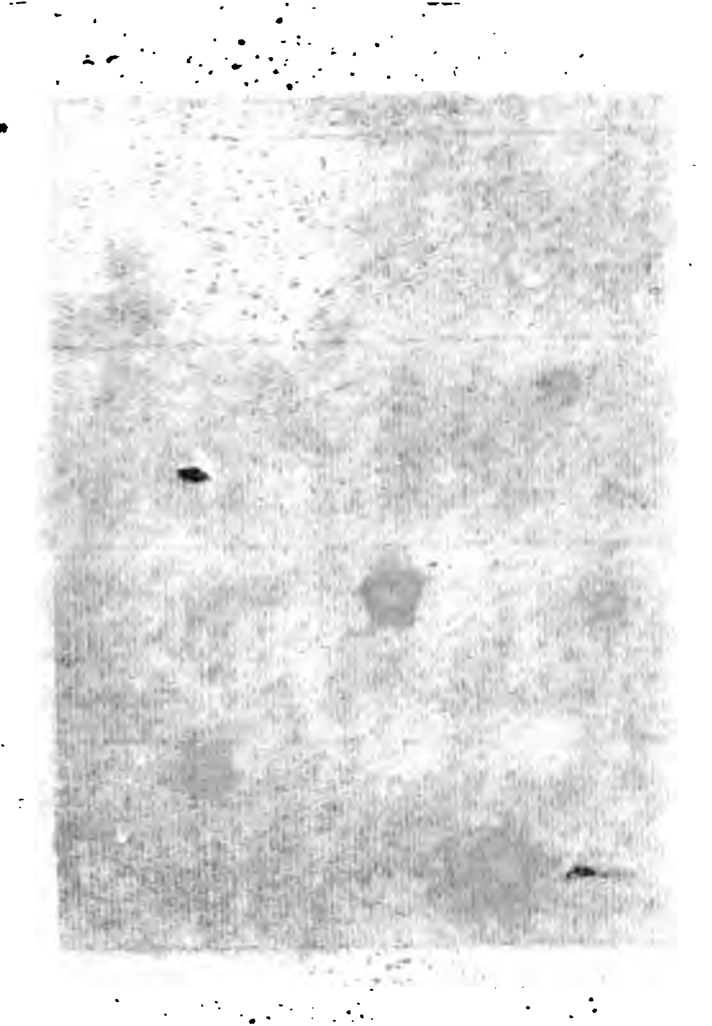
Le lutin brûla bientôt pour l'amant de sa sœur : et, plus hardi qu'elle, se trouva seul au rendez-vous. Apollon fut d'abord un peu surpris; mais bientôt la





Clytie et Leucothoé.

Boquet del　　　　Laze aqua forti



surprise fit place au plaisir, et Daphné, témoin muet de ce tête-à-tête,

Vit avec horreur sans doute
Prouver cette vérité,
Qu'en fait d'infidélité,
Il n'est, près de la beauté,
Que le premier pas qui coûte.

Clytie, qui cherchoit alors sa sœur, la trouva mal à propos..... Soudain le dépit et la rage s'emparent de cette âme jusqu'alors si douce. Elle vole au palais de son père, lui révèle avec fureur le crime de Leucothoé, et le conduit lui-même vers l'asile des deux amants.

Ils en étoient alors aux adieux. Leucothoé, rattachant son voile, disoit les larmes aux yeux :

« Pourquoi faut-il, lorsque l'on s'aime,
« Mon doux ami, se désunir,
« Et se séparer de soi-même ?
« Jure-moi bien de revenir.
« Adieu.... Je sens que, pour te suivre,
« Mon cœur s'en va !... Prends ce soupir....
« Toute la nuit je vais mourir,
« Mais demain j'espère revivre. »

Un baiser termina ces adieux. Leucothoé, promenant autour d'elle un regard timide, s'éloignoit avec une palpitation causée par la crainte et l'émotion du plaisir, lorsqu'à l'entrée du bois elle rencontra son père. A cette vue, elle demeura muette, immobile; et le terrible Orchame, ayant pris son désordre pour la preuve de son déshonneur, la fit enterrer toute vive auprès du laurier fatal. Clytie, épouvantée, prit la fuite;

Mais la plaintive jouvencelle,

En voyant creuser son tombeau,
Accusoit la lenteur de la Parque cruelle :
« Il m'eût été si doux, s'écrioit-elle,
« De mourir un moment plus tôt ! »

Le lendemain Apollon se rendit au bocage avec un trouble dont il se demandoit le sujet.

Ce n'étoit point ce trouble extrême
Ce frisson brûlant du désir,
Heureux précurseur du plaisir,
Plus doux que le plaisir lui-même.

En arrivant, il ne voit personne, et soupire. Il avance, et porte au loin ses regards dans l'épaisseur de ce bois désert et silencieux. Il appelle enfin ; l'écho seul lui répond. Mais à peine a-t-il posé le pied sur la tombe de Leucothoé, qu'une voix lamentable, s'élevant du sein de la terre, lui adresse ces tristes paroles :

« Arrête, respecte la cendre
« De celle qui périt pour t'avoir trop aimé.
« Tes pieds pressent ce cœur trop facile et trop tendre
« Que tes yeux avoient enflammé.
« Tu foules ces trésors qu'hier dans nos ivresses
« Mon sein te prodiguoit avec tant de plaisir,
« Et qui n'ont connu les caresses
« Que de toi seul et du zéphyr.
« Pense à Leucothoé ; pour adoucir sa peine,
« Près d'elle quelquefois viens nourrir ta douleur,
« Et que son âme encor jusqu'au fond de ton cœur
« S'insinue avec ton haleine. »

Je ne vous peindrai point l'état d'Apollon. Il étoit immobile, anéanti, et tel qu'un homme frappé de la

foudre; mais enfin ses pleurs, s'ouvrant un passage, adoucirent l'amertume de sa douleur;

Car, après ce moment terrible.
Où des sanglots le cours est arrêté,
Les larmes sont pour toute âme sensible
Une bien douce volupté!

Bientôt ces larmes, humectant la terre, pénétrèrent jusqu'au corps de Leucothoé, et la ranimèrent. Elle reparut, mais sous une forme nouvelle; et son amant vit naître l'arbre qui porte l'encens.

Cependant Clytie, tourmentée par ses remords, portoit ses pas errants vers le tombeau de sa sœur. A la vue d'Apollon, elle s'arrêta. La douleur et le dépit la déchiroient tour à tour; mais, le dieu s'étant éloigné d'elle avec dédain, ce dernier coup termina son supplice;

Qu'une femme de ceux qu'elle a le plus chéris
Éprouve les fureurs, jusqu'aux bords de la tombe
Elle brave les traits de la haine, et succombe
Sous les traits du mépris.

Clytie, en expirant, devint une plante souple et frêle, dont la fleur, sans cesse tournée vers le soleil, semble encore suivre son amant dans sa fuite : c'est ce qui lui a fait donner le nom de tournesol.

Adieu. Je vous ménage pour demain d'autres aventures; car la matière de nos entretiens est un trésor dont je deviens économe.

Du bouquet que je vous compose
Durant mes heures de loisirs,
Je ne détache aujourd'hui qu'une rose,
Pour multiplier mes plaisirs.

LETTRE XIII.

HYACINTHE, CYPARIS, SIBYLLE DE CUMES, CASSANDRE.

Loin de nous quand l'Amour s'envole,
Heureux celui qui s'en console
Entre les bras de l'Amitié!
La tendre déité partage
Tous ses chagrins, et le soulage
Encore de l'autre moitié.

Apollon, près du jeune Hyacinthe, éprouvoit cette douce consolation; ses larmes étoient moins amères, et la sérénité renaissoit dans son cœur. Mais Zéphyre, qui avoit été l'ami d'Hyacinthe, fut bientôt jaloux de sa liaison intime avec Apollon; et cette jalousie devint si violente, qu'un jour les nouveaux amis jouant ensemble au disque, Zéphyre avec son haleine dirigea le disque d'Apollon sur la tête d'Hyacinthe, et le tua. Le sang qui coula de sa plaie produisit la fleur qui porte son nom, et qui naît à la fin de l'hiver.

Avant le retour de Flore,
Elle s'empresse de fleurir,
Pour éviter encore
L'haleine de Zéphyr.

Dégoûté de l'amitié, Apollon revint à l'amour, et soupira pour la nymphe Perséis. Elle étoit fille de l'Océan, c'est-à-dire, que l'on ne connoissoit point son père. Les généalogistes de ce temps-là faisoient des-

cendre de la mer ou des fleuves les héros et les nymphes dont l'origine paroissoit équivoque. Si cette généalogie étoit admise de nos jours,

Ah! que la Seine, dans ces lieux
Où l'humaine engeance fourmille,
De nymphes et de demi-dieux
Auroit une belle famille!

La nymphe de l'Océan, comme celles de la Seine, ne fut pas long-temps cruelle, et devint mère de la célèbre Circé;

Circé qui rendit des oracles,
Et qui, par ses enchantements,
En bêtes changea bien des gens,
Sans opérer de grands miracles.

Tous les soirs, en allant visiter son petit ménage, Apollon laissoit au jeune Cyparis le soin de son troupeau. Cet aimable enfant occupoit dans son cœur la place du malheureux Hyacinthe.

Apollon lui parloit sans cesse
De ses chagrins, de sa maîtresse,
De ces plaisirs qu'il est si doux de raconter,
De détailler, de répéter,
Quand nos amis ont, par délicatesse,
Le sang-froid de nous écouter.

Après ces longues confidences, il l'embrassoit, et alloit revoir Perséis; mais, par malheur, la nymphe Bolina se trouvoit sur son passage; et le dieu n'étoit pas insensible au désir de lui plaire.

Il lui parloit le doux langage
Des yeux, des mines, du maintien,

Que nos dames savent si bien
Comprendre par le grand usage !

Mais la nymphe, innocente encore, quoiqu'elle eût quinze ans, n'entendoit rien à ces discours muets. A la fin, Apollon, pour se faire entendre, se mit à la poursuivre jusqu'au bord de l'Océan, où l'infortunée se précipita pour lui échapper. Amphitrite, touchée de son malheur et de sa vertu, la reçut au nombre de ses nymphes et lui donna l'immortalité.

Apollon, désespéré de ce malheur, dont il avoit été la cause et le témoin, rapportoit à son ami sa douleur et ses remords, lorsqu'il le trouva lui-même expirant auprès de sa cabane.

Cyparis aimoit tendrement un jeune cerf qu'il avoit élevé. Vers le déclin du jour, voulant écarter du troupeau de son ami quelques bêtes sauvages, il prend son arc et ses flèches; le trait fatal part, et va frapper le jeune cerf errant dans la campagne. Cyparis, le voyant tomber, pousse un cri, et tombe lui-même accablé de douleur. Son âme, prête à s'envoler, erroit sur ses lèvres décolorées.

Il éprouvoit les pénibles combats
De la nature anéantie,
Qui dispute encore au trépas
Le dernier souffle de la vie.

Mais, au retour d'Apollon, ouvrant les yeux pour la dernière fois, d'une voix presque éteinte, il lui adresse cette triste prière :

« Que l'amitié de mes maux me délivre :
« Accorde-moi la faveur de mourir,

« Puisqu'un mortel sans aimer ne peut vivre
« Et ne peut aimer sans souffrir. »

A ces mots, Apollon le serrant dans ses bras, recueillit son dernier soupir, et le changea en cyprès.

Dévoré de chagrins et d'ennuis, le fils de Latone invoquoit la mort, et se plaignoit aux dieux d'être immortel; mais l'amour lui offrit un nouveau consolateur. La Sibylle de Cumes vint le trouver dans sa retraite, et de ce ton de voix que les belles savent si bien prendre, elle lui dit :

« De nos vergers, de nos prairies
« Vous exilez-vous pour toujours?
« Ne chanterez-vous plus sur ces rives fleuries
« Nos jeux, nos fêtes, nos amours? »

« Non, répondit Apollon, je n'ai plus d'autre plaisir « que celui de la solitude. » La Sibylle reprit tendrement :

« J'approuve vos douleurs et mon cœur les partage;
« Mais, de tous mes amis loin de me séparer,
« Si j'avois vos chagrins, j'irois souvent pleurer
« A l'ombre de quelque bocage
« Où je pourrois vous rencontrer. »

Elle se tut et baissa les yeux. La main du pasteur rencontra la sienne; elle continua :

« Peut-on détester la lumière
« Quand on a reçu de l'Amour
« Une âme pour aimer, et des grâces pour plaire?
» Hélas! si nos bergers vous perdoient sans retour;
« Si les nymphes de ce séjour,
« Comme une fleur, vous voyoient disparoître,

« Leurs soupirs.... et les miens peut-être,
« Vous feroient regretter le jour. »

Tandis qu'elle parloit ainsi, des pleurs sillonnoient ses joues; et le dieu, pour mêler ses larmes à celles de sa consolatrice, la tenoit étroitement embrassée. Après un silence un peu long, mais expressif, la Sibylle lui dit avec une douce langueur :

« Eh bien! renoncez-vous encore
« Au bonheur de voir la clarté?
—« Non, répondit le dieu, depuis que je t'adore,
« Je reconnois le prix de l'immortalité. »

Alors la Sibylle, ramassant une poignée de sable, continua, en lui laissant prendre un baiser :

« Je ne demande pas l'honneur d'être immortelle;
« Mais je voudrois pouvoir vous consoler toujours.
—« Hélas! je ne puis de tes jours
« Rendre la durée éternelle;
« Mais je peux prolonger leur cours.
—« Eh bien! que votre cœur règle ma destinée.
Voyez ce sable dans ma main;
« Prononcez, et que chaque grain
« A mes jours ajoute une année. »
Son amant crut devoir y consentir
Convaincu, par expérience,
Qu'un moment de vrai plaisir
Vaut un siècle d'existence.

Mais, hélas! dans la suite, la Sibylle reconnut combien ce présent étoit funeste.

Sur les ailes du temps ses amours s'envolèrent.
La vieillesse arriva, ses charmes s'éclipsèrent.

Sa génération passa les sombres bords ;
Elle n'eut bientôt plus d'amis que chez les morts.
Enfin, après mille ans, souffrante, misérable,
Seule dans l'univers, elle disoit aux dieux :
« Faites-moi grâce au moins du dernier grain de sable,
« Ou donnez-moi quelqu'un pour me fermer les yeux ! »

Le premier de ses chagrins fut l'ingratitude d'Apollon, qui l'abandonna pour Cassandre, fille de Priam. Cette princesse, après une assez belle résistance, entra en accommodement, et promit à son amant de conclure un traité, s'il vouloit lui communiquer le don de deviner. Le fils de Latone s'y engagea en jurant par le Styx. Mais à peine eut-il prononcé ce serment irrévocable, que Cassandre se moqua de sa crédulité. Le dieu, pour la punir, ajouta au don qu'il lui avoit fait, qu'on ne croiroit jamais à ses prédictions. On assure que, depuis la mort de cette princesse, son esprit prophétique a parcouru les quatre parties du monde, et qu'il s'est depuis peu fixé dans la capitale du plus puissant empire de l'Europe.

Tous les jours ce puissant génie
S'introduit dans les cabinets
Des gazetiers, des faiseurs de projets,
Et des enfants de l'alchimie.
Il voltige aussi quelquefois
Dans ce jardin jadis embelli par nos rois [1],
Près de l'arbre de Cracovie.
C'est là qu'il nous prédit les grands événements,
Les siéges, les combats, la pluie et le beau temps,
Par les oracles qu'il fait rendre.

---

[1] Le jardin des Tuileries.

Mais ses prophètes bien souvent,
Plus malheureux encor que la pauvre Cassandre
Que l'on n'entendoit pas, ont le désagrément
Eux-mêmes de ne pas s'entendre.

Apollon, dupe de Cassandre, se consola bientôt avec la nymphe Clymène, dont il eut Phaéton et ses sœurs.....

Mais entre les bras de Clymène
Laissons-le dormir jusqu'au jour.
Bonsoir. Vous saurez qu'en amour
Il est bon de reprendre haleine.

LETTRE XIV.

LES MUSES.

Un jeune époux qu'amour enflamme
A sa moitié jure à jamais
De lui rester fidèle; mais
Ariste est l'amant de sa femme;
Ils n'ont qu'un cœur, ils n'ont qu'une âme,
Ariste l'idolâtre; mais
La jeune Annette est sa voisine;
Elle est folle, vive, mutine,
Du reste, assez maussade; mais
Madame Ariste a mille attraits,
Des yeux, une taille divine,
Que son époux admire; mais
La jeune Annette est sa voisine.

Clymène avoit dans tous ses traits

Un charme, une grâce enfantine,
Avec mille trésors secrets
Qu'Apollon connoissoit bien; mais
Castalie étoit sa voisine.

Cette nymphe plut à son voisin. Il soupira, elle feignit de ne pas l'entendre : il supplia, elle fut inexorable : il la pressa, elle s'enfuit jusqu'au pied du mont Parnasse, où les dieux la changèrent en fontaine.

Son amant, couché sur ses bords, mêloit ses larmes à son onde, lorsqu'il fut tiré de sa rêverie par une mélodie enchanteresse qui venoit du haut de la montagne. Soudain il se lève, et monte par un sentier bordé de myrtes et de palmiers. Plus il approche, plus le charme de l'harmonie s'empare de ses sens. Il s'arrête enfin au coin d'un bois, à l'ombre duquel il aperçoit un groupe de nymphes assises sur un amphithéâtre de verdure.

C'étoient elles qui formoient ce divin concert par le doux accord de leurs voix et de leurs instruments. Mais, à la vue d'Apollon armé de son arc et de ses traits, la troupe craintive se sauva dans l'épaisseur du bois. Aussitôt le pasteur, accordant sa lyre, leur chanta ces couplets :

« Nymphes, pourquoi me fuyez-vous?
« Regardez-moi, daignez m'entendre.
« La paix doit régner entre nous :
« Vous êtes belles; je suis tendre.
« Nymphes, pourquoi me fuyez-vous?
« De l'Amour quand on a les armes,
« Craint-on les armes des mortels?
« Laissez-nous adorer vos charmes :

« On doit partager les autels
« De l'Amour, quand on a ses armes. »

Vous jugez bien qu'Apollon étoit novice encore quand il composa ces couplets; mais, outre le mérite de l'impromptu, ils avoient celui de louer la beauté; et ce mérite-là fait passer tous les jours bien des platitudes : ainsi

Ne demandez plus, Émilie,
Pourquoi je peins souvent vos traits;
Car plus on vous trouve jolie,
Et plus aisément on oublie
Si mes vers sont bons ou mauvais.

Cependant les nymphes s'étoient arrêtées pour écouter Apollon. Celui-ci, à la fin de sa chanson, se trouvant près d'elles : « Je suis, leur dit-il, le fils de « Jupiter et de Latone. — Et nous, reprirent-elles, « filles de Jupiter et de Mnémosyne. — Je suis donc « votre frère!..... m'est-il permis d'embrasser mes « sœurs? » Les nymphes rougirent, et accordèrent le baiser fraternel. Apollon leur fit ensuite sur leur musique des compliments vrais ou faux, qu'elles lui rendirent au sujet de la sienne; car vous savez qu'entre artistes

Tous ces éloges inouis,
Que l'un à l'autre on se renvoie,
Sont bien souvent de faux louis
Que l'on rend en fausse monnoie.

Quoi qu'il en soit, la fraternité des arts, jointe au lien du sang, fit naître entre le fils et les filles de Jupiter une douce intimité; et, malgré le sexe des neuf sœurs,

leur amitié fut toujours sincère. Ils résolurent de vivre ensemble, et de former une académie. Apollon en dressa le plan; il établit pour base la loi de la concorde, et fit porter à ses sœurs le nom de Muses [1], pour marquer leur égalité. Son plan étant achevé, le dieu du Parnasse partagea entre ses sœurs les sciences et les arts, suivant leur goût et leurs dispositions. Il indiqua peu de temps après la première séance de leur académie; et voici ce qui s'y passa :

Par un discours semé de fleurs
Calliope ouvrit l'assemblée.
Melpomène, triste et voilée,
Des héros plaignit les malheurs,
De l'amour déplora les charmes;
Et, par ses aimables douleurs,
Fit éclore dans tous les cœurs
Le plaisir, du sein des alarmes.
Thalie, avec un air malin,
Des traits aigus de la satire
Cribla le pauvre genre humain,
Mais, en le piquant, le fit rire.
Polymnie ensuite étala
Les faits, les vertus, la mémoire
Des Turennes de ce temps-là.
Clio, sur l'aile de la gloire,
Portant ces héros vers les cieux,
Les fit voler au rang des dieux.
Uranie ouvrit ses tablettes,
Et lut intelligiblement
Le système du mouvement

---

[1] Suivant Cassiodore, le mot de *muses* dérive du mot grec ὁμοιοῦσαι, qui signifie *égales*, *pareilles*.

Des tourbillons et des planètes.
Enfin la champêtre Erato
Chanta les amours du hameau
Sur l'air plaintif de la romance.
Euterpe de son flageolet
L'accompagna; puis en cadence
Terpsichore, par un ballet,
Termina gaîment la séance.

En peu de temps ces assemblées devinrent célèbres; la réputation des Muses s'étendit au-delà des royaumes de la Grèce; et le fils de Latone, déchu du trône de la lumière, monta sur le trône du génie. Il n'étoit plus de fêtes brillantes dont ses sœurs et lui ne fissent l'ornement. Mais, pour s'y transporter d'une manière commune et décente,

Il eût fallu faire les frais
D'un char, de six coursiers, d'une suite complète;
Or personne ne fut jamais
Éclaboussé par les laquais
Ni la voiture d'un poëte.
Les chars sont faits pour les Amours;
La fortune est le fruit de leurs aimables ruses;
Aussi les Grâces toujours
Ont éclaboussé les Muses.

Tandis que celles-ci délibéroient inutilement sur la manière de se mettre en voyage, elles aperçurent au milieu des airs un cheval ailé: c'étoit le célèbre Pégase. Ce coursier fougueux, né du sang de Méduse, dirigea son vol vers le mont Parnasse. Là il s'abattit sur un rocher, et d'un coup de pied fit jaillir l'Hippocrène,

Cette poétique fontaine,

Dont quelques écrivains badauds
Se vantent de boire les eaux
En buvant les eaux de la Seine.

A la voix d'Apollon, Pégase s'arrête : le dieu, sautant sur lui, fait placer les Muses en croupe, et ordonne au coursier de les transporter à la cour de Bacchus. Pégase déploie ses ailes, et soudain

On voit planer d'un vol agile,
Par-delà le sommet des monts,
Toutes les neuf sœurs à la file,
Comme les quatre fils Aymons.

Mais bientôt on les perd de vue, et leur coursier, rapide comme la pensée, arrive à la cour de Bacchus.

Déjà des courtisans la troupe se rassemble.
On s'empresse, on admire, on dévore des yeux,
Chez les neuf sœurs, les détails précieux
Dont vous nous présentez l'ensemble.

Adieu. Ceci a l'air d'un compliment, et je dois me les interdire avec vous :

Les compliments n'ont pas coutume
De passer pour des vérités;
Ceux que vous traceroit ma plume
Feroient tort aux réalités.

LETTRE XV.

MARSYAS.

Bacchus, chez lequel les Muses furent accueillies, étoit un prince illustre par ses victoires, et par son amour pour les beaux-arts. Il régnoit à Nyse avec Ariane, qu'il avoit épousée dans l'île de Naxos, et rassembloit à sa cour les hommes les plus célèbres de son temps.

A l'arrivée des Muses, le bal s'ouvrit. Terpsichore y parut, et ravit tous les courtisans. C'est vous dire assez qu'elle désespéra toutes les femmes.

Les Amours dessinoient ses pas,
La Volupté suivoit ses traces,
Les Plaisirs animoient ses grâces,
Et s'entrelaçoient dans ses bras.

Le bal fut suivi d'un concert. Euterpe et la jeune Erato s'y distinguèrent tour à tour; les applaudissements redoublèrent quand on vit paroître Marsyas.

Cet habile musicien avoit trouvé la flûte de Minerve dans une fontaine où cette déesse l'avoit jetée autrefois; et, s'étant exercé sur cet instrument divin, il en tiroit des sons mélodieux. Au bruit des acclamations, Apollon éprouva d'abord quelque inquiétude; mais bientôt après il se promit la victoire. En effet, la flûte de Marsyas avoit charmé les auditeurs; la lyre d'Apollon les transporta.

Piqué de cette supériorité, le Phrygien se lève, et,

d'un ton d'arrogance, défie son rival en présence de toute la cour. Le frère des Muses accepte le défi, et le vaincu se soumet d'avance à la discrétion du vainqueur. Alors Marsyas invoque Minerve, et reprenant sa flûte,

Il module la mélodie
Des premiers concerts du printemps;
Des premiers désirs des amants
Soupire la mélancolie;
Du gazouillement des oiseaux
Il cadence le doux murmure;
Puis, interrompant à propos,
Ou précipitant la mesure,
Du caprice de ses pipeaux
Semble lutiner les échos.
Ensuite, au milieu de la plaine,
Il égare parmi les fleurs
Les bergères et les buveurs
Dansant autour du vieux Silène....
Mais tout à coup, au fond d'un bois,
On croit ouïr la voix plaintive
D'une Dryade fugitive,
Qui, foible et réduite aux abois,
Pousse un cri.... La peur, l'espérance,
Font palpiter et tressaillir!...
Jusqu'au moment où le plaisir,
Interrompu par un silence,
Se réveille par un soupir.

Marsyas avoit fini; on l'écoutoit encore. Mais, lorsqu'il salua l'assemblée, les acclamations s'élevèrent avec la fureur de l'enthousiasme.

C'étoit un bruit, un brouhaha!...

On s'écrioit : Bravo! merveilles!
Et jamais on n'a vu de cabales pareilles
Au parterre de l'Opéra.

Durant tout ce vacarme, Apollon, ayant accordé sa voix et sa lyre, imposa silence par un prélude; et, se livrant ensuite au délire de son art, fit passer dans tous les cœurs l'ivresse de la volupté. Marsyas pâlit, et reconnut malgré lui la supériorité de la voix sur les instruments. En effet,

Un chalumeau peut quelquefois
Amuser, intéresser même;
Mais il ne peut jamais dire, comme la voix :
« Vous êtes belle, je vous aime. »

Lorsque Apollon eut disposé l'assemblée en sa faveur, il se tourna vers Ariane, et chanta les vers suivants [1].

« O Nymphes de Naxos! qu'elle vous parut belle,
« Lorsqu'au milieu de ses douleurs
« Son teint brilloit comme la fleur nouvelle
« Que l'aube matinale arrose de ses pleurs!
« Aux accents de sa voix, sur les plaines humides,
« Amphitrite paroît avec les Néréides,
« Neptune et les Tritons sortent du sein des eaux,
« La mer blanchit d'écume; on s'empresse, on admire;
« Amphitrite trembloit de perdre son empire,
« En la voyant s'élancer vers les flots!...
« Mais un consolateur, conduit par la victoire,
« Par l'Hymen lui fut présenté;
« Et ce dieu rendit la Beauté
« Inséparable de la Gloire. »

---

[1] Voyez la Lettre XL.

Soit justice, soit cabale, soit plutôt pour flatter la reine, ces vers furent redemandés avec transport; et dès-lors Marsyas prévit sa défaite. Mais, sur l'éloge d'une seule femme, Apollon, se fiant peu aux applaudissements de toutes les autres, voulut les mettre de bonne foi dans son parti.

La Vénus de Praxitèle, que l'on adoroit à Gnide, et la Galatée de Pygmalion, que l'Amour avoit animée, étoient alors célèbres dans toute la Grèce. Apollon, faisant une double allusion à ces deux chefs-d'œuvre, et promenant ses regards sur les femmes les plus aimables de la cour, chanta en s'accompagnant de sa lyre:

« Autrefois de chaque belle
« Empruntant le plus beau trait,
» De sa Vénus Praxitèle
« En composa le portrait.
« Si j'avois une étincelle
« De son talent précieux,
« Je ferois adorer celle
« Que je compose en ces lieux.

« Je prendrois de Polyxène
« Les yeux, la taille et le sein,
« Et la bouche d'Éroxène,
« Et l'albâtre de son teint;
« De Chloé le front novice,
« La timide bonne foi;
« Le sourire d'Eucharisse,
« Qui semble dire : Aimez-moi.

« Ah! si mon ciseau fidèle
« Pouvoit rendre les appas
« Qu'on voit sur chaque modèle,
« Et ceux que l'on ne voit pas;

« Sans voile représentée
« Avec leurs proportions,
« Que bientôt ma Galatée
« Feroit de Pygmalions!

« Si, pour lui donner la vie,
« L'Amour consultoit mes vœux,
« Ton enjoûment, Euphrosie,
« Pétilleroit dans ses yeux.
« Aglaé, de ta malice
« Je lui donnerois un grain;
« Et ton cœur, tendre Eurydice,
« Palpiteroit sous ma main.

« Mais pourquoi ma voix légère,
« Unissant tant de beautés,
« Me fait-elle une chimère
« D'aimables réalités?
« Tandis que je les rassemble,
« Amour rit de mon travail,
« Et j'abandonne l'ensemble
« Pour adorer le détail. »

Je ne vous peindrai point la fureur avec laquelle cet éloge fut applaudi. Il suffira, pour vous en donner une idée, de vous observer que chaque femme y étoit intéressée; car les yeux d'Apollon avoient désigné toutes celles que sa bouche n'avoit pu nommer : aussi la victoire lui fut-elle décernée d'une voix unanime. Mais la barbarie avec laquelle il en usa ternit tout l'éclat de sa gloire. Ayant attaché contre un pin le pauvre Marsyas, il l'écorcha tout vif. Les pleurs et le sang de ce malheureux formèrent un fleuve auquel on donna son nom.

Vous voyez, Emilie, qu'il est souvent plus aisé de vaincre que de pardonner. Souvenez-vous donc qu'il

est encore plus glorieux de pardonner que de vaincre.

Vous qui de l'enfant de Vénus
Étendez chaque jour et l'empire et la gloire,
Laissez-nous à vos pieds chérir votre victoire,
Et lire dans vos yeux la grâce des vaincus.

LETTRE XVI.

MIDAS.

Vous connoissez, Emilie, l'espèce fertile de nos petits Midas, qui se vantent de posséder un esprit et des connoissances auxquels nous avons le malheur de ne pas ajouter foi. Ces messieurs pourroient se vanter, avec plus de raison, de la noblesse et de l'ancienneté de leur origine; car Midas, leur premier père, étoit roi de Lydie, et contemporain de Bacchus. C'est dommage, pour notre scène lyrique, que cet illustre amateur soit né quelques milliers d'années trop tôt;

Car, à Paris, il eût fait des merveilles :
Il eût été le chef de nos censeurs,
Petits-maîtres, commis, et clercs de procureurs,
Auxquels il a transmis son nom et ses oreilles.

Ce prince, ayant entendu parler du talent sublime d'Apollon, dit en appuyant le poing sur la hanche : « Parbleu, je serois curieux de juger cet homme-là; « qu'on me le fasse venir! »

Apollon se présente; et Midas, bégayant et grasseyant tour à tour, du haut de sa grandeur laisse tomber ces paroles :

« Vous possédez l'art chromatique.

« Voyons un peu : je m'y connois;
« Non que je sache la musique,
« Jupiter m'en préserve! Mais
« Je sais tout sans avoir jamais
« Rien appris. De plus, je me pique,
« Lorsque je prononce un arrêt,
« D'employer le terme technique;
« Car, je suis, grâce à Richelet [1],
« Savant par ordre alphabétique.
« Au reste, je vous avertis,
« Mon cher, que, par tous mes amis,
« Dans notre comité lyrique,
« Vous serez loué comme un dieu,
« Ou sifflé comme un misérable :
« Car avec nous point de milieu;
« L'on est divin ou détestable. »

Tandis que Midas débitoit ces impertinences préliminaires, Pan, son favori, vint assister à son lever.

Pan étoit un seigneur voisin
Tel qu'on en voit encor, qui, dans leur territoire,
Sont renommés pour leurs chansons à boire,
Et leur talent pour chanter au lutrin.

Le roi, le voyant entrer, courut à sa rencontre, et prenant Apollon par la main : « Vous voyez, dit-il, un « rival que je vous présente. C'est vous proposer une « victoire de plus. Allons, messieurs, le moment est « favorable : voici mon barbier; je suis à vous, commencez. »

Pan chanta le premier, et Midas manqua vingt fois de pâmer en l'écoutant. Il levoit les yeux au ciel, frap-

---

[1] Auteur d'un dictionnaire.

poit dès pieds et des mains, et crioit aussi fort que le chanteur.

Tel un âne, près d'un buisson,
Écoutant la voix de son frère,
Enchanté de l'entendre braire,
Avec lui brait à l'unisson.

Pan ayant heureusement fini, Apollon commençoit à peine, que Midas l'interrompit en s'écriant :

« Vous chantez comme on parle! Air mesquin, mauvais choix,
« Petit genre.... Où sont donc ces cadences perlées,
« Ces grands éclats, ces ports de voix,
« Et ces roulades martelées ? »

Puis, se tournant vers son favori, il ajouta avec un sourire protecteur :

« C'est un jeune homme encor; mais, s'il veut quelque temps
« Etudier votre méthode,
« Et suivre mes leçons, avant peu je prétends
« Lui faire un sort, et le mettre à la mode. »

Midas parloit encore, lorsqu'il sentit éclore sous sa chevelure une paire d'oreilles longues et velues. Effrayé de ce prodige, Pan prit la fuite, et ne s'en vanta pas. Apollon se retira vengé, et le prince demeura seul avec son barbier, dont le génie officieux enveloppa d'une perruque ses oreilles miraculeuses. Midas exigea de lui la promesse d'un secret inviolable : le barbier lui en fit le serment; mais par malheur,

On tait le bien, même le mal;
Plusieurs femmes, dit-on, s'en sont fait un scrupule
Dans les siècles passés; mais, par un sort fatal,
L'homme qui sait le mieux cacher le vice, brûle
De dévoiler le ridicule.

Le barbier, chargé du secret de son maître, ne put long-temps soutenir ce fardeau. Il alla creuser la terre dans un endroit écarté, et prononça ces mots en s'inclinant : « Le roi Midas a des oreilles d'âne. » Ayant ensuite enterré son secret, il s'éloigna. Mais, peu de temps après, la terre produisit en cet endroit des roseaux qui, étant agités par le vent, répétoient entre eux : « Le roi Midas a des oreilles d'âne. » Vous voyez que, dans ce temps-là, les secrets enfouis germoient et croissoient avec les plantes.

S'il en étoit encor de même,
Les roses de votre jardin,
Sous l'aile du zéphyr badin,
Diroient en naissant : Je vous aime.

Midas, désespéré de ne pouvoir plus garder l'incognito, alla chercher un asile à la cour de Bacchus. Celui-ci, pour le consoler, offrit de lui accorder la première grâce qu'il paroîtroit désirer. Le prince aux longues oreilles demanda le privilége de changer en or tout ce qu'il toucheroit.

Des modernes Midas en France
Tel est encore le grand mot :
De l'or!... Messieurs, en conscience,
Avec de l'or est-on moins sot ?
En a-t-on moins d'impertinence ?
Est-on moins dupe tous les jours
De Cupidon et de sa mère ?
A-t-on mieux l'heureux don de plaire ?
Est-on mieux fait pour les amours ?
A-t-on les grâces du bel âge ?
A-t-on l'estime ? a-t-on l'honneur ?
A-t-on de l'esprit et du cœur

La délicatesse en partage?
Et, lorsque d'un limon grossier
Le ciel nous a pétri le crâne,
Avec tout l'or d'un financier
A-t-on moins des oreilles d'âne?

Midas avant la fin du jour se repentit de sa demande indiscrète : les aliments, en approchant de ses lèvres, se changeoient en or; et ce riche indigent se trouva bientôt menacé de la famine.

Tel un vieux sous-fermier, par la goutte éclopé,
Devant lui voit servir un repas délectable
Sans oser y toucher; puis, se levant de table,
Boit un grand verre d'eau quand chacun a soupé.

Bacchus, satisfait de lui avoir donné cette leçon, et touché de son repentir, lui ordonna, pour se délivrer de cette vertu fatale, de se baigner dans les eaux du Pactole. Ce fleuve, qui traverse la Lydie, roule depuis ce temps un sable d'or avec ses flots.

Au bord d'une fontaine arrivant l'autre jour,
Je vis nager sur l'eau deux beaux boutons de rose,
Quelques feuilles de lis, puis encore autre chose
Ressemblant à deux fruits jumeaux; puis tour à tour
Des plumes, que je pris pour celles de l'Amour.
Me rappelant alors, belle Émilie,
Que cette onde souvent caressa vos trésors,
Dans une tendre rêverie,
Je m'agenouillai sur ses bords,
Songeant au fleuve de Lydie.

P. S. J'espérois vous parler des autres exploits d'Apollon, de son rappel à la cour céleste, de son aventure dans l'île de Rhodes, de ses temples de ses prê-

tresses, de ses oracles; mais la fin des vacances amène celle de nos entretiens, et le plaisir de vous revoir va succéder à celui de vous écrire.

Le Sagittaire me rappelle
Sous les étendards de Thémis [1].
Heureux si je puis être admis
Dans le temple de l'immortelle!
Heureux si je puis exhaler
L'ardeur divine qui m'enflamme,
Et du feu dont brûle mon âme,
Voir tous mes auditeurs brûler,
Et tous les yeux étinceler!
Armé du poids de l'éloquence,
Qu'il est glorieux d'étouffer
Et l'imposture et la licence!
Et qu'il est doux de triompher
Quand on combat pour l'innocence!
Rempli de cet espoir flatteur,
Ambitieux admirateur
De Paris, de Rome et d'Athènes,
Je vais, orateur écolier,
Suivre, applaudir, étudier,
Gerbier, Cicéron, Démosthènes.
Quand je confesse à vos genoux
Ma défaite et votre victoire,
Que n'ai-je leur talent, et vous
Le cœur de leur auditoire!

---

[1] L'auteur entroit dans la carrière du barreau.

A ÉMILIE.

Au château de Lassigny, le 1er septembre 1787.

AUTREFOIS, dans ces prés fleuris,
J'écrivois à celle que j'aime.
J'y reviens, mon cœur est le même;
Je vous aime, et je vous écris.

Je reprends ces métamorphoses
Dont le récit m'étoit si doux :
J'abandonne Thémis pour vous,
Et les épines pour les roses. [1]

Ne cherchez point dans ce récit
L'esprit, le brillant, l'éloquence.
Je sens bien plus que je ne pense;
Quand j'ai dit, J'aime, j'ai tout dit.

Aimer est toute ma science;
Je n'appris, en suivant mon goût,
Qu'amitié, qu'amour et constance;
On ne peut pas apprendre tout.

Vous qui, par un art adorable,
Unissez la grâce au savoir;
Hélas! consolez-vous d'avoir
Un ami plus aimant qu'aimable.

L'esprit fait tort au sentiment.
Si j'avois l'esprit, Émilie,
Je ne serois que votre amant,
Vous ne seriez pas mon amie.

---

[1] Allusion à un ouvrage de jurisprudence que l'auteur essayoit alors.

Si je devois à la nature
La beauté, l'éclat, la fraîcheur,
Je passerois comme une fleur;
Ce ne seroit plus ma figure,
Et ce sera toujours mon cœur.

LETTRE XVII.

LE SERPENT PYTHON.

TANDIS qu'Apollon étendoit au loin l'empire des beaux-arts, la terreur et la désolation régnoient au pied du mont Parnasse. Junon, furieuse d'avoir vu Jupiter enfanter Minerve sans son secours, avoit frappé la terre avec le poing, et de ce coup terrible étoit né le serpent Python. Ce monstre, depuis le départ d'Apollon, s'étoit établi au pied du mont Parnasse, sur les rivages de fleuve Céphise, et ravageoit ces aimables contrées.

A cette nouvelle, le frère des Muses, quittant ses sœurs et la cour de Bacchus, remonte sur son fidèle Pégase, vole, arrive, combat le monstre, et le fait expirer sous ses traits.

Cette victoire fut célébrée dans toute la Grèce, et mit le comble à la gloire d'Apollon. On institua en son honneur les jeux pythiens. Ils étoient à peu près semblables aux jeux olympiques; mais le génie y partageoit les couronnes avec la force et l'adresse. Ces couronnes furent d'abord composées de branches de chêne; mais, depuis la métamorphose de Daphné, elles furent faites de branches de laurier. Il y avoit un concours de danse, de musique et de poésie. Ces paisibles combats se renouveloient chaque jour. Le dieu des beaux-arts y présidoit assis sur un trône de verdure. Il animoit les accents des bergers et les grâces

des bergères, et faisoit renaître sous leurs pas les fleurs et les plaisirs de l'âge d'or.

En sortant de ces aimables assemblées, les couples heureux se dispersoient dans les bois voisins et sur le penchant des montagnes. L'Hymen les égaroit dans ces doux labyrinthes ; et, durant le calme de la nuit, on entendoit les échos soupirer, et les antres murmurer tendrement.

Le bonheur n'est souvent durable qu'autant qu'il est ignoré. Bientôt la Renommée publia celui d'Apollon et de ses bergers. Les dieux même en furent jaloux, et rappelèrent Apollon dans l'Olympe. Le fils de Latone regretta son exil comme on regrette sa patrie. Hélas! s'écrioit-il en versant des larmes amères :

« Faut-il vous quitter pour toujours,
« Doux asile, aimable verdure,
« Où, loin du tumulte des cours
« La liberté filoit mes jours
« Entre les arts et la nature!
« Bois où j'aimois à respirer
« La paix et la fraîcheur de l'ombre ;
« Antre mystérieux et sombre,
« Où mon cœur venoit soupirer,
« Où je goûtois avec ivresse
« L'amertume de la tendresse,
« Et la volupté de pleurer.

« Nymphes de ces bois, de ces plaines,
« Oubliez mes jeunes erreurs ;
« Vous, naïades de ces fontaines,
« Vous dont je fis couler les pleurs
« Sur les beautés du voisinage,
« Pardonnez-moi! je fus volage ;

« Je maltraitai de tendres cœurs;
« La cour avoit gâté mes mœurs,
« Mais, dans cet heureux coin du monde,
« Loin des intrigues de la cour,
« Belles naïades, mon amour
« Devenoit pur comme votre onde;
« Et je vous dois la volupté
« D'avoir goûté le bien suprême
« Au sein de la fidélité
« Dont je ne m'étois pas douté.

« Pasteurs que je quitte et que j'aime,
« En voyant mon char radieux
« Ouvrir ou finir sa carrière,
« Songez que j'ai sur vous les yeux,
« Et que votre ami vous éclaire.
« Oui, plus que tous les autres lieux,
« Ces lieux sauront toujours me plaire;
« J'y prodiguerai ma lumière
« Et mes dons les plus précieux.
« J'y ferai germer le génie :
« Des sages et des demi-dieux
« La Grèce sera la patrie.
« Adieu mes amis; je vous prie
« De veiller sur mes pauvres sœurs. [1]
« Toujours plus jeunes et plus belles,
« L'essaim de leurs adorateurs
« Fourmillera toujours près d'elles.
« Qu'elles essuîront de fadeurs,
« De dégoûts, d'ennuis, de froideurs!
» Que je les plains d'être immortelles!...
» Adieu; de l'empire du jour

---

[1] Les Muses.

« Sur vous je veillerai sans cesse;
« N'oubliez jamais ma tendresse,
« Et conservez-moi votre amour. »

A ces mots, le fils de Latone s'éleva sur un nuage, et disparut.

Les pasteurs, qui avoient goûté les charmes de sa société, en sentirent mieux tout le prix après l'avoir perdue, et leurs regrets furent encore plus tendres que n'avoit été leur amitié. Bientôt ils adressèrent leurs hommages à l'ami qu'ils avoient dans l'Olympe. Ils lui élevèrent des temples, et s'y assemblèrent pour chanter ses louanges. Apollon n'étoit plus sur la terre, mais il étoit dans le cœur de tous ceux qui l'avoient habitée avec lui. Cette idée est douce pour les vrais amis. Ne vous seroit-elle pas venue quelquefois, Emilie? Et même, en ce moment,

Exilée au sein de Paris,
Loin du riant séjour de Pomone et de Flore,
Ne songeriez-vous pas qu'avec le plus soumis,
Le plus tendre de vos amis,
Secrètement vous habitez encore
La retraite où je vous écris?

LETTRE XVIII.

ORACLES D'APOLLON.

De tous les dieux de l'antiquité, Apollon est peut-être celui dont le culte a été le plus étendu. On appeloit *Pæans* les hymnes que l'on chantoit en son honneur, parce qu'ils commençoient ordinairement par

ces deux mots [1] : *Io Pæan.* Ces paroles étoient consacrées pour rappeler la victoire qu'Apollon avoit remportée sur le monstre Python. Les témoins de ce terrible combat lui crioient sans cesse : *Io Pæan. Allons! frappe!* ou *lance tes traits!* Et dans la suite, après chaque victoire, ce refrain devint un cri d'allégresse. On immoloit ordinairement sur les autels d'Apollon un taureau blanc ou un agneau. On ajoutoit à ces sacrifices des libations d'huile et de lait : celles-ci, en mémoire du temps où il gardoit les troupeaux; celles-là, parce que l'olivier, fidèle au dieu du jour, ne se plaît que dans les lieux vivifiés par sa présence.

On présentoit encore sur ses autels le corbeau, qui, comme Apollon, lisant dans l'avenir, nous annonce, dit-on, les arrêts des destinées; l'aigle qui, d'un œil audacieux, fixe le soleil dans tout son éclat; le coq, dont le cri matinal célèbre son retour; et la cigale, qui chante les beaux jours de son empire.

Le dieu étoit représenté sous la figure d'un jeune homme sans barbe, les cheveux blonds et flottants, et le front ceint de lauriers. Il tenoit de la main droite un arc et des traits; de la gauche, une lyre à sept cordes, emblème des sept planètes dont il entretient la céleste harmonie. Quelquefois il portoit un bouclier, comme protecteur des humains, et présentoit les trois Grâces, qui animent le Génie et les Beaux-Arts. On mettoit un cygne à ses pieds. Cet oiseau lui étoit consacré à cause de la manière tendre et mélodieuse dont il chante sa mort prochaine, comme si le terme de l'existence étoit l'époque du bonheur.

---

1 Ou ἰὸ Παιάν.

Ainsi que lui, belle Émilie,
Quand la fièvre brûloit la fleur de mes beaux jours,
Loin de vous, je chantois d'une voix affoiblie
Le moment où j'allois épuiser pour toujours
La coupe amère de la vie.
Mais quand je vous revis, quand, près des sombres bords,
Aux charmes de votre présence,
A vos doux entretiens, à vos tendres accords,
Même aux tourments de votre absence,
Je comparai le froid silence,
Et l'éternelle indifférence,
Et le bonheur glacé de l'empire des morts,
L'Amour sait avec quels transports
Je chantai ma convalescence!

Je ne vous parlerai point du nombre infini des temples d'Apollon, et des fêtes multipliées qu'on célébroit en son honneur. Remerciez-moi de vous sauver ces détails; car vous savez mieux qu'une autre,

Que d'un peuple d'adorateurs
Si les hommages sont flatteurs,
En revanche rien n'est plus triste
Que la lecture de la liste.

Les temples les plus célèbres d'Apollon furent celui de Délos, lieu de sa naissance, où Thésée établit dans la suite les jeux pythiens; celui du mont Soracte, dont les prêtres traversoient nu-pieds des brasiers ardents; et celui de Delphes, où les adolescents lui offroient leur chevelure. C'étoit là surtout qu'Apollon rendoit ses oracles par l'organe de la Sibylle.

Beaucoup de philosophes se sont creusé inutilement le cerveau pour expliquer les convulsions et les

prétendues inspirations de cette prêtresse. Ils ont épuisé à ce sujet toutes les conjectures physiques et morales. Quelques-uns même, témoins de l'accomplissement de ses prédictions, ont prétendu que le diable étoit de la partie, qu'il s'introduisoit dans le corps de la devineresse, et qu'après l'avoir fait tomber en syncope, il lui dévoiloit l'avenir. Vous voyez, Emilie, que ces messieurs ont fait de la Sibylle une possédée.

Sans prétendre attaquer des opinions aussi respectables, voici la mienne en peu de mots : ceux qui étoient intéressés dans le produit des offrandes avoient prudemment choisi une femme pour prononcer les oracles. Deux motifs avoient déterminé ce choix : le double sens nécessaire aux prédictions, et les convulsions dont il falloit les accompagner. Cette espèce d'extase, qui figuroit aux spectateurs l'inspiration du dieu, étoit essentielle pour fortifier la crédulité. Or,

Qui sait mourir mieux qu'une belle ?
Qui sait ressusciter mieux qu'elle ?
Qui sait mieux suffoquer, pâlir,
Baisser sa mourante prunelle,
Palpiter, chanceler, foiblir ?
Tomber, enfin s'évanouir ?

Le sexe de l'Oracle explique donc suffisamment les prétendus symptômes de ces inspirations.

Quant aux prédictions, le merveilleux consistoit à leur donner toujours un sens équivoque ; en sorte que l'événement favorable ou contraire se trouvât nécessairement d'accord avec la prophétie.

Or qui jamais posséda mieux
Les équivoques, la magie,

Et le dédale insidieux
De l'adroite amphibologie ?
Qui jamais sut avec plus d'art
Peser la crainte et l'espérance,
Donner double face au hasard,
Déguiser même l'évidence,
Et surtout sauver l'apparence ?
Qui sut mieux, en dépit du sort,
Avoir raison et donner tort,
Que ces tendres enchanteresses
Qu'Amour fit pour nous obéir,
Nous ensorceler, nous trahir,
Nous enivrer par leurs caresses,
Nous tromper au sein du bonheur,
En prolonger la douce erreur
Jusques au terme de la vie,
Et, pour finir la comédie,
En sanglotant, fermer les yeux
De l'homme abusé, mais heureux ?

D'après ce raisonnement fondé sur l'expérience, il est aisé de se convaincre que toute la sorcellerie de la Sibylle se réduisoit au talent naturel de jouer les convulsions et de modifier la vérité.

Je pourrois, à ce propos, vous détailler les superstitions de la crédule antiquité.

Je vous y tracerois de la bonne aventure,
Chez nos premiers aieux, le règne florissant;
Et vous ririez de voir que la mère Nature
A radoté presqu'en naissant.

On devinoit alors par le feu, l'eau, les simples, les entrailles des victimes, les cercles, les calculs, les lignes de la main, et par la physionomie. Cette der-

nière science nous est parvenue, et s'est perfectionnée de nos jours. On a cessé de lire dans les traits du visage les événements futurs, mais on s'est appliqué à y démêler les nuances du caractère. Cette étude est souvent attachante; et j'ai remarqué qu'il y a des physionomies qu'on ne se lasse point d'étudier; aussi la vôtre m'a-t-elle rendu physionomiste; et tous les jours, en la détaillant, je me dis, à peu près dans le style de Lavater : [1]

Je vois dans ce regard timide
Un cœur qui voudroit, en aimant,
Que son ami fût son amant,
Et que son amant fût son guide.

Sur ce front siége la candeur :
Quand il rougit, la modestie
Cache le trône du génie
Sous les roses de la pudeur.

Cette bouche où l'amour se joue,
Et semble appeler le baiser,
Lui défend de s'y reposer,
Et l'exile sur chaque joue,
Sans qu'il ose même approcher
Des fossettes que le sourire
Creuse en jouant, pour se nicher
Sur les confins de son empire.

---

[1] Auteur célèbre qui a écrit sur les physionomies. La sienne, qui est gravée dans son recueil, porte l'empreinte de l'esprit et de la finesse que l'on trouve à chaque ligne de l'ouvrage. Cet argument est, je crois, le plus favorable au système de l'auteur.

Ce nez, qui ressemble si bien
Au nez divin de la sultane
Qui donna, quoiqu'il fût chrétien,
Des lois à la cour ottomane,
Fait redire à plus d'un amant :
« Elle auroit été Roxelane,
« Si j'avois été Soliman! »

Revenons à la Sibylle : on l'appeloit souvent la Pythonisse, parce qu'elle s'asseyoit, pour rendre ses oracles, sur la peau du serpent Python. Cette peau couvroit un trépied d'or massif, qui avoit été trouvé dans la mer par des pêcheurs. Ceux-ci, après s'en être disputé la possession, convinrent de consulter l'oracle, qui leur ordonna d'offrir le trépied à l'homme le plus sage de toute la Grèce. Les pêcheurs le présentèrent à Thalès. Ce philosophe joignoit aux sciences de la géométrie, de la physique et de l'astronomie, une étude profonde de la morale, et disoit que, de toutes les connoissances humaines, la plus difficile étoit celle de soi-même. Thalès envoya le trépied à Bias, qu'il regardoit comme plus sage que lui. Bias étoit en effet un trésor de sciences et de vertus. Ce fut lui qui, dans l'instant où les ennemis emportoient d'assaut Priène, sa patrie, averti de sauver promptement ses richesses, répondit en s'éloignant : *J'emporte tout avec moi.* Malgré la vanité que vous trouverez peut-être dans cette réponse, Bias eut la modestie d'envoyer le trépied à Pittacus, qui le fit passer à Cléobule, et celui-ci à Périandre. Je ne vous dirai rien de particulier sur ces trois philosophes; ils furent sages; voilà leur histoire. Périandre offrit le trépied à Solon, qui faisoit consister la vraie richesse dans la vertu, seul trésor que le temps

ni la fortune ne peuvent altérer. Solon refusa le trépied, le fit offrir à Chilos, dont la philosophie se bornoit au simple nécessaire, et dont la maxime étoit : *Rien de trop.* Le trépied, après avoir ainsi passé par les mains des sept Sages, revint à Thalès, qui le déposa dans le temple d'Apollon, où il fut consacré au service de la Sibylle.

Telles étoient les mœurs des sages de la Grèce. Quand on se rappelle les beaux siècles où florissoit cette heureuse contrée, l'attendrissement et l'admiration se partagent entre les vertus et les grâces qui germoient dans son sein, et que la barbarie en a depuis si long-temps exilées !

On rapporte à ce sujet, Emilie, un procès, depuis long-temps indécis, et qu'il ne tiendroit qu'à vous de terminer.

Minerve, au divin comité,
Plaide avec la reine des belles ;
Car la Sagesse et la Beauté
Sont rarement d'accord entre elles.

Comme elles sont femmes, je crois
Pouvoir me passer de vous dire
Qu'il s'agit entre elles des droits
Et des bornes de leur empire.

Minerve présente à la fois
Sept sages que la Grèce encense ;
Et Vénus met pour contre-poids
Les trois Grâces dans la balance.

Ce nombre étant fort inégal,
L'Amour, dit-on, craint pour sa mère.

Qu'il vous présente au tribunal,
Et je réponds de son affaire.

Près d'un si séduisant minois,
Vénus va, dans son apanage,
Avoir mille Grâces pour trois;
Minerve n'aura plus un sage.

LETTRE XIX.

PHILOSOPHIE.

Je vous ai parlé, belle Emilie, des philosophes de l'antiquité; et, comme vous ne voulez rien apprendre à demi, vous me demandez ce que c'est que la philosophie. La réponse à cette question n'est pas aussi facile que vous pouvez l'imaginer;

Et mon esprit en ce moment,
Aussi-bien que mon cœur, sent, par expérience,
Qu'avec vous un engagement
Mène plus loin que l'on ne pense.

La philosophie étoit autrefois l'art de bien vivre, et le titre de philosophie étoit le synonyme de sage et d'heureux. Cette philosophie étoit générale et constante. Elle varioit souvent dans sa marche, mais elle marchoit toujours au but où la sagesse et le bonheur l'attendoient.

Aujourd'hui nous avons changé tout cela : la philosophie à la mode est fondée sur des principes particuliers que chacun se forge à son gré, avec la liberté

d'en changer au moindre revers d'amour ou de fortune, ou du moins au premier accès de vapeurs (car plus de philosophes sans vapeurs); de manière qu'il existe autant de philosophies diverses que de philosophes du bon ton, et que souvent chacun de ceux-ci adopte, réforme et rétablit la sienne deux ou trois fois par jour; ce qui naturellement nous fait tomber dans l'infini. Telle est parmi nous la philosophie pratique.

Quant à la philosophie élémentaire, habitante du pays latin [1], depuis long-temps elle n'a pas changé, et c'est tant pis pour elle. Ses noirs sectateurs la nourrissent de subtilités et d'hypothèses, aliments peu substantiels à tous égards : aussi devient-elle insensiblement pareille à la nymphe Echo, dont il ne nous reste plus que la voix.

C'est une femme à face blême,
Qui, plus maigre qu'un pénitent
Vers les derniers jours de carême,
S'en va nuit et jour ergotant,
Et fagotant quelque système
Qu'on n'entend pas, et que souvent
Elle n'entend pas elle-même.

L'aîné de ses tristes enfants,
Le symétrique syllogisme,
Est suivi, la plupart du temps,
De l'indéchiffrable sophisme.
Ces deux monstres argumentants,

[1] Heureusement ce monstre pédantesque est, depuis quelques années, exilé des rives de la Seine, et son portrait n'est ici conservé que pour en donner le signalement à la jeunesse, intéressée à perpétuer son exil.

Traînent longuement à leur suite
Les éternels raisonnements,
Et la kyrielle maudite
Des axiomes des pédants,
Capables seuls de mettre en fuite
Ceux qui du goût et du bon sens,
Sont un tant soit peu partisans.

Vous connoissez, belle Émilie,
Ces grilles, ces sombres réduits [1]
Où l'on sacrifie aux ennuis
Les plus beaux jours de notre vie;
Où l'art rétrécit notre esprit,
Où l'on martyrise l'enfance,
Où la servitude flétrit
Les roses de l'adolescence.
Là, dans un temple ténébreux,
Tapissé de lambeaux poudreux,
De longs arguments et de thèses,
Dès que l'aube blanchit les cieux,
Siége un pontife radieux,
Fourré d'hermine et d'hypothèses.
Il parle... Il se tait... Qu'a-t-il dit?
On l'ignore, et l'on applaudit.
Soudain la voûte retentit
Des pointilleuses périphrases
De tous nos jeunes prestolets,
Et de tous nos petits collets,
Entortillés de grandes phrases;
De tous nos fades damerets,
Fabricateurs à peu de frais
De calembours et d'épigrammes;

---

[1] Les colléges.

De nos importants freluquets,
Confidents musqués de nos dames,
Leurs écuyers et leurs valets;
Souvent aussi de ces vieux crânes,
Qui, toujours parmi les tombeaux
Des auteurs anciens et nouveaux,
Dont ils vont évoquer les mânes,
Ont embarrassé leurs cerveaux
De l'immense et sombre chaos
Des écrits sacrés et profanes;
Enfin de mille sots divers,
Qui, portant sur tout leur sentence,
D'un air bouffi de suffisance,
Jugent doctement de travers;
Et, prenant un ton d'empirique,
Avec leur grec et leur latin,
Prétendent prouver sans réplique
Qu'il est soir quand il est matin.
Si l'un de ces jours où vos charmes,
Après une douce langueur,
Brillent comme la tendre fleur
Qu'Aurore baigne de ses larmes,
Je disois en vous présentant
A cette honorable assistance :
« Messieurs, parmi vous l'on prétend
« Qu'ici-bas tout n'est qu'apparence [1];
« *Doncques* la beauté purement
« Est un songe, une bagatelle ;
« Eh bien ! je soutiens hardiment
« Qu'elle existe réellement;

[1] Les pyrrhoniens, dont on discutoit encore ici les rêveries à la fin de notre siècle, doutoient de tout, même de leur existence.

« Et vous voyez mon argument. »
A ces mots, la docte séquelle
Viendroit avec sa kyrielle
D'atqui, d'*ergo*, d'*et cetera*,
Argumenter *in barbara* [1]
Contre l'*existence réelle*
Et l'éclat de votre beauté.
En vain leur sophisme effronté
N'en soutiendroit pas la présence;
Tout en se jetant à vos pieds,
Ils en nîroient la conséquence.
Mais, d'après cette expérience,
Les arguments estropiés
Tomberoient fort en décadence;
Et vos prosélytes, vainqueurs
Par la raison démonstrative,
Craindroient peu que ces noirs ligueurs
Se tinssent sur la défensive;
Car l'Amour, de ses traits charmants,
Cribleroit les raisonnements
Et les cœurs de nos philosophes,
Qui, bientôt terrassés, vaincus,
Et de sophisme convaincus
Par leurs fréquentes catastrophes,
Viendroient tous, en moins de deux jours,
Prendre l'écharpe des Amours. [2]
Ah! que notre secte, Émilie,
L'emporteroit en peu d'instants!
Qu'elle brilleroit aux dépens
De l'antique philosophie!

---

[1] Formule d'argument ridicule et pédantesque.

[2] On sait que les ligueurs et les royalistes se distinguoient par des écharpes de différentes couleurs.

Fleurs d'amour et fruit du génie
S'y cueilleroient en même temps.
Ah! de cette secte chérie
Je voudrois être le Platon,
Et l'Aristote, et le Solon.
Vous seriez ma philosophie;
Et bientôt j'aurois surpassé
Les Socrate, les Aristippe,
Et les Bias et les Xantippe,
Si célèbres au temps passé.

Nous dicterions une morale,
Que les cœurs suivroient aisément.
Nous poserions pour fondement
Concorde, humeur toujours égale;
Proscrivant éternellement
Tout système, toute cabale;
Permettant sans difficulté,
Comme ne pouvant la défendre
Sans offenser notre équité,
Cette voix timide et si tendre,
Qui, ne s'élevant qu'à moitié,
Se fait pourtant bien mieux entendre
Que les discours de l'amitié.....
Vous le voyez, belle Emilie,
Mes principes sont assez doux;
Adoptez-les; que risquez-vous
D'essayer ma philosophie?

LETTRE XX.

LES PIÉRIDES, DEUCALION ET PYRRHA.

Nous avons laissé les Muses à la cour de Bacchus : leur sort vous inquiète sans doute;

Votre crainte est bien naturelle.
Je soupçonne entre vous un peu d'affinité,
Et même de fraternité :
Je vais donc rassurer l'amitié fraternelle.

A peine Apollon avoit-il quitté la cour de Bacchus, que l'on y vit arriver, au milieu d'un brillant cortége, les neuf filles de Piérus, roi de Macédoine. Elles avoient traversé toute la Thessalie et une partie de la Grèce, pour venir disputer aux Muses le prix du chant. Si vous êtes vaincues, leur dirent-elles, vous nous céderez le mont Parnasse et les bords fleuris de l'Hippocrène; si la victoire est à vous, nous vous abandonnerons les riantes vallées de la Thessalie, et nous fuirons sur les montagnes de la Thrace. Les Muses, indignées, acceptèrent le défi, et leurs rivales commencèrent.

Elles chantèrent d'abord le combat des dieux contre les Titans, et attribuèrent à ceux-ci la victoire; puis elles célébrèrent en équivoques la chronique galante des aventures du jour, et finirent par des pastorales en vaudevilles.

Ce n'étoit point cette mâle harmonie,
Ni ces nobles élans, ni cette majesté,

Qui transportent l'âme ravie
Au sein de la Divinité.
Ce n'étoit point cette vive gaîté,
Qui sème en voltigeant le sel de la satire;
Ce n'étoit point cette ingénuité
D'une bergère qui soupire,
Et dont les pleurs nous font sourire
De tendresse et de volupté.
C'étoient, comme aujourd'hui, des morceaux d'épinette,
Découpés, brodés, précieux,
Des calembours délicieux;
Et le combat des dieux étoit une ariette.

Aussi les femmes à la mode trouvèrent-elles tout cela d'un goût exquis, et eurent-elles un plaisir inimaginable à l'entendre.

Lorsque les filles de Piérus eurent fini leurs chants, Calliope se chargea seule de leur répondre. Elle célébra d'abord la puissance féconde du maître de l'univers, qui d'un souffle anime tous les êtres, et d'un regard les plonge dans le néant : puis elle chanta l'aventure de Deucalion et de Pyrrha.

« Jupiter, indigné des crimes des hommes, avoit « changé la terre en une mer immense, et le genre « humain n'étoit plus. Les plus hautes montagnes « avoient caché leur cime. Une seule élevoit encore « sa tête au-dessus des flots; c'étoit le mont Parnasse, « situé entre l'Attique et la Béotie.

« Sur cette plaine vaste et liquide, parmi les hom- « mes, les arbres et les animaux flottants, voguoit une « frêle barque, jouet des aquilons et des ondes. Elle « portoit un couple heureux et respectable, et la Vertu « se sauvoit du naufrage avec Deucalion et Pyrrha.

« Le souffle des vents, ou plutôt celui de l'Eternel, les « porta vers le sommet du mont Parnasse. Ce fut là « qu'ils abordèrent en tremblant, et que, promenant « au loin la vue, ils considérèrent avec effroi le vaste « tombeau du genre humain.

« Cependant les eaux décroissoient, et l'on décou- « vroit déjà les montagnes, les collines et les plaines « élevées; mais partout la nature étoit morte, et le « silence habitoit seul dans l'univers.

« Deucalion tendant les bras à son épouse : O ma « bien-aimée, lui dit-il, qu'allons-nous devenir? Nous « voilà seuls au monde! Hélas! si le flambeau de l'a- « mour brûloit encore pour nous, ce désert verroit « un jour de nouveaux habitants, et nous aurions « quelqu'un pour nous fermer les yeux. Mais la vieil- « lesse a glacé nos sens, et je ne prévois plus que la « solitude et la mort. En parlant ainsi, les époux « s'approchoient lentement d'un temple où Thémis « rendoit ses oracles : là, s'appuyant sur les bras l'un « de l'autre, ils se prosternent ensemble, et courbent « leurs têtes blanchies au pied du sanctuaire. Tout à « coup la voûte s'ébranle, et le couple vénérable fré- « mit en entendant ces paroles : *Sortez du temple,* « *voilez-vous le visage, et jetez derrière vous les os* « *de votre mère.* A ces mots, Deucalion, l'ami des « dieux, interprétant leur volonté, couvre d'un voile « sa tête et celle de son épouse. Ils traversent ensem- « ble de vastes déserts, et jettent derrière eux les « pierres qui sortent du sein de la terre, notre mère « commune. Soudain ces pierres, semblables au mar- « bre que l'artiste a dégrossi, prennent par degrés une « figure humaine. Bientôt leurs traits se perfection- « nent, leurs yeux brillent, leur teint s'anime, leurs

« membres s'agitent, ils vont marcher.... ils marchent!
« Jupiter leur dit : *Vivez*, et ils vivent. »

Calliope eut à peine fini, que la victoire lui fut décernée d'une voix unanime. Les filles de Piérus éclatèrent alors en murmures : mais tout à coup leur corps se couvrit de plumes noires et blanches, et elles furent changées en pies. Ce châtiment ne réprima ni leurs plaintes ni leur babil;

Car, depuis leur métamorphose,
Elles ont conservé leur volubilité,
Et le talent, si cher à la beauté,
De dire en bien des mots rien ou très-peu de chose.

Les Muses, après cette victoire, retournèrent sur le mont Parnasse, et vécurent long-temps dans une paisible intimité. Souvent elles parcouroient ensemble le sacré vallon où serpentent les eaux d'Hippocrène. Là elles rencontroient leurs jeunes élèves cueillant des fleurs, et les encourageoient à gravir la double colline.

Un jour, s'étant éloignées de leur demeure, la pluie les surprit, et elles cherchèrent un asile. Le tyran Pyrénée, établi depuis peu dans la Phocide, vint à leur rencontre, et leur offrit une retraite dans son palais. Les Muses l'acceptèrent ; mais à peine y furent-elles entrées, que le tyran fit fermer les portes, et voulut leur faire violence. Aussitôt les neuf sœurs prirent des ailes et s'envolèrent. Pyrénée, pour les atteindre, monta sur une tour élevée ; mais, en s'élançant après elles, il tomba, et fut brisé dans sa chute. La fable ne nous dit pas ce que devinrent alors les Muses fugitives. On présume qu'elles ont parcouru depuis ce temps les plus belles contrées de l'univers ; et j'adopte volon-

tiers cette opinion, car j'ai toujours soupçonné que nous en avions plusieurs sur les rives de la Seine.

Il seroit même assez plaisant
Que, vous parlant de ces doctes pucelles,
Je racontasse innocemment
Leur histoire à l'une d'entre elles.

Malgré la vie errante des Muses, on assure qu'elles conservèrent précieusement leur virginité. Quelques détracteurs ont écrit, à la vérité, que plusieurs avoient été mères. Ils ont avancé hardiment que Rhésus étoit fils de Terpsichore; Linus, de Clio; et le divin Orphée, de Calliope. Ils ont aussi ajouté qu'Arion et Pindare étoient aussi enfants des Muses. Mais ces prétendues filiations sont purement morales. Un poëte étoit-il inspiré par une Muse, on disoit d'abord qu'elle l'avoit adopté; puis on répétoit qu'il étoit son fils; puis les femmes charitables soupçonnoient que cela pouvoit être; puis les femmes discrètes publioient que cela étoit: elles le tenoient de bonne part, elles en avoient des preuves; elles l'avoient vu, elles l'auroient juré!... elles le juroient, et l'on écrivoit sur leur parole.

Au reste, ces faux bruits portèrent si peu d'atteinte à la réputation des Muses, qu'elles eurent toujours une foule d'adorateurs. Plusieurs passèrent leur vie entière à les chercher inutilement, et moururent d'amour pour ces *dames invisibles* [1]. D'autres, sans les connoître, affrontèrent, pour leur plaire, les plus grands périls, et poussèrent l'héroïsme jusqu'à la témérité.

---

[1] Voyez l'ingénieux roman de Don-Quichotte.

Plus d'un preux chevalier, sans casque, sans armure,
Mais d'un triple orgueil cuirassé,
Et d'un noble amour embrasé,
Sur leur coursier fougueux, tenta mainte aventure;
Et, depuis sa déconfiture,
Mérita d'être baptisé
Le *chevalier de la triste figure* [1].

Les convives recherchoient aussi les faveurs et la société des neufs sœurs. Ils commençoient leurs festins par une libation en l'honneur des Grâces, et les finissoient en buvant aux Muses. Partout on leur élevoit des autels et des statues. Elles étoient représentées assises à l'ombre d'un laurier, et se tenant toutes par la main. Leur front étoit couronné de palmes, et chacune d'elles portoit les attributs de l'art auquel elle présidoit.

Les Romains leur avoient élevé un temple où les poëtes lisoient publiquement leurs ouvrages. Ils leur avoient aussi consacré un autre monument; c'étoit la fontaine des Muses. Mais ce qui vous étonnera sans doute, cette fontaine étoit auprès du temple de la Fortune. Quel contraste dans ce voisinage! Les voisins furent long-temps sans se connoître. Enfin, sous le règne d'Auguste [2], les prêtres du temple en ouvrirent les portes aux gardiens de la fontaine, et ceux-ci permirent aux prêtres d'y venir puiser quelquefois.

Depuis ce temps les sœurs d'Apollon furent ac-

---

[1] Voyez le roman de Don-Quichotte.

[2] Auguste et Mécène protégèrent et enrichirent Horace et Virgile. Cependant les protecteurs y gagnèrent plus que les protégés.

cueillies à la cour, et leurs favoris devinrent les amis des rois. Mais, tandis que les Muses brilloient auprès du trône, souvent elles s'échappoient pour aller dans la retraite consoler les affligés. Là elles gémissoient avec Ovide, et soupiroient avec Tibulle, comme autrefois elles avoient pleuré avec Sapho. Elles ont conservé jusqu'à nos jours cette sensibilité secourable, et quelquefois j'en fais moi-même la douce expérience.

Dans ces moments où la mélancolie
Étend son voile sur les jours
Que je passe loin d'Émilie;
Quand j'aime à m'égarer dans les sombres détours
Des bois ou gémit Philomèle;
Quand mon cœur gémit avec elle,
Ma Muse vient à mon secours.
« Vous êtes loin de votre amie,
« Me dit-elle; je viens soupirer vos douleurs,
« Il est doux de verser des pleurs
« Quand on pleure par sympathie. »
Ah! si je l'en croyois!... Mais souvent l'amitié,
Pour nous consoler, nous abuse.
A qui donc se fier? dites-moi, par pitié,
Dois-je me fier à ma Muse?

LETTRE XXI.

PHAÉTON.

Adoré des hommes, chéri des dieux, favorisé des déesses, Apollon se voyoit au comble de la gloire et de la félicité; mais il étoit père, et les alarmes ne sont jamais loin d'un cœur paternel.

Au milieu de son brillant palais, entouré des Saisons et des Heures, il voit d'un pas tremblant approcher un jeune mortel qui détourne ses regards éblouis, et baisse, à son aspect, un front respectueux. Tandis que le dieu du jour admire avec une émotion secrète ces traits charmans qui ne lui sont pas inconnus, l'adolescent se prosterne au pied du trône; et, d'une voix entrecoupée de sanglots, il s'écrie : O mon père!.....

A ce mot, Phœbus se troubla;
Mais il se trouvoit fort en peine:
A qui dois-je cet enfant-là?
Est-ce à Leucothoé, Clytie, ou bien Clymène,
Ou tant d'autres? Quel embarras!
Je sens bien que je suis son père;
Mais décemment je ne puis pas
Lui demander quelle est sa mère.

« Souffriras-tu, poursuivit le fils inconnu, qu'un jeune « audacieux outrage impunément ton épouse chérie?... « — Laquelle? se disoit Apollon. — Et fidèle, ajoutoit « le suppliant. » Le dieu du jour n'y étoit plus.

Cependant le jeune homme, essuyant ses larmes, continua d'une voix plus assurée : « Epaphus, né de « la nymphe Io, se prétend fils de Jupiter. Je ne lui « conteste point cette illustre origine; et le téméraire « nie insolemment que je te doive le jour, et qu'Apol- « lon soit l'époux de Clymène.....

— « De Clymène! Oui, mon fils, je les ai reconnus
« Ces traits dont la douceur me rappelle ta mère.
— « Si sa mémoire vous est chère,
« Sa prière et mes vœux seront-ils entendus?

— « Ah! parle; et, quel que soit le sujet qui t'amène,
« Je jure par le Styx, mon fils, de t'accorder
« Ce que tu vas me demander.
« Apollon ne sait rien refuser à Clymène.
— « Pour convaincre à jamais les mortels envieux
« Que du maître du jour j'ai reçu la lumière,
« Mon père, sur ton char laisse-moi dans les cieux
« Parcourir ton immense et brillante carrière.
— « Eh! qui vous a donné ce conseil téméraire?
— « Clymène. — Écoutez-vous les vœux ambitieux
« Qu'enfante l'orgueil d'une mère?
« Et l'amour maternel n'a-t-il pas sur les yeux
« Un bandeau plus épais que celui de son frère?
« Foible mortel, des cieux connois-tu le chemin?
« Pourras-tu diriger d'une main intrépide
« Mes coursiers gravissant le sentier du matin,
« Et descendant le soir, d'une course rapide,
« Cette vallée immense où, dans le sein des mers,
« Amphitrite m'attend au bout de l'univers?

« Ouvre les yeux; renonce à ce projet funeste;
« Vois les monstres épars sous la voûte céleste.
« Comment braveras-tu le Lion rugissant,
« Et l'Écrevisse aux serres menaçantes,
« Et l'Hydre aux têtes renaissantes?
« Le Taureau furieux, le Bélier bondissant,
« Le Sagittaire armé d'un trait inévitable,
« Le Scorpion livide et gonflé de poison,
« Le Verseau de son urne inondant l'horizon,
« Le Capricorne épouvantable,
« Dont le front, surmonté d'un sinistre croissant,
« Fait frémir des époux le peuple pâlissant! »

Ces raisons, jointes à la persuasion paternelle, auroient sans doute détourné Phaéton de son projet,

si Clymène, en élevant son fils, ne lui eût transmis une certaine ténacité que les hommes appellent de l'entêtement, et les femmes du caractère.

Le caractère du fils triompha de la raison du père. Le dieu du jour appelle en soupirant les Heures matinales. Elles volent, précédées de l'Aurore, et attèlent au char du Soleil le rapide Eoüs, l'ardent Phlégon, le fougueux Ethon et le léger Piroïs. Phaéton s'élance sur le char radieux, saisit avec assurance les rênes étincelantes, et reçoit à peine en partant les derniers avis de son père.

« Dans ton vol trop timide ou trop ambitieux,
« Évite également et la terre et les cieux.
« Suis le milieu ; c'est là le chemin qu'il faut prendre.
« Il y va de tes jours à le bien observer :
« On tombe pour trop s'élever,
« Et l'on se perd pour trop descendre. »

Apollon parloit encore, et déjà son fils planoit au loin sous la voûte azurée. Soudain les coursiers impétueux, se sentant pressés ou retenus au hasard par une main novice, s'échappent en bondissant dans les plaines de l'air. Tantôt s'élançant vers la demeure des immortels, tantôt se précipitant vers le globe terrestre, et menaçant tour à tour d'embraser la terre et les cieux, ils font pâlir Jupiter dans l'Olympe, Neptune au sein des ondes, et Pluton même au fond des enfers.

Cybèle, dévorée d'une ardeur inconnue, gémit, s'agite, se tourmente, et, levant vers le ciel sa tête brûlante et ses yeux desséchés, adresse d'une voix presque éteinte cette prière au souverain des dieux,

Si j'ai mérité ta colère,

Si les humains sont innocents,
Tonne sur leur coupable mère,
Mais épargne au moins ses enfants.
Termine, par pitié, les tourments que j'endure;
De mon sein entr'ouvert vois la stérilité.
Phœbus a desséché ma brillante ceinture,
Ridé mon front noirci, brûlé ma chevelure,
Et tari ma fécondité.
Malheureuse d'être immortelle,
Quand la douleur toujours nouvelle
Des maux toujours naissants m'offre une éternité!
Rendez à la Terre embrasée,
Rendez la nuit et la rosée,
Ou reprenez, grands dieux, son immortalité.

A ces mots, le roi des cieux, touché du malheur de Cybèle, parce qu'il en étoit lui-même menacé, se lève, saisit sa foudre, et, d'un bras formidable, frappe le téméraire enfant de Clymène. Tandis que les coursiers achèvent au hasard la carrière du jour, Phaéton, jouet des vents et de la foudre, tourbillonne et tombe dans l'Eridan [1], dont les ondes brûlantes roulent vers l'Océan son corps à demi consumé.

Voyez-vous sur le rivage Cycnus, jeune roi des Liguriens [2]? Jeune, mais fidèle; monarque, mais sensible, il tend les bras au corps inanimé de son cher Phaéton. Oh! s'il pouvoit s'élancer vers lui, et l'embrasser encore pour la dernière fois! Le ciel seconde les vœux de l'amitié. Soudain Cycnus se couvre d'un

---

[1] Aujourd'hui le Pô, fleuve de l'Italie.

[2] Il y a eu plusieurs Cycnus; celui-ci, fils de Sthénélus, est le plus célèbre, et le seul intéressant.

plumage dont la blancheur annonce la pureté de son âme. Il nage majestueusement vers le corps de son ami, s'incline vers lui, le couvre de ses ailes étendues. Sa douleur, long-temps muette, s'exhale en un chant tendre et plaintif, dont l'écho répète et prolonge les accents mélodieux.

Moins heureuse que Cycnus, les sœurs de Phaéton, en pleurant leur frère, sentent leurs pieds s'attacher au rivage. Leurs bras s'allongent en rameaux flexibles, sur lesquels Zéphyr agite la feuille argentée du peuplier; et leurs larmes, distillées en perles jaunissantes, forment cet ambre précieux que les Grâces viennent recueillir pour la toilette de Vénus.

Ces pleurs, aux rives de la Seine,
De la Beauté souvent embaument les appas,
Et, parfumant au loin la trace de ses pas,
Annoncent aux amants leur jeune souveraine.
Mais ils n'exhalent point cette suavité,
Ce nectar enivrant, cette pure ambrosie
Des timides soupirs que la mélancolie,
La tendresse et la volupté
Font éclore, au matin, des lèvres d'Émilie.

LETTRE XXII.

NAISSANCE DE VÉNUS.

Le printemps renaissoit pour la première fois,
Tout sourioit dans la nature.
Zéphyre couronnoit les bois
Des prémices de la verdure;

Tout fleurissoit, tout languissoit;
Le cœur étonné balançoit
Dans une douce incertitude,
Et lui-même s'interrogeoit
Sur la tendre sollicitude
Dont il cherchoit en vain l'objet.
Le feu d'amour couvoit encore,
Nul désir jusque-là ne l'avoit excité;
Il falloit, pour le faire éclore,
Un sourire de la Beauté.

Tout à coup la terre frémit de plaisir, l'air fermente et s'embrase, la mer bouillonne, blanchit d'écume, et Vénus s'élève du sein des flots.

Vierge tendre et modeste alors, qu'elle étoit belle!
L'onde sur ses replis mollement la berçoit,
D'un regard caressant l'œil du jour la fixoit;
Autour de ses trésors Zéphyr s'arrondissoit,
Et les flots amoureux murmuroient auprès d'elle.
La jeune déité, levant enfin les yeux,
Promène ses regards craintifs et curieux.
Elle admire le ciel et l'onde, et la lumière,
Dont l'éclat blesse encor sa timide paupière.
Sa bouche s'ouvre, et son premier soupir,
Son premier mot, est l'accent du plaisir :
« Où suis-je! quel réveil! quelle volupté pure!
« O que cet air est doux! que ce jour est serein!
« Que tout est beau dans la nature!
« Quelle douce chaleur circule dans mon sein!...
« Que sens-je battre sous ma main?... »
Vers son cœur palpitant alors baissant la vue,
Elle admire, sourit, et rougit d'être nue.
Ses mains volent.... Malgré ces mobiles remparts,
Ses trésors innocents percent de toutes parts.

Quelle confusion!... Suspendant ses caresses,
Zéphyr, de la vapeur des cieux,
Forme un nuage officieux,
Et sauve à sa pudeur l'embarras des richesses.

Ce jeune dieu, la posant ensuite sur une conque marine, la conduisit dans l'île de Chypre. Ce fut là que les Heures se chargèrent de son éducation.

Les Heures étoient filles de Jupiter et de Thémis; mais, malgré leur fraternité, il y avoit aussi peu de ressemblance dans leurs caractères que dans leurs figures. Elles avoient toutes des ailes, et parcouroient successivement le même espace. Cependant,

Leur course étoit plus rapide ou plus lente.
L'heure pénible de l'attente
Longuement sembloit parcourir
Un siècle entier. Mais du plaisir
L'heure, toujours trop diligente,
Disparoissoit comme un éclair.
L'heure du repentir, le front d'ennuis couvert,
En poussant des plaintes amères,
Des espaces imaginaires
La rappeloit en vain. Pour calmer sa douleur,
L'heure du souvenir, lui retraçant les charmes
De cette aimable et fugitive sœur,
Avec plus de douceur faisoit couler ses larmes.
Ainsi, quand loin de vous il faut porter mes pas,
D'un tendre souvenir mon âme encore émue,
Se rappelant l'heure où je vous ai vue,
Charme l'ennui de celle où je ne vous vois pas.

Les Heures présidoient alors, comme aujourd'hui, aux plaisirs, aux peines, aux espérances, aux rendez-vous, à l'étude, aux arts naissants, et surtout aux quatre

saisons de l'année. Vous voyez que rien ne se faisoit sans elles. Mais aussitôt que Vénus eut vu le jour, elles laissèrent aller le monde comme il put, volèrent à l'île de Chypre, y reçurent la beauté, et s'y fixèrent pour son éducation. Il paroît qu'alors ces divinités légères étoient capables de constance; mais aujourd'hui leur caractère a bien changé!

Le temps n'est plus où, près des belles,
Les Heures fixoient leur séjour;
Aujourd'hui, près de vous, l'Amour
Semble multiplier leurs ailes.

LETTRE XXIII.

ÉDUCATION DE VÉNUS.

Vous jugez bien, Emilie, que l'éducation de Vénus ne ressembla point à celle de nos Parisiennes. Être belle sans orgueil, aimable sans coquetterie, instruite sans prétentions, amie discrète, amante fidèle, épouse vertueuse et bonne mère, ce fut là tout ce que l'on exigea d'elle. Sur ces principes, qui valoient bien les nôtres, ses institutrices établirent leur plan d'instruction, et l'exécutèrent à peu près de la manière suivante :

La première Heure l'appeloit
Quand Phœbus ouvroit sa carrière,
Et la beaute se réveilloit
Avec le dieu de la lumière.

La deuxième Heure entrelaçoit
Quelques fleurs, un peu de verdure
Dans ses cheveux, et lui disoit :
« Méprisez l'art de la parure ;
« Il n'est fait que pour la laideur.
« Soyez modeste ; la pudeur
« Est le fard qui sied à votre âge.
« Que le trésor de vos attraits
« Soit toujours voilé d'un nuage ;
« Que ce voile soit fort épais,
« Et qu'il tienne, s'il est possible :
« Pour être respecté toujours,
« Le sanctuaire des Amours
« Doit toujours être inaccessible.

La troisième lui présentoit
Des fruits nouveaux et du laitage.

La quatrième lui dictoit
L'art de parler sans verbiage :
« Ne prétendez point à l'esprit,
« Et surtout gardez-vous d'en faire.
« Parlez peu, mais bien ; ce qu'on dit
« Jamais ne peut manquer de plaire,
« Quand la raison, quand la gaîté,
« Quand le sentiment assaisonne
« Un mot dont la simplicité
« N'offense l'orgueil de personne. »

La cinquième formoit son cœur,
Le disposoit à la tendresse,
Et, chassant la feinte et l'adresse,
Y faisoit germer la candeur.
« Aimez un jour, lui disoit-elle,
« Aimez ; gardez-vous d'abuser

« De l'avantage d'être belle.
« Choisissez bien, et sachez vous fixer.
« Vive et tendre comme vous l'êtes,
« Ne préférez jamais le plaisir dangereux
« De multiplier vos conquêtes
« Au bonheur de faire un heureux. »
La sixième ajoutoit : « Préférez la tendresse
« D'un ami véritable aux vœux de mille amants ;
« L'amour est fait pour la jeunesse,
« Et l'amitié pour tous les temps.
« Quoique femme, soyez discrète ;
« Songez qu'il est cruel d'oser sacrifier
« Un jeune cœur qui vient nous confier
« Son espoir, son bonheur, ou sa peine secrète ;
« Et qu'un secret dont on prend la moitié
« Est un dépôt sacré qu'on ne peut se permettre
« D'aller divulguer, sans commettre
« Un sacrilége en amitié. »

Les trois Heures suivantes lui enseignoient les devoirs de l'humanité, de la foi conjugale, de la maternité, et lui répétoient tour à tour :

« A peine l'univers commence,
« Il est déjà des malheureux.
« Ne dédaignez point l'indigence ;
« Le plus noble attribut des dieux,
« Ma fille, c'est la bienfaisance.
« Si vous saviez comme il est doux
« De visiter sous leur chaumière
« Les mortels que le sort jaloux
« A condamnés à la misère !
« De compatir à leurs malheurs,
« De mêler nos soupirs aux leurs,
« D'entrer dans leur douleur profonde ;

« De leur prouver, par nos soins réunis,
« Qu'ils ne sont pas seuls dans le monde,
« Et que les malheureux ont encor des amis!
« O que la main d'une belle a de grâce,
« Lorsqu'elle répand les bienfaits!
« Au lieu de mille amants vaincus par vos attraits,
« Qu'il sera bien plus beau d'attirer sur vos traces
« Les heureux que vous aurez faits!

« Quand vous aurez prononcé le serment
« De rendre heureux l'époux qui vous aura choisie,
« Semez de fleurs tous les jours de sa vie,
« Aimez en lui votre ami, votre amant.
« Que dans vos bras paisiblement
« Il repose; soyez son ange tutélaire;
« Veillez; loin de son cœur chassez les noirs chagrins;
« Qu'il trouve auprès de vous, plus purs et plus sereins
« L'air qu'il respire, et le jour qui l'éclaire.
« C'est ainsi qu'en vos fers vous saurez l'arrêter.
« Si, malgré tant de soins, il devient infidèle,
« En reproches amers gardez-vous d'éclater;
« Mais offrez-lui des mœurs un si parfait modèle,
« Qu'il soit forcé de l'imiter;
« Et si votre exemple le touche,
« S'il revient à vos pieds abjurer son erreur,
« Qu'il trouve en arrivant l'amour sur votre bouche,
« Et le pardon dans votre cœur.
« L'homme ne sait aimer qu'autant qu'on sait lui plaire:
« Étudiez son caractère,
« Ménagez-lui le prix de la moindre faveur,
« A l'orgueil, à l'humeur opposez le sourire:
« L'innocence au soupçon, le calme à la fureur;
« Régnez en suppliant, et fondez votre empire
« Sur l'amour et sur la douceur.

» Un jour, Cypris, vous serez mère;
« N'abandonnez jamais le fruit de vos amours
« Aux mains d'une mère étrangère.
« Nourrissez votre fils; remplissez vos beaux jours
« Des soins intéressants de ce saint ministère.
« Ces jours pour le plaisir ne seront point perdus.
« La nature, aux bons cœurs, donne pour récompenses
« Des devoirs les plus assidus
« Les plus douces des jouissances.
« Vous les mériterez : de votre nourrisson
« Une autre n'aura pas la première caresse :
« Vous jouirez avec ivresse
« Des prémices de sa tendresse
« Et des éclairs de sa raison.
« Souvent, tandis que de sa mère
« Ses lèvres presseront le sein,
« En admirant son minois enfantin,
« Vous croirez démêler quelques traits de son père.
« Alors vous sentirez palpiter votre cœur
« Du plaisir de trouver l'auteur dans son ouvrage,
« Et de l'espoir de voir croître sous votre ombrage
« Le fruit dont vous aurez alimenté la fleur. »

C'étoit ainsi que ces sages institutrices formoient le cœur et l'esprit de leur jeune élève, jusqu'au moment où l'Heure du sacrifice la conduisoit au temple;

Cypris, les yeux baissés, le front ceint de guirlandes,
Portoit aux pieds des dieux d'innocentes offrandes;
Et, tandis que l'encens fumoit sur leurs autels,
Offroit son jeune cœur au roi des immortels.

L'Heure suivante la ramenoit sous un berceau de myrtes. Là,

Un repas préparé des mains de la nature

Se présentoit à l'ombre, au bord d'une onde pure.
Les fleurs sur les rameaux serpentoient en festons,
Et la prairie offroit des siéges de gazons.
A ces heureux festins présidoient l'Innocence,
La folâtre Gaîté, la douce Tempérance,
Et l'aimable Franchise, et la Frugalité,
Fille de la Raison, mère de la Santé.

Bientôt l'Heure de la promenade et celle du travail s'emparoient successivement de Vénus.

Quelquefois, au milieu de ses jeunes compagnes,
Elle alloit butiner sur les fleurs des campagnes;
Et les fleurs aussitôt renaissoient sous ses pas.
A son retour, prenant l'aiguille de Pallas,
Son adresse en faisoit un instrument docile,
Et mêloit avec art l'agréable à l'utile.

Les Heures suivantes donnoient le signal des danses et des concerts. Tandis que Cypris dansoit, on lui répétoit souvent :

Que vos grâces soient naturelles;
Ne les contrefaites jamais :
Dès que l'on veut courir après,
On commence à s'éloigner d'elles.

Quand la déesse se reposoit, quelquefois une de ses institutrices venoit s'asseoir auprès d'elle; et, lui faisant remarquer la joie qui animoit l'assemblée, elle lui disoit en l'embrassant :

« Sous les lambris dorés des célestes portiques,
« Vous regretterez quelquefois
« Nos danses, nos concerts rustiques.
« Ah! revenez alors habiter dans nos bois;

« Vous y retrouverez la paix de l'innocence.
« Venez cueillir des fleurs au bord de ce ruisseau,
« Venez vous reposer sous ce même berceau
« Témoin des jeux de votre enfance.
« Là, vous rappellerez le songe du bonheur;
« Là, vous sentirez votre cœur
« Respirer avec plus d'aisance;
« Là, vos regards charmés croiront, autour de vous,
« Voir se multiplier les fleurs sur la verdure;
« Le ciel sera plus beau, la naïade plus pure,
« L'ombrage plus épais, et le zéphyr plus doux.
« Là, vous retrouverez la source de ces larmes
« Qu'on ne verse plus chez les dieux;
« Et vous éprouverez ce qu'on goûte de charmes
« A regretter le temps où l'on étoit heureux. »

L'Heure du concert interrompoit ces entretiens. Il est probable que l'art du chant étoit encore loin de sa perfection; car Vénus se contentoit d'exprimer avec âme l'amour, le plaisir ou la tristesse; elle ne joignoit à cette expression ni roulement d'yeux, ni contorsions, ni coups de gosier, ni tours de force; et, ce qui paroîtra sans doute incroyable, elle prononçoit avec soin, et daignoit chanter pour ceux qui l'écoutoient. Vous présumez bien, d'après ces petits ridicules antiques, que ses chansons étoient fort simples, et qu'elles ne valoient pas à beaucoup près le moindre des chefs-d'œuvre de nos modernes Anacréons. En voici quelques fragments que j'ai hasardé de vous traduire pour vous en donner une légère idée:

Nymphes, que l'amour dans vos yeux
Brille et s'aperçoive sans peine,
Comme l'on voit l'azur des cieux
Dans le cristal d'une fontaine.

Ne trompez jamais; le serment
Qui sort de vos lèvres vermeilles
Est aussi doux pour votre amant
Que le miel des jeunes abeilles.

Mais la séduisante douceur
D'un aveu dicté par la feinte,
Pour un crédule et tendre cœur,
Est plus amère que l'absinthe.

Recevez les pleurs de l'Amour
Que vos charmes ont fait éclore,
Comme la fleur, au point du jour,
Reçoit les larmes de l'Aurore.

Cédez, mais à ses vœux ardents
N'accordez pas tout ce qu'il ose;
Des plaisirs de votre printemps
Craignez d'éparpiller la rose.

Le concert étoit suivi d'un repas frugal et champêtre, après lequel la dernière Heure du jour conduisoit Vénus dans une grotte tapissée de verdure, où Morphée lui fermoit la paupière.

Les Heures de la nuit rassembloient tour à tour
Les songes légers auprès d'elle :
Cypris, au milieu de sa cour,
Jeune, sensible, femme, et belle,
Songeoit alors innocemment
Qu'elle n'avoit qu'un seul amant,
Et rêvoit qu'elle étoit fidelle.

Après quelques années de cette éducation suivie, l'élève des Heures se trouva si accomplie en tous points, que les dieux voulurent la voir, pour s'assurer eux-

mêmes de tout ce que la Renommée en publioit. Les envieux assurèrent bientôt qu'il y avoit plusieurs Vénus, dont on attribuoit les grâces et le mérite à une seule; et cette erreur s'accrédita tellement alors, que, cinq à six mille ans après, Cicéron nous l'a transmise. Il faut la lui pardonner : les femmes parfaites font, de nos jours, autant d'incrédules qu'elles en faisoient de son temps;

Et je vois, lorsque l'on raisonne
Sur vos attraits, vos talents réunis,
Leur nombre à tout moment partager les avis
Sur l'unité de la personne.

LETTRE XXIV.

CEINTURE DE VÉNUS.

Vénus avoit à peine atteint sa quatorzième année, lorsqu'elle fut demandée à la cour céleste. Sa présentation ne ressembla point à celle de nos duchesses, et les préparatifs en furent bien différents : la Nature seule y présida; chez nous l'art seul y préside.

A quatorze ans, Eglé, déjà coquette,
A pris le rouge en sortant du couvent.
Son jeune front, qui rougissoit souvent,
Ne rougit plus, grâces à sa toilette.
Son œil, hagard en sa vivacité,
Ressemble à l'œil de la duplicité,
De ses sourcils l'art a tracé l'ébène;
Et d'un bleu tendre imbibant son pinceau,



A, d'une main sagement incertaine,
Fait sur le blanc circuler quelque veine,
Pour animer ce visage nouveau.
Des jeux, des ris voici l'aimable reine;
Volez, Zéphyrs; mais ne l'approchez pas.
Discrètement retenez votre haleine,
Sinon, craignez de souffler ses appas.
Pour ménager cette Vénus nouvelle,
Divin Soleil, tempère ton ardeur:
Voîle ton front; sinon, je crains pour elle
Le triste sort des attraits de Sémèle. [1]
Quand tes rayons nous dardent ta chaleur,
Souvent j'ai vu (quelles métamorphoses!)
Sur la pâleur se dissoudre les roses,
Et la beauté fondre sur la laideur.

Cet art imposteur n'existoit pas encore au premier siècle du monde.

On se présentoit à la cour
Avec ses traits et son visage;
On ne changeoit point, en un jour,
De teint, de cheveux, de corsage.
L'art de plaire rajeunissoit;
C'étoit le seul fard en usage.
Il ne déguisoit aucun âge;
A tout âge il embellissoit;
Et, dès qu'à la cour de Cybèle
Une déesse paroissoit,
On étoit sûr que c'étoit elle.

L'Aurore ayant ouvert le jour où Vénus devoit être présentée, la déesse s'éveilla paisiblement, s'assit au

[1] Consumée par Jupiter.

bord d'une onde pure : et, devant ce miroir tranquille, elle ceignit d'une couronne de myrte les boucles flottantes de sa chevelure. Plusieurs assurent qu'elle étoit blonde ; d'autres prétendent qu'elle étoit brune. Pour moi, je suis tenté de croire que ces deux couleurs, mélangées sur son front, y formoient une nuance qui réunissoit ce que les brunes ont de plus piquant, les blondes de plus voluptueux,

Et qu'elle inspiroit tour à tour,
Ainsi que vous, belle Émilie,
Les transports brûlants de l'amour,
Et sa tendre mélancolie.

Ce fut en ce moment que la Nature lui fit présent de cette ceinture divine et mystérieuse, qui bientôt tourna la tête à tous les dieux, et qui depuis a rendu tant de grands hommes si petits !

On y voyoit l'Amour conduit par l'Espérance,
Les timides Aveux, la molle Résistance ;
La Pudeur enfantine, et les jeunes Plaisirs,
Qui fuyoient, agaçoient, caressoient les Désirs ;
La tendre Volupté, ses transports et ses charmes ;
L'Ivresse, la Langueur, les yeux baignés de larmes ;
La douce Intimité, les Soupirs, les Serments ;
Les Caprices, suivis des Raccommodements.

Tel étoit le dessus de ce tissu mystérieux ; mais sur le revers,

La main des tristes Euménides
Avoit tracé les noirs Soupçons,
La Haine, les Baisers perfides,
Les Vengeances, les Trahisons.

Par de sombres détours, la pâle Jalousie,
Se traînant d'un pas chancelant,
A l'Amour infidèle arrachoit, en tremblant,
Le masque de l'Hypocrisie.

Je ne vous dirai pas, Emilie, si ce dangereux talisman existe encore aujourd'hui; cependant, comme la plupart des hommes se plaignent de ses effets, il faut bien que, par une tradition fatale, il nous soit parvenu.

Mais, entre nous, je conjecture
Que l'Amour, de l'Hymen jaloux,
Ne fait plus connoître aux époux
Que le revers de la ceinture.

Quoi qu'il en soit, lorsque Vénus eut revêtu ce divin ornement, les Grâces n'y voulurent plus rien ajouter, persuadées qu'à l'âge de la déesse la parure la plus séduisante étoit toujours la plus simple. En effet,

S'il est un âge où la simplicité
Donne surtout un prix à la beauté,
C'est ce moment, qui, n'étant plus l'enfance,
N'est pourtant pas encor l'adolescence.
Ce ton naïf de l'ingénuité,
Cette pudeur si rare et si touchante,
Ces yeux baissés, cette bouche riante,
Qui ne sait point trahir la vérité;
Ce coloris de la rose naissante,
Cette blancheur et ce doux velouté;
Tout nous séduit, nous ravit, nous enchante.
Telle, à vingt ans bien moins à redouter,
Prenoit alors les cœurs sans s'en douter.
Vous qui sortez à peine de cet âge,
Dans ce tableau voyez-vous votre image?

Peintre novice, en traçant vos attraits,
Tantôt je crains d'altérer quelques traits,
Tantôt je crains, retouchant mon ouvrage,
D'être accusé de flatter mes portraits....
De les flatter!... Pardonnez à ma Muse
Ce mouvement de pure vanité.
A ce tableau depuis qu'elle s'amuse,
S'il lui paroît que sa main l'a flatté,
L'original doit lui servir d'excuse.

LETTRE XXV.

VÉNUS PRÉSENTÉE A LA COUR CÉLESTE.

La cour céleste étoit assemblée pour recevoir la fille de l'Océan. Les déesses, avec un sourire mêlée d'inquiétude, murmuroient entre elles tout bas :

« C'est un enfant, à ce qu'on dit :
« Est-elle bien? — Bien pour son âge :
« Des yeux.... bleus, un teint de village,
« Le cœur neuf autant que l'esprit,
« L'air agreste, le ton champêtre,
« Le sourire plus qu'innocent.
« Mais avec nous, en grandissant,
« Cela se formera peut-être. »

Elles parloient encore, lorsque Vénus se présenta. Sa taille divine, son maintien noble et décent, ses grands yeux bleus, ornés de sourcils d'ébène ; ses blonds cheveux flottant sur l'albâtre ; ses contours arrondis, chefs-d'œuvre de la Nature ; ces lis couverts des roses de la

pudeur ; ce modeste embarras ; ces grâces naïves ; cet abandon voluptueux, enchantèrent tous les dieux, et déconcertèrent toutes les déesses. Comment donc! disoient-elles, en se mordant les lèvres,

« Malgré son air provincial,
« C'est une très-jolie ébauche.
« Elle a le maintien un peu gauche,
« Mais elle n'est point du tout mal. »

Jupiter, souriant avec tendresse, lui dit en l'embrassant : « Venez, ma chère fille, venez ceindre la cou-« ronne qui vous est destinée. Junon partage avec moi « le trône du ciel ; Pallas occupe celui de la sagesse ; « celui de la beauté vous attend. »

A ces mots, vous eussiez vu le rouge monter au visage de toutes les déesses. Elles se regardoient avec un sourire amer, levant à moitié l'épaule, et se tordant les doigts. Si l'on eût alors porté des éventails, pas un seul n'en fût réchappé. Elles se coudoyoient furtivement, et se disoient entre les dents :

« Que notre chère favorite
« Doit avoir le cœur gros de son petit mérite !
« Jupin radote, en vérité !
« Car, si la pauvre enfant a quelque connoissance
« Des grâces et de la beauté,
« Ce n'est point par expérience. »

Cependant Jupiter posa sur la tête de Vénus une couronne de myrte ; et alors, bon gré mal gré, il fallut bien applaudir. Il fallut même jouer l'intérêt et la satisfaction. Les déesses s'en acquittèrent à merveille ; car, dès ce temps-là, il y avoit à la cour des visages très-savants. Cypris, confuse, se voyoit environnée

de femmes qui lui sourioient et s'écrioient en lui tendant les bras :

« Venez, mon cœur, venez, ma reine :
« Comme elle est belle! quel maintien!
« Quelle fraîcheur! vous rougissez?... Eh bien!
« La vérité vous fait donc de la peine?
« Qu'elle est modeste! que d'attraits!
« Que de noblesse! La friponne
« Semble avoir le front tout exprès
« Fait pour porter une couronne. »

Puis elles ajoutoient à l'oreille :

« Eh! mais, en vérité, malgré son air discret,
« L'orgueil se met de la partie.
« L'innocente sourit; sauvons-lui l'ironie;
« La petite sotte y croiroit. »

Vénus, alarmée de ces confidences suspectes, les suivoit d'un regard inquiet; mais aussitôt les déesses lui donnoient le change, et lui disoient en la caressant :

« Ah! vous nous écoutez? Pour une bagatelle,
« N'allez pas vous mettre en courroux :
« On ne peut vous souffrir! Embrassez-nous, ma belle.
« Nous disons bien du mal de vous. »

D'après le dépit marqué des immortelles, vous devinez sans doute, Emilie, que bientôt Cypris leur enleva la conquête de tous les dieux. En effet, elle devint en peu de temps l'unique objet de leurs amours et de leurs rivalités. Mars et Vulcain se mirent sur les rangs. Ce dernier n'étoit pas le plus aimable; mais il fut le plus heureux..... Heureux? je m'abuse; car qu'est-ce que la main sans le cœur de ce qu'on aime?

LETTRE XXVI.

VULCAIN.

VULCAIN, seul enfant légitime de Jupiter et de Junon, naquit si difforme, que son père, indigné de sa laideur, le précipita du ciel. L'avorton céleste roula un jour entier dans le vague des airs; et, de tourbillons en tourbillons, il arriva le soir dans l'île de Lemnos, dont les habitants le reçurent si à propos, qu'il ne se cassa qu'une cuisse. Les nymphes de la mer prirent soin de lui, et l'élevèrent; mais il resta boiteux de sa chute.

La nature, qui lui avoit refusé les grâces extérieures, lui prodigua les dons du génie. Dès sa première jeunesse, il établit dans les montagnes de Lemnos des forges immenses. Ce fut là que l'or, le fer, l'airain, se polirent pour la première fois. Bientôt il construisit de nouveaux ateliers dans les cavernes du mont Etna; il y travailloit sans relâche avec ses noirs Cyclopes. Les principaux étoient Brontès, Stéropès, Pyracmon et Polyphème. Ces géants, fils du Ciel et de la Terre, et, selon d'autres, de Neptune et d'Amphitrite, n'avoient qu'un œil percé au milieu du front. Leurs bras nerveux soulevoient sans cesse de lourds marteaux; l'Etna retentissoit de leurs coups redoublés, et vomissoit par ses vastes soupiraux une fumée noire et brûlante. Enfin le fils de Jupiter parvint à forger la foudre, et l'on prétend que son antre est encore l'arsenal du tonnerre.

Aussi j'ai quelquefois rendu grâce à Vulcain :
Quand votre cœur refuse de m'entendre,
Qu'un éclair brille, alors la peur vous rend plus tendre,
Et vous baissez les yeux en me serrant la main.
Votre amour croît avec l'orage :
Si la foudre pouvoit éclater à vos yeux,
Je ne changerois pas mon sort avec les dieux ;
Mais à peine Zéphyr a chassé le nuage,
Que mon bonheur s'évanouit
Comme l'éclair qui l'a produit.

Les talents de Vulcain étoient déjà célèbres lorsque les Titans entreprirent d'escalader le ciel. Jupiter, abandonné de tous les dieux, eut alors recours à son fils. Celui-ci, oubliant la façon peu civile dont son père l'avoit congédié, lui forgea des foudres, et les Titans furent terrassés. En reconnoissance de cet important service, Jupiter accueillit Vulcain dans son palais, et le rétablit dans tous ses droits. Mais le dieu boiteux, voulant se venger de Junon, qui l'avoit fait un peu trop laid, lui fit présent d'un trône d'or, sur lequel la déesse, en s'asseyant, se trouva prise par des ressorts invisibles. Elle se plaignit vivement de cette injustice, et s'écria :

» Vous êtes laid, mon fils, et je suis votre mère ;
« J'en porte la peine ; mais quoi !
« Si vous fûtes doué d'une laideur amère,
« Est-ce plutôt ma faute, à moi,
« Que la faute de votre père ? »

Vulcain, frappé de la justesse de cette remontrance, délivra Junon, et alla trouver Jupiter, auquel il demanda Minerve en mariage. Aussitôt le roi du ciel

appela Minerve ; et, lui présentant son héritier présomptif :

« Il est temps, lui dit-il, déesse,
« De subir les lois de l'Hymen ;
« Il est temps de donner enfin
« Des héritiers à la Sagesse.
« Voici mon fils ; vous connoissez
« Et ses chefs-d'œuvre et son génie ;
« Cédez à ses vœux ; unissez
« Les arts et la philosophie.

A la vue du prétendant, Minerve, qui jusqu'alors s'étoit promis de garder sa virginité, se sentit plus que jamais résolue de tenir sa promesse : elle rappela donc à Jupiter le serment irrévocable qu'il lui avoit fait, de ne jamais disposer de sa main. Jupiter lui répondit :

« J'ai juré par le Styx de ne pas vous contraindre
« A former un engagement,
« Mais je n'ai répondu d'aucun événement :
« J'aurois tremblé de voir enfreindre
« Dix fois par heure mon serment.
« Je sais qu'une vierge discrète,
« Qui sent foiblir son jeune cœur,
« Pour autoriser sa défaite,
« Donne la main à son vainqueur.
« L'occasion vous est offerte,
« Vous, ma fille, de résister,
« Et vous, mon fils, de l'emporter :
« Ainsi, mes enfants, guerre ouverte. »

Vulcain, pour triompher de Minerve, au lieu d'intéresser et de gagner son cœur, s'y prit comme un forge-

ron. Mais la déesse se défendit courageusement de ses violences; et de cet amour infructueux naquit Erichthon, qui, pour cacher ses jambes de serpent, inventa les chars, dont l'usage s'est renouvelé de nos jours.

Pour dédommager son fils des disgrâces de l'amour, le roi du ciel le combla d'honneurs, et le fit dieu du feu. On lui bâtit plusieurs temples, où il étoit représenté appuyé sur une enclume, et ayant à ses pieds l'aigle de Jupiter prêt à porter la foudre. Le plus célèbre de ces temples étoit élevé sur le mont Etna. Il falloit, pour en approcher, être chaste et pur. La garde du sanctuaire étoit confiée à des chiens, qui, par un instinct miraculeux, caressoient les gens de bien et dévoroient les hypocrites. Si ces gardiens fidèles veilloient encore à la porte des temples,

Après nos longs pélerinages,
Et nos longues processions,
Combien de dévots personnages
Auxquels ils mordroient les talons!

Dans la suite, on institua des fêtes en l'honneur de Vulcain. Les Athéniens les célébrèrent avec beaucoup de pompe; ils établirent des courses appelées *Lampadophories* [1], et proposèrent des prix aux vainqueurs. Les concurrents portoient des flambeaux allumés. Celui qui laissoit éteindre le sien avant d'arriver au but le cédoit à son émule, et se retiroit.

Même accident chez nous arrive d'ordinaire,
Quand l'Hymen et l'Amour courent même carrière,
Le flambeau de l'Amour à quelques pas s'éteint:
Alors ce dieu s'envole, et le cède à l'Hymen.

---

[1] *Lampadophore* signifie porte-flambeau.

Le culte de Vulcain s'étendoit sur toute la terre, et les chefs-d'œuvre se multiplioient sous ses mains. La vanité et l'amour des beaux-arts l'avoient enfin délivré des inquiétudes d'un sentiment plus tendre. Il se promettoit bien de ne plus écouter son cœur; mais Vénus parut, et ses résolutions s'évanouirent. Tel est, Emilie, le sort des hommes et des dieux, et tel est le vôtre peut-être :

Malgré l'apparente froideur
Qui sur votre visage est peinte,
La nature dans votre cœur
De l'amour a gravé l'empreinte;
Vos yeux nageant dans la langueur,
Votre abandon, vos rêveries,
Vos soupirs, vos regards baissés,
Vos grâces à demi flétries,
Tout parle quand vous vous taisez.
Vous cachez vos larmes furtives,
Vous vous penchez comme une fleur,
Du jasmin la tendre pâleur
Chasse vos roses fugitives.
Ah! croyez-moi, les arts charmants
Que vous cultivez, Émilie,
Ne peuvent remplir les moments
Des plus beaux jours de votre vie.
Votre cœur, privé d'aliment,
Soupire après un sentiment
Que votre sagesse appréhende;
Vous essayez de le nourrir
D'encens, de gloire, de plaisir....
Ce n'est pas là ce qu'il demande.

LETTRE XXVII.

MARS ET VÉNUS.

Mars, alarmé des dispositions favorables de Jupiter pour Vulcain, chercha du moins à gagner par adresse le cœur de celle qu'il ne pouvoit obtenir par son crédit. Persuadé que la vanité est souvent le chemin du cœur d'une femme, et que l'éclat flatte toujours la vanité, il s'offrit à Vénus dans l'appareil formidable de toute sa puissance. Il étoit sur un char d'airain, traîné par deux chevaux fougueux. Leurs crins hérissés, leurs yeux ardents, leur bouche écumante de sang, leurs narines soufflant et respirant la vengeance, les avoient fait nommer la Terreur et la Crainte. Debout sur le devant du char, Bellone, le regard furieux, les cheveux épars, tenoit les rênes d'une main, de l'autre, un fouet ensanglanté. Le dieu, le front couvert d'un casque d'or surmonté d'un panache, s'appuyoit fièrement sur sa lance. Ses membres nerveux étoient revêtus d'une armure d'acier étincelant. Son bras gauche tomboit sur la poignée d'un glaive, et présentoit un vaste bouclier. La férocité, l'orgueil, l'impatience et la rage se peignoient tour à tour sur son visage rude et basané, et faisoient froncer ses noirs sourcils. La Discorde et la Fureur, l'œil en feu, le front pâle et livide, armées d'un poignard et d'une torche brûlante, accompagnoient le char, et traînoient après elles l'Innocence et la Foiblesse chargées de chaînes. Le Désespoir, les Plaintes et la Misère,

les yeux baignés de larmes, les membres déchirés et couverts de tristes lambeaux, suivoient d'un pas chancelant, et fermoient la marche. Vénus, plus effrayée que flattée de cet appareil, prit la fuite; mais son amant la suivit; et, déposant à ses pieds son orgueil et ses armes, il s'écria :

« Eh quoi! vous détournez les yeux
« D'un dieu qui, pour vous seule est fier de sa puissance!
« Hélas! s'il vous est odieux,
« La haine de l'amour est donc la récompense?..
« Mais, par un sentiment plus noble que l'amour,
« Vous devez m'être toujours chère.
« Une fleur [1] m'a donné le jour,
« Et vous ressemblez à ma mère.....

Vous voyez, Emilie, que les héros amoureux faisoient alors des madrigaux tout aussi bien que les Roland et les Amadis. Vénus, enchantée de ces jolies choses, prêta l'oreille, et sourit. Mars soutint quelque temps son style doucereux, et fut payé d'un regard tendre : alors, sûr de sa victoire, il reprit le ton militaire :

« On m'a rapporté que Vulcain
« Osoit marcher sur mes brisées,
« Et même aspiroit à la main
« De la dame de mes pensées;
« Qu'il se présente, je l'attends,
« Et le mène [2] tambour battant.

---

[1] Voyez la Lettre VI.

[2] Quelques critiques judicieux trouvent dans cette expression un anachronisme, parce que, disent-ils, il n'y avoit point alors de *tambours*. Je m'en rapporte, sur ce point capital, à la décision du docteur *Mathanasius*.

« Seul, je veux et je dois vous plaire....
« Mais pourquoi ce regard sévère ?
« Je m'attends bien, le premier jour,
« A quelque escarmouche légère.
« Êtes-vous de la vieille cour ?
« Voulez-vous faire mon martyre ?
« Soit ; je meurs !... Cela va sans dire.
« Allons, payez-moi de retour ;
« Le printemps ramène la guerre ;
« Je n'ai pas le temps nécessaire
« Pour filer le parfait amour.
« Nous nous convenons l'un et l'autre ;
« Je vous aime, vous m'adorez;
« Vous avez ma foi, j'ai la vôtre ;
« Nous finirons quand vous voudrez. »

Vénus, déconcertée par le ton d'assurance et par la volubilité de son amant, se trouvoit dans un état de crainte et d'incertitude inexprimables. Elle dégageoit avec peine ses mains tremblantes, que Mars couvroit de baisers, et elle rattachoit en rougissant ses cheveux et son voile en désordre. Enfin elle le conjura de la laisser seule pour réfléchir. Mars, tombant à ses pieds, lui répondit :

« Je le vois trop, vous voulez que je meure.
« Eh bien ! je me résigne, je vais subir mon sort :
« Pour me donner ou la vie ou la mort,
« Je vous laisse un demi-quart d'heure. »

A ces mots, il sortit brusquement ; et Vénus, s'enfermant dans son boudoir, se rassura peu à peu, et reprit ses sens.

Cependant Jupiter, instruit des poursuites de Mars, pressoit le mariage de Vulcain, et dépêchoit secrète-

ment Mercure au temple de l'Hymen, dont la présence étoit nécessaire.... Mais, avant de vous raconter comment se passa la fête, il faut que je vous parle de ce dieu et de son temple. Ces détails vous plairont sans doute :

Car le dieu d'Hymen est un maître
Dont on se plaint depuis long-temps;
C'est un perfide, c'est un traître;
C'est un monstre qu'à dix huit ans
On n'est pas fâché de connoître.

LETTRE XXVIII.

L'HYMEN.

Vous vous attendez peut-être, Emilie, à la généalogie de l'Hymen? Votre attente sera trompée : je n'ai rien à vous dire sur la famille de ce dieu. La plupart des auteurs le font fils de Vénus et de Bacchus, et par conséquent frère utérin de l'Amour. Si cette opinion étoit fondée, elle prouveroit plus que jamais l'ancien proverbe : *Rara concordia fratrum.* Vous allez me demander le sens de cette maxime, vous n'en avez pas besoin;

Avec un cœur fidèle et tendre,
Vous y répondrez sans l'entendre.

Ce qu'il y a de constant, c'est que l'Hymen existoit long-temps avant le fils de Vénus, puisqu'il unit cette déesse à Vulcain. En général, il est bien difficile d'é-

tablir la fraternité de l'Amour et de l'Hymen, sans se trouver en contradiction avec l'expérience. Ce qu'on peut dire de plus certain à ce sujet,

C'est que l'Amour, pour l'ordinaire,
En étranger traite son frère;
Et que souvent l'Hymen, sur le retour,
Est un faux frère de l'Amour.

Passons au caractère et à la figure de l'Hymen. Il est sérieux naturellement. Cependant le personnage varie suivant le costume dont il se trouve revêtu.

En robe de palais, c'est la gravité même.
En costume de cour, un sourire apprêté
Déride son visage blême,
Qui s'allonge avec dignité.
En habit de traitant d'abord il se recueille;
Puis, ayant bien compté, nombré, multiplié,
Il prend en souriant la main de sa moitié
Comme l'on prend un portefeuille.
En seigneur campagnard, il est fort chatouilleux
Sur le point d'honneur, et se pique
De conserver intact le sang de ses aïeux;
Il joue en cheveux gris la pastorale antique.
Sur ses tours et sur ses créneaux
Il enlace les noms de sa douairière étique,
Et fait, à soixante ans, l'amour en madrigaux;
En perruque bourgeoise il est fort débonnaire;
Brusque chez le marchand, froid chez le financier,
Grave chez le docteur, fier chez le marguillier,
Et souple chez l'apothicaire.
Actif ou nonchalant, il se plaît à jouir
Ou du repos, ou du plaisir;

Près des vieux il s'endort; près des jeunes il veille;
Près de vous il attend, comme au matin l'abeille
Guette la fleur qui va s'épanouir.

L'Hymen a eu de tout temps accès dans tous les temples; cependant il avoit lui-même un temple particulier où on l'adoroit avec l'Amour. Ce temple, qui existoit jadis à Cythère, est tellement détruit, qu'il n'en reste plus de vestige; mais la confrérie des époux l'a fait, depuis peu, relever à ses frais vers le dernier degré du pôle.

Là, dans un sombre labyrinthe,
Après mille et mille détours,
Tantôt égaré par la crainte,
Tantôt séduit par les Amours,
Souvent attiré par la feinte,
Vendeur, vendu, trompé toujours,
On arrive à la noire enceinte
Où l'Hymen et le dieu Plutus,
Calculant, au taux de la place,
L'esprit, la jeunesse, la grâce,
Le sentiment et la vertu,
Font jurer, par-devant notaire,
Sans s'être ni vu ni connu,
De s'adorer et de se plaire,
Moyennant tel prix convenu.

Sous la voûte du vestibule,
On entrevoit les noirs Soucis,
Les Dégoûts, frères des Ennuis,
Voltigeant dans le crépuscule
Et fuyant la clarté du jour.
Plus près, sous les traits de l'Amour,
Paroît la triste Indifférence,

Soufflant au cœur son froid mortel,
Et, plus loin, la fausse Espérance,
Qui conduit au pied de l'autel.
C'est là que la foule égarée
Des deux moitiés du genre humain,
Du portique assiégeant l'entrée,
Implore le joug de l'Hymen.
Le dieu, les prenant par la main,
Sous le voile du sanctuaire,
D'un fer doré forge les nœuds
Qui les enchaîne deux à deux,
Pour ramer sur cette galère
Où princes, robins, financiers,
Sont conduits par la convenance,
Les vrais amants par la constance,
Les marquis par leurs créanciers.
Sur le serment qu'ils doivent suivre
Les époux sont toujours d'accord,
Pourvu qu'il soit dans le grand livre
Écrit en grosses lettres d'or.

D'amour, d'estime, on se dispense;
A l'autel on fait connoissance,
Et tout à coup on se promet
D'avoir le même caractère,
D'être bon époux, bonne mère,
Fidèle amie, amant discret,
De n'avoir qu'un cœur et qu'une âme
De nourrir mutuellement,
Jusqu'au trépas, la même flamme
Qu'on allume dans le moment,
Et qui brûle à commandement.
Des Regrets la noire cohorte
Sur le passage vous attend,

S'empare de vous en sortant,
Et jusqu'au logis vous escorte.

Jamais dans ce temple, dit-on,
L'on ne voit entrer Cupidon,
Sinon par une fausse porte.
Quand le Plaisir l'ouvre en secret
Aux amants pressés et fidèles,
L'Hymen, secourable et discret,
Les unit, et coupe les ailes
Du Plaisir, qui pourroit s'enfuir
Avec le temps et la jeunesse;
Et, pour remplacer la tendresse,
Ne laisser que le repentir.

Il est plus d'un heureux ménage,
Qu'ici je pourrois vous nommer.
Notre siècle en a vu former
Trois, et peut-être davantage.
Il a vu des époux s'aimer
Le lendemain du mariage,
Et huit jours après s'estimer.
Ces couples qui du premier âge
Nous retracent l'heureux tableau,
Sans cortége, sans équipage,
Arrivent à pied du hameau.
Dans leur retraite fortunée
L'Amour les reconduit le soir,
Et pose, en riant, l'éteignoir
Sur le flambeau de l'Hyménée.

Mais, à la ville, ce bonheur
Ne se voit que par intervalle;
Qui sait trouver la paix du cœur
Au sein de la foi conjugale

Passe pour être possesseur
De la pierre philosophale.

Côte à côte paisiblement
Il est rare que l'on chemine;
Le pèlerin, malaisément,
S'accorde avec sa pèlerine,
Et jure bien entre ses dents
De ne plus se remettre en route,
Depuis qu'il sait, à ses dépens,
Le quart des faux frais qu'il en coûte.
Quoi qu'il en soit, je me résous
A partir pour ce long voyage,
Si je puis courir avec vous
Les hasards du pèlerinage.

LETTRE XXIX.

MARIAGE DE VÉNUS.

Il y a, dans l'ordre des destinées, des circonstances décisives, où, pour réussir, il faut absolument brusquer les aventures. Telle étoit l'alternative pressante où se trouvoit Jupiter. Vulcain avoit déplu, Mars commençoit à plaire; Vénus étoit femme, c'est-à-dire, foible contre l'amour, et forte contre la tyrannie. Elle pouvoit donc résister à Jupiter, céder à Mars; et Vulcain eût alors trouvé qu'il étoit un peu tard pour conclure.

Aussitôt que l'Hymen fut arrivé, le roi du ciel congédia Morphée pour cette nuit, et lui ordonna de prodiguer ses pavots à Vénus et à son amant. Il profita de ces heures paisibles pour régler avec l'Hymen les con-

ditions de l'alliance projetée. Vulcain s'obligea de fournir et d'entretenir l'artillerie céleste, et Jupiter lui donna Vénus en échange. L'Hymen conclut lui-même ce marché; ce qui prouve que dès-lors,

Non content d'asservir l'univers sous les lois
Du despotisme qu'il exerce,
En contrebande quelquefois
Ce dieu se mêloit du commerce.

La nuit arrivoit à peine aux deux tiers de son cours, lorsque Jupiter chargea Mercure d'éveiller Vénus. En même temps il lui dicta pour Mars un ordre de partir dès le matin, sans prendre congé, sous prétexte d'aller combattre quelques partis que les Titans essayoient de rassembler.

Vénus étoit alors troublée par un songe cruel : elle croyoit voir autour d'elle la cour céleste assemblée. Jupiter lui présentoit le dieu de Lemnos, et lui ordonnoit de le prendre pour époux. Elle repoussoit en tremblant la main de Vulcain, et se jetoit aux pieds de Jupiter, qu'elle arrosoit de ses larmes. Elle l'appeloit son protecteur, son père, et le conjuroit de ne pas la sacrifier, ou de différer au moins son sacrifice. Jupiter, attendri, écoutoit sa prière; mais le Destin, plus puissant que les dieux, prononçoit l'arrêt de Vénus. Mercure la conduisoit à Vulcain, et l'Hymen l'enchaînoit au pied de l'autel.

Tel étoit le songe de Cypris, lorsque Mercure l'éveilla. L'infortunée entr'ouvrit ses yeux baignés de pleurs et chargés de pavots; et confondant l'illusion avec la réalité de son malheur : « Allons, s'écria-t-elle, « puisque l'inflexible Destin l'ordonne, j'obéis. » A ces mots, elle suivit Mercure étonné de sa résignation.

« Ma fille, lui dit Jupiter, vous savez..... Oui, reprit-« elle, je sais ce qu'on exige de moi. Je ne vous accuse « pas de mon malheur, je n'en accuse que le Destin. « Mais, puisqu'il le faut!.... » Elle laissa tomber sa main, Vulcain la saisit; et le serment fatal fut prononcé.

Cependant Mars, à son réveil, désespéré de l'exil imprévu qui rompoit ses amoureux projets, vole chez Vénus pour prendre au moins congé d'elle. Mais Vénus est absente... absente avant l'aurore! Mars s'alarme; il soupçonne, il court, il s'informe, et parvient enfin à découvrir ce qu'il ne cherchoit pas.

Et voilà ce qu'on gagne à percer un secret.
Amants, fermez les yeux; qui n'est assez discret
Pour s'en tenir à l'apparence,
Quand il sait ce qu'il ignoroit,
Regrette bien son ignorance.

Mars, trop instruit, pour son malheur, maudit les destinées. Il maudit Jupiter et Vulcain, et Vénus, et lui-même;

Puis il partit, et je crois qu'il fit bien;
Car un amant qui voit épouser sa conquête,
Doit se trouver, s'il assiste à la fête,
Un peu gêné dans son maintien.

L'Aurore venoit de s'éveiller, et regardoit avec compassion Vénus, qu'elle voyoit pleurer pour la première fois; les autres déesses sommeilloient encore.

La Mollesse et la Volupté,
De pavots chargeoient leurs paupières,
Et semoient de roses légères
Leurs charmes brillants de santé,

Et couverts d'un doux velouté.
Les Plaisirs, amis du Silence,
Près d'elles fouloient le duvet,
Et caressoient leur nonchalance.
Leurs lèvres avoient la fraîcheur
D'une fleur qui s'entr'ouvre à peine;
Et l'on eût dit, à leur haleine,
Qu'un Zéphyr sortoit de la fleur.

A leur réveil, les Immortelles apprirent deux nouvelles qui leur furent également agréables, le mariage de Vénus, et le rappel d'Apollon. Ces deux événements occupèrent les heures rapides de la toilette, et firent éclore un double projet. Vénus s'étoit levée avant l'Aurore; elle avoit pleuré, elle devoit avoir les yeux gonflés, et beaucoup de pâleur : avec un peu d'art on pouvoit l'effacer. Apollon étoit aimable; c'étoit une conquête à faire. Il arrivoit de la campagne; la conquête étoit facile : mais d'autres pourroient la disputer; il falloit donc se mettre sous les armes. L'occasion étoit belle; le roi du ciel avoit ordonné les préparatifs d'un bal. A ce mot, Emilie, ne prévoyez-vous pas des attaques, des surprises, des conquêtes rapides? et ne vous rappelez-vous pas la nuit brillante où je vous vis pour la première fois.

Le lendemain, au point du jour,
Ma main sur mes yeux, Émilie,
Trouva le bandeau de l'Amour
Sous le masque de la Folie.
Je voulus l'arracher en vain;
Cupidon, par un nœud divin,
L'avoit serré, comme Nature,
En naissant, a sur votre sein

De Vénus noué la ceinture.
Sur mon front ce bandeau charmant
N'est point un vain déguisement;
Je suis aveugle, je vous jure :
Eh! qui n'est aveugle en aimant?
Cependant sur votre figure
J'entrevois encor deux beaux yeux,
Des traits nobles et gracieux,
Une candeur naïve et pure,
Un esprit, un charme attrayant,
Une tendre mélancolie....
Je suis un aveugle, Émilie,
Mais un aveugle clairvoyant.

LETTRE XXX.

VÉNUS AIMÉE D'APOLLON.

La famille céleste, dans toute sa magnificence, étoit assise au divin banquet. Vulcain buvoit à longs traits le nectar, et dévoroit des yeux sa conquête. Vénus, pâle et languissante, effaçoit encore toutes les déesses; celles-ci concentroient leur dépit, et gardoient le silence. Jupiter, près de Junon, observoit sa dignité conjugale; et l'Ennui, sous le masque de la Cérémonie, présidoit gravement à la fête.

Apollon égayoit seul cette monotonie. Il racontoit sa vie pastorale; il parloit de ses amours, de ses erreurs, des malheurs de l'inconstance, et du bonheur qu'il goûteroit désormais dans la fidélité. Ses regards sembloient adresser cette promesse à Vénus. Vénus

l'écoutoit avec cet intérêt qu'excite la bonne foi d'un jeune homme foible, mais moins aimable peut-être, s'il avoit moins de torts. Elle eût voulu les lui faire réparer. Elle étoit muette, attentive, immobile, et ne s'apercevoit point que la Nuit donnoit le signal des plaisirs et des fêtes.

Déjà la Folie et Momus
En triomphe amenoient la Danse;
Les Grâces marquoient la cadence,
Et suivoient les pas de Vénus.
L'Amour embrasoit l'atmosphère :
Sous une figure étrangère
On se fuyoit, on s'agaçoit;
Et le monarque s'éclipsoit
Sur les traces de la bergère.
Les traits de l'Amour se croisoient,
Voloient à travers l'assemblée,
Se renvoyoient, se repoussoient,
Et se perdoient dans la mêlée.
Les soupirs, les vives ardeurs,
Suivoient les Nymphes fugitives,
Qui, plus adroites que craintives,
Au piége attiroient les vainqueurs;
Et les criblant des étincelles
Que lançoit le feu de leurs yeux,
Mille fois par heure infidèles,
Trompoient à la fois mille heureux.
Un regard, un geste, un sourire,
Un mot, un rien, vouloit tout dire;
Tout parloit. L'espoir, le désir,
L'ardeur, la crainte, la tendresse,
Redoubloient la fièvre, l'ivresse,
Et le délire du plaisir.

Mais, tandis que vous suivez ce brillant tourbillon, l'heure fatale est arrivée : Vulcain s'éloigne, et Vénus disparoît.....

Ici ma Muse va taire
Ce qu'elle n'a jamais vu;
Je respecte le mystère
En faveur de la vertu.

Passons au lendemain; il est déjà grand jour, et Vénus ouvre les yeux.

Une lumière plus pure,
Semble éclairer la beauté.
Son désordre est sa parure,
Son fard sa timidité.
Un doux vermillon colore
Son teint brûlant de plaisir,
Et son cœur, novice encore,
Palpite de souvenir.

La toilette fut brillante : tous les dieux y assistèrent. Apollon y fut aimable, vif et séduisant. Il plut. On l'invita pour le lendemain, et le lendemain pour les jours suivants. Sa conversation étoit enjouée, spirituelle et tendre. Vulcain aimoit Vénus, mais son amour étoit peu délicat; et, quand l'époux avoit régné, l'amant disparoissoit. Apollon remplissoit ces interrègnes, que le sentiment et l'esprit rendent si intéressants. Cette intimité devenoit tous les jours plus tendre. Vénus commençoit à s'en alarmer; elle avouoit même ses scrupules à son ami. Mais celui-ci, se jetant à ses pieds : « Hélas! lui disoit-il, que vous êtes injuste! « et que vous connoissez peu mon cœur! »

« Sans rien oser, sans rien prétendre,

« Près de vous je me trouve heureux.
« Un mot, un regard un peu tendre,
« Un sourire, comble mes vœux.
« L'Amour exige qu'on le flatte,
« Les faveurs sont ses aliments;
« Mais l'Amitié, plus délicate,
« Vit de la fleur des sentiments. »

Cette tendresse métaphysique rassuroit Vénus; mais le piége n'en étoit que plus adroit. L'Amour, caché sous le voile de l'Amitié, est un bouton de rose renfermé dans son enveloppe : il perce peu à peu ce tissu léger. On l'entrevoit avec plaisir. Ses progrès sont rapides, mais ils paroissent insensibles à l'œil qui les suit et qui les désire. Apollon, par une nuance délicate, faisoit ainsi passer Vénus de l'inquiétude à la confiance, et de la confiance au désir. Ses regards devenoient encore plus expressifs, sa voix plus tendre, son chant plus affectueux; et Cypris ne se lassoit pas de l'entendre chanter. Un jour enfin il hésita quelques instants; Vénus insista; alors, baissant les yeux, il chanta d'une voix tremblante :

Depuis qu'aux genoux de Cyprine
Je passe mes plus doux moments,
C'est en vain que je m'examine
Pour démêler mes sentiments.
Je sais fort bien que je soupire,
Que je suis fou plus qu'à moitié;
Mais je ne saurois trop lui dire
Si c'est d'Amour ou d'Amitié.

Je crois qu'ils sont d'intelligence
Pour me tourmenter tour à tour.
Dans les regards qu'elle me lance

L'Amitié contrefait l'Amour.
Mon cœur alors, plein d'espérance,
Palpite plus fort de moitié,
Mais, près d'elle si je m'avance,
L'Amour contrefait l'Amitié.

Par une erreur involontaire,
Craignant sans cesse que mon cœur
Ne vole la sœur pour le frère,
Ou bien le frère pour la sœur,
Je tranche, de peur d'injustices,
Le différend par la moitié,
Et je confonds les sacrifices
De l'Amour et de l'Amitié.

Vénus ayant une fois agréé ce mélange, l'Amitié ne fut pas long-temps de la partie; et bientôt nos tendres amis devinrent amants passionnés. Mais les yeux de Vulcain, mais les regards de tout l'Olympe, interceptoient leurs moindres coups d'œil : un tête-à-tête eût été si doux! Mais ils n'avoient ni l'un ni l'autre aucun prétexte pour s'absenter. Vénus, soumise encore aux bienséances, n'osoit abandonner son époux. Apollon, nouvellement rappelé, ne pouvoit quitter le roi du ciel. Enfin les circonstances changèrent; Vulcain devoit s'absenter pour Lemnos. Vénus, durant ce voyage avoit obtenu la permission de visiter sa planète [1]. Apollon supplia Jupiter de lui accorder de nouveau le char de la lumière. Jupiter y consentit.... Nos amants se rencontreront sans doute, et vous prévoyez l'infidélité de Vénus. Mais ces jouissances seront passagères, et l'Hymen sera vengé.

---

[1] L'étoile de Vénus.

Depuis cette époque Apollon ne quitta plus le trône du jour. On assure même que c'est encore lui qui règle l'ordre des saisons, qui fait éclore les fruits et les fleurs, et qui, dans sa course rapide, voit à chaque pas tout changer, excepté mon cœur, et le vôtre peut-être.

Phœbus, tous les ans, sur vos traces,
Trouve, en recommençant son cours,
Nouveaux talents, nouvelles grâces,
Mais toujours les mêmes amours.
Tandis que la folle jeunesse
Court après la diversité,
Que je trouve dans ma tendresse
Une douce uniformité!
Eh! comment loin de ce qu'il aime,
Mon cœur iroit-il s'engager?
Mon amour est comme vous-même,
Il ne peut que perdre à changer.

LETTRE XXXI.

VÉNUS DANS L'ILE DE RHODES. LES SEPT MERVEILLES DU MONDE.

Au moment paisible où Vesper [1] atteloit le char de la Nuit, le char du Soleil s'arrêta sur l'horizon. Il étoit environné de nuages d'or et de pourpre, qui formoient dans le ciel un chaos radieux. Les astronomes de ce temps-là prirent ce phénomène pour un météore, et

---

[1] Ce Dieu présidoit au matin, sous le nom de Lucifer; et au soir, sous le nom de Vesper.

passèrent la nuit à l'admirer. Mais les mortels ignorent les secrets des dieux. Le phénomène étoit un voile brillant, sous lequel le roi du jour attendoit la reine de la beauté. Elle arrivoit au rendez-vous, portée sur l'étoile du berger. Les amants descendirent secrètement dans l'île de Rhodes; et, à la faveur du météore, ils échappèrent aux lorgnettes des curieux.

Seuls dans cette île, couverte de bosquets et de collines, ils ne tardèrent pas à s'égarer. Heureusement ils s'égaroient ensemble; et le Mystère, qui les guidoit, connoissoit le labyrinthe. Apollon, pour assurer la marche de Vénus, la soutenoit doucement dans ses bras. De temps en temps le gazon les invitoit à se reposer; mais la prudence leur défendoit de dormir. « Mon ami, disoit Vénus, que cette nuit est belle! « Votre règne ne vaut pas celui de votre sœur. Ah! « pourquoi ferme-t-on les yeux, quand il est si doux « de veiller! Non, jamais les pavots de Morphée n'eu-« rent pour moi la douceur des roses qui peuplent ce « séjour. Je ne sais quelle douce amertume j'y goûte à « soupirer avec vous. Je ne connoissois pas le prix des « larmes, et j'ignorois encore qu'il y eût une tristesse « préférable à tous les plaisirs. Ne vous semble-t-il pas, « mon ami, que ce vallon est enchanté, que les oi-« seaux y redoublent leurs caresses, que les hommes « y doivent respirer l'amour.... et qu'ici les dieux sont « des hommes? »

Je n'ose vous retracer, Emilie, ce qu'Apollon lui répondoit. Le langage des amants heureux est pour moi un langage étranger; cependant,

Depuis long-temps je pouvois le comprendre
Et le parler, si vous l'aviez voulu;

Car vous savez qu'il n'eût fallu
Qu'une leçon pour me l'apprendre.

Vous aurez donc la complaisance de suppléer ce que vous ne m'avez pas mis en état de vous écrire.

Cette nuit trop courte fut une heureuse alternative de doux propos et de silences peut-être plus doux encore. En effet :

Dans ces moments délicieux,
Cupidon lui-même balance
Pour décider lequel vaut mieux,
Ou du parler, ou du silence.

Phœbé, qui souvent marche avec tant de lenteur, eut alors, en peu d'heures, parcouru sa carrière; et l'Aurore importune rappela Phœbus dans les cieux. Il fallut déjà se quitter! Vénus, en soupirant, remonta sur sa planète, Apollon sur son char, et les astronomes allèrent se coucher.

Cependant l'île heureuse se ressentoit encore de la présence des dieux. Une odeur d'ambrosie parfumoit ses bosquets et ses vallées. On apercevoit çà et là des touffes de roses, qui fleurissoient les trônes de verdure où la déesse s'étoit reposée; l'île étoit devenue un jardin enchanté. Bientôt elle prit le nom des fleurs [1] qui la couvroient; et, comme les poëtes enrichissent toujours la vérité, ils publièrent qu'il y avoit plu des roses. Vinrent ensuite les commentateurs, qui en conclurent, on ne sait pourquoi, que Vénus, quoique mariée à Vulcain, étoit vierge encore. Mais quels rapports y a-t-il entre les roses et la virgi-

---

[1] Rhodes dérive d'un mot grec qui signifie rose.

nité, si ce n'est la blancheur de l'innocence ou le coloris de la pudeur? C'est là sans doute ce que ces messieurs ont voulu dire.

Quoi qu'il en soit, Apollon fut, depuis ce temps, adoré dans l'île de Rhodes; on lui érigea une statue colossale, haute de soixante-dix coudées. Chacun de ses pieds posoit sur un des deux rochers écartés qui formoient l'entrée du port, de sorte que les vaisseaux passoient, sans baisser leurs mâts, entre les jambes du colosse. Cette masse énorme fut construite en douze années par Charès, Lindien [1], et coûta trois cents talents: elle sembloit braver les siècles, et ne devoir finir qu'avec le globe qui la portoit; mais, cinquante-six années après, elle fut renversée par un tremblement de terre; et enfin, après neuf cents autres années, en 672, elle fut enlevée après avoir été mise en pièces, et on chargea neuf cents chameaux de ses débris.

Le colosse de Rhodes étoit la première des sept merveilles du monde.

La seconde étoit le temple de Diane à Ephèse. Cet édifice, soutenu sur cent vingt-sept colonnes, élevées par autant de rois, durant l'espace de deux cent vingt ans, et enrichi des trésors de toute l'Asie, fut brûlé, le jour même de la naissance d'Alexandre, par un certain Erostrate, qui prétendoit ainsi se rendre immortel. Les Ephésiens, pour le punir, défendirent, sous des peines capitales, de jamais prononcer son nom.

On comptoit aussi parmi les merveilles du monde

---

[1] C'est-à-dire, natif de Lindos, ancienne ville de Rhodes, sur les ruines de laquelle il existe maintenant un bourg qui se nomme Lindo.

la statue de Jupiter Olympien, ouvrage du célèbre Phidias; les jardins et les murs de Babylone, construits par Sémiramis; le palais de Cyrus, dont les pierres étoient cimentées avec de l'or; les fameuses pyramides d'Egypte, qui servoient de tombeaux aux rois de cette fertile contrée; enfin le tombeau qu'Artémise éleva au roi Mausole son époux. Ce monument prit le nom du prince qu'il renfermoit; nom que nous donnons encore à nos *mausolées.* Il étoit environné de trente-six colonnes, et avoit quatre-vingts pas de circuit. Que cette étendue ne vous étonne pas, Emilie;

Quand un cœur fidèle soupire
Près du tombeau de son amant,
En étendant ce monument,
Il croit étendre son empire.

La plupart de ces antiques merveilles ont été détruites par le temps; mais l'art en a réparé les outrages, en multipliant ses chefs-d'œuvre. Je pourrois, Emilie, faire avec vous de savantes recherches sur cette matière, et vous parler des nouvelles merveilles qui embellissent aujourd'hui l'univers; mais,

Les merveilles de l'art n'ont plus, en vérité,
Rien qui me charme; et je vous jure
Que vous avez borné ma curiosité
Aux merveilles de la nature.

LETTRE XXXII.

NAISSANCE D'ADONIS.

Vénus, enivrée d'un sentiment nouveau, se croyoit heureuse, mais son bonheur ne dépendoit pas d'elle; Apollon en étoit devenu l'arbitre et le dépositaire.

Hélas! que je plains une belle,
Qui confie à l'objet de ses jeunes amours
Le gage précieux du bonheur de ses jours!
Elle trouve presque toujours
Un dépositaire infidèle.

Tel fut le sort de Vénus. La Médisance, qui dès-lors présidoit au comité des déesses, lui rapporta en confidence que Phœbus descendoit tous les soirs au palais d'Amphitrite, et qu'il n'en sortoit qu'au lever de l'Aurore. A cette nouvelle, la triste Jalousie, quittant le temple de l'Hymen, son séjour ordinaire, vint déchirer le cœur de Vénus, et le remplit de fiel et d'amertume. La malheureuse déesse, l'œil égaré, le teint pâle, et les cheveux en désordre, vole au sommet du mont Ida. Là, ses regards inquiets fixent tour à tour le char de son amant et le séjour d'Amphitrite. Bientôt elle voit les coursiers du Soleil toucher au terme de leur carrière, et descendre vers la plaine liquide. L'Océan étincelle, les chevaux précipitent leur course, le char entre dans l'onde, ses feux s'amortissent, et Phœbus disparoît.

Cypris, à cette vue, étoit restée muette, immobile.

Ses yeux, fixés vers le sombre horizon, sembloient y suivre encore le char de son amant. L'ingrat, s'écrioit-elle, après tout ce que!... Elle n'en pouvoit dire davantage. Sa bouche demeuroit entr'ouverte, ses sanglots s'arrêtoient au passage. Elle cherchoit des larmes, et n'en trouvoit plus. Enfin, d'une voix tremblante, elle appelle ses colombes, saisit les rênes, et va dans l'île de Chypre ensevelir sa honte et ses remords.

Là, le souvenir de ses beaux jours l'attendrit, et fit couler des pleurs qu'elle avoit besoin de répandre. Il lui sembloit que ces arbres, que ces fontaines répondoient à ses soupirs; et l'infortunée soulageoit son cœur en leur adressant ces plaintes :

« Doux asile de l'innocence,
« Bocages, témoins du bonheur
« Et des plaisirs de mon enfance,
« Soyez témoins de ma douleur.
« Myrtes, sous votre ombre paisible
« Cachez mes larmes, ma rougeur;
« J'ignorois, avant mon malheur,
« Qu'on dût rougir d'être sensible;
« Pauvre Amphitrite, ainsi que moi,
« Tu perds en ce moment le repos de ta vie.
« Que je te plains!... Mais il est près de toi....
« Hélas! que je te porte envie! »

En parlant ainsi, elle erroit à travers les bois et les vallées; ses lèvres étoient livides, ses paupières gonflées, ses yeux éteints, ses joues pâles et brûlantes. Ce n'étoit plus Vénus; et, lorsque son amant vint éclairer les ravages qu'il avoit faits, l'infidèle ne reconnut plus sa victime.

Les jours de Cypris se consumoient ainsi dans les

regrets et dans les larmes. Souvent même elle y consacroit les nuits, et les comparoit douloureusement avec celle qu'elle avoit passée dans l'île de Rhodes. Alors elle se levoit avec agitation, et précédoit l'Aurore dans les bois et sur les montagnes.

Là, un jeune favori de Diane faisoit depuis quelque temps ses premières armes; il avoit les grâces de Diane elle-même. On l'eût pris pour son frère. Il n'étoit pas immortel; mais il entroit dans cet âge brillant où la vie ressemble à l'immortalité. En poursuivant les monstres des forêts, il aperçut Vénus, et s'arrêta. Cypris, étonnée, leva les yeux, et ne les baissa plus.

Le chasseur oublia son arc et son carquois.
Vénus, du sein des pleurs, sentit naître un sourire.
Ils se voyoient alors pour la première fois;
Et pourtant ils avoient quelque chose à se dire.

Enfin, après avoir hésité long-temps, le timide chasseur rompit ainsi le silence :

« Vénus vient quelquefois visiter ces beaux lieux;
« En vous voyant j'ai cru.... Mais sans doute mes yeux
« Ont été trompés par vos charmes :
« Si vous étiez Vénus, verseriez-vous des larmes? »

« Hélas! répondit-elle, vous ignorez donc que les « déesses sont sensibles, et les dieux infidèles? Mais « vous, aimable mortel, qui êtes-vous? Quels sont les « auteurs de vos jours? » A ces mots, l'adolescent rougit, et lui dit en baissant ses longues paupières : « Ma « naissance est un secret, et mon existence est un « crime. Cyniras, mon père, régnoit dans cette île « heureuse. Il n'avoit alors qu'une fille, qu'il chéris- « soit tendrement. Myrrha le payoit de retour; mais

« son cœur aveuglé s'égara, et la piété filiale fit bientôt place à l'amour. L'infortunée, pour éteindre cette « flamme incestueuse, essaya de terminer ses jours. « Elle détacha sa ceinture, et voulut s'étrangler. Mais « sa nourrice accourut, coupa le nœud fatal, la rendit « à la vie, lui arracha son secret, et favorisa son crime. « L'épouse de mon père célébroit alors durant la nuit « les mystères de Cérès. Myrrha, conduite par sa nourrice prend sa place dans le lit nuptial. Mais bientôt « Cyniras s'aperçoit de cette horrible méprise. Il alloit « venger la nature; sa fille échappe à sa vengeance. « Durant huit mois entiers, elle erra jusque dans le « pays des Sabéens, portant avec elle le remords et le « fruit de son crime. Enfin les dieux, à sa prière, la « changèrent en cet arbre d'où découle la myrrhe. « Hélas! ces larmes précieuses sont les pleurs de ma « mère. Sous cette forme nouvelle elle me nourrissoit « encore dans son sein. Enfin le terme marqué par Lucine arriva; l'écorce de l'arbre s'ouvrit, et je vis le « jour. Les nymphes, touchées de mon sort, me reçurent dans leurs bras, et prirent soin de mes plus « tendres années.... Tant que vécut mon père, je n'osai paroître dans le séjour qu'il habitoit; mais il n'est « plus, et j'ai cru qu'il m'étoit du moins permis de venir pleurer sur sa cendre. Hélas! je méritois peut-être une autre origine. Le cœur d'Adonis est pur; « plaignez-le, mais ne le haïssez pas. » A ces mots, les soupirs étouffèrent sa voix, et deux ruisseaux de larmes sillonnèrent ses joues vermeilles. Vénus, attendrie, les essuyoit en soupirant. « Consolez-vous, lui « disoit-elle, tous les cœurs ne vous sont pas fermés. « Ne vous accusez point du crime de votre mère, car « je ne voudrois pas aimer un coupable. Eh! qui m'ai-

« mera? s'écrioit-il. Je n'ai plus de sœur. — C'est moi « qui la serai. — Je n'ai plus de mère. — Eh bien! je « vous en servirai. » Et elle appliqua sur le front de l'orphelin un baiser. Je ne vous dirai pas, Emilie, si ce fut un baiser fraternel ou maternel. Vous en jugerez bientôt vous-même. Pour moi, j'imagine que l'émotion de Vénus ressembloit alors à celle que mon cœur éprouve auprès de vous :

Le doux sentiment que je goûte
En vous revoyant chaque jour
Est plus que l'amitié sans doute,
Mais n'oseroit être l'amour.
Il est de le faire connoître
Plus malaisé que d'en jouir;
Je le sentirois moins peut-être,
Si je pouvois le définir.

LETTRE XXXIII.

VÉNUS ET ADONIS.

Vous attendez impatiemment, Emilie, la seconde entrevue de Vénus et d'Adonis : vous allez être satisfaite. L'Aurore entr'ouvre les portes du jour : voici les amants. Au bas de cette colline n'apercevez-vous pas Adonis, les yeux baissés, la tête penchée et la démarche incertaine, accourant, et craignant d'arriver au rendez-vous? Au détour de ce bosquet ne découvrez-vous pas Vénus qui se cache derrière un buisson de myrtes? A travers les branches qu'elle écarte, elle aperçoit

Adonis; elle jouit de son embarras; elle l'attend, et lui pardonne de se faire attendre. Il arrive enfin. Vénus paroît.... Voyez comme il est confus de son bonheur, et comme elle est heureuse de sa confusion! Il se tait; elle regarde : il lève les yeux. Les voilà tous deux immobiles; ils se sont tout dit, et le silence dure encore. Enfin Cypris dépose un baiser sur sa main, et la lui abandonne; Adonis recueille le baiser, en donne mille en échange, et Vénus retire sa main pour les recueillir à son tour. Alors l'amant timide, un peu rassuré, lui dit à demi-voix :

« Cette belle main doit vous dire
« De quels feux je me sens brûler.
« Mais, hélas! pourquoi s'écrire,
« Tandis qu'on peut se parler? »

A ces mots, Vénus lui sourit, lui tend les bras, et ils se parlent. Après cet entretien muet, mais délicieux, Vénus remarque que son bien-aimé rêve et soupire. Elle veut en savoir la cause. « Hélas! répond-il en « rougissant, depuis un instant je crains d'avoir un « lustre de plus. Jusqu'ici je n'ai point compté mes jours; « mais pardonnez-moi d'en devenir avare depuis que « je vous les ai consacrés. Si ce qu'on m'a raconté est « véritable, je ne jouirai pas long-temps de mon bon« heur.

« Au printemps dernier, la jeune Aurore, fille de « Titan et de Cybèle, aperçut Tithon, frère de Priam: « il étoit beau, pour son malheur; la déesse l'aima. « Elle descendit de son char de rose, prit Tithon par « la main, et le conduisit dans l'île de Délos. Là, « l'Hymen les unit secrètement; et l'Aurore obtint des « Parques l'immortalité pour son époux. Mais l'im-

« mortalité n'éloigne pas la vieillesse; et les mortels « vieillissent bientôt auprès des divinités. Chaque fa- « veur que Tithon obtenoit de son épouse le vieillissoit « d'un lustre; et, avant que l'Aurore eût douze fois « éclairé l'Orient, elle vit son époux se courber sous « le poids de la caducité. Tithon supplia les dieux « d'abréger cette vieillesse éternelle; et les dieux, tou- « chés de son sort, le changèrent en cigale. Sous cette « forme nouvelle il chante encore d'une voix affoiblie « les plaisirs de sa jeunesse fugitive; et, dans peu de « jours peut-être, je chanterai, comme lui, le songe « rapide de mon bonheur. »

Adonis se tut, et soupira. Vénus, l'embrassant avec tendresse, lui répondit :

« Ah! ne crains point cette métamorphose :
« Adonis dans mon sein jamais ne vieillira;
« Mon Adonis est une rose
« Que mon souffle rajeunira. »

Ces paroles et quelques caresses le rassurèrent. Bientôt les alarmes s'éloignèrent, et les plaisirs prirent leur place. Vénus ne quittoit plus Adonis. Armée comme lui d'un arc et d'un carquois, elle le suivoit à travers les bois et les précipices. La reine de Gnide et de Paphos se soumettoit aux lois de Diane, qui bravoit sa puissance; et l'amour étouffoit la vanité dans le cœur d'une déesse! Si quelquefois l'ardeur de la chasse séparoit les amants, ils se rapprochoient aussitôt, ne fût-ce que pour se répéter *Je t'aime;* car, *Je vous aime,* n'étoit pas en usage alors pour une seule personne. Il étoit réservé à notre langue de distinguer par *vous* et *tu* le respect et la tendresse. Cependant elle n'a pas tout prévu; car, lorsque ces deux sentiments

sont réunis, quel mot faut-il employer? Je n'en sais rien; et je vous avouerai même, Emilie, que souvent, tandis que ma bouche dit *vous*, mon cœur vous tutoie *in petto*. Que cette liberté tacite ne vous alarme pas!

Tu ne peut vous être suspect,
Tu s'adresse à l'Être-Suprême :
Il peut donc, sans nuire au respect,
S'adresser à l'être qu'on aime.

LETTRE XXXIV.

MORT D'ADONIS.

Unis par l'âge et par les sentiments,
Quelle douceur, quelle volupté pure
Doivent goûter deux fidèles amants!
Leurs soupirs sont la voix de la nature.
Tout leur sourit; les feux de leur amour
Sont aussi doux que les rayons du jour.
D'un seul regard, le couple aimable et tendre
Sait se parler, se répondre et s'entendre.
Sont-ils heureux, l'Amour à leur bonheur,
Par ses faveurs, prête de nouveaux charmes.
Dans leurs chagrins, l'Amour consolateur
A vingt secrets pour essuyer leurs larmes.
C'est un sourire, un mot, un geste, un rien;
C'est un propos dicté par la tendresse;
C'est un baiser, une main que l'on presse,
Un cœur qu'on sent battre contre le sien.
Dans ces moments où soi-même on s'oublie,
Se souvient-on des peines de la vie?

Non, croyez-moi; de son enchantement,
Lorsque le cœur enivré se réveille,
Tout est passé; les plaisirs du moment
Ont effacé les chagrins de la veille.

Vénus éprouvoit depuis quelques jours cette douce consolation; Apollon étoit oublié; Adonis aimoit pour la première fois : c'étoient la candeur et l'amour même. Cypris connoissoit à ses dépens tout le prix de ce trésor. Elle en jouissoit avec délices, et ne concevoit pas au monde un état plus heureux que le sien. Mais, s'il est un bonheur passager, c'est celui qui naît de l'amour.

Déjà le Printemps s'étoit réfugié dans l'île de Chypre, et l'Automne cédoit à l'Hiver l'empire du reste de la terre. Mars revenoit couvert de lauriers, et se flattoit de retrouver Cypris en quartier d'hiver. En arrivant, il apprit la mésintelligence qui régnoit entre Vulcain et son épouse; cette nouvelle lui parut d'un favorable augure. Mais l'accueil glacé qu'il reçut de Vénus fit évanouir ses espérances, et naître ses soupçons.

Ce dieu savoit qu'une belle
Qui nous enlève son cœur,
Le reprend bien moins pour elle
Que pour notre successeur.

Il en résultoit, selon lui, que Cypris avoit une inclination secrète; et comme elle passoit une partie de l'hiver dans l'île de Chypre, il y avoit là quelque mystère, ou bien Mars ne connoissoit pas les femmes. Or il se piquoit de les connoître, et de n'être jamais dupe de leur dissimulation. Il épia donc Vénus dans ses

fuites champêtres, et reconnut avec dépit qu'il l'avoit jugée d'après les vrais principes.

Aussitôt le dieu jaloux jure la perte d'Adonis; il lui souffle la fureur des combats, et allume dans son cœur la soif du danger. Adonis ne respire plus que la guerre; il brûle d'affronter les bêtes féroces. Cette belliqueuse audace brille dans ses yeux, anime son teint, et lui donne une grâce nouvelle. Jamais Vénus ne l'a tant aimé; jamais elle n'a tant craint pour ses jours. « Mon « cher Adonis, lui dit-elle, d'où vous vient cette folle « témérité? Préférez-vous Diane à Vénus qui vous ché- « rit? Cessez de combattre les monstres; vous êtes fait « pour de plus douces victoires. Hélas! mon rang « m'appelle aujourd'hui à la cour de Jupiter. Je re- « viendrai dans peu d'instants; mais je ne vous quitte « qu'en tremblant. Ah! si je vous suis chère, ménagez « vos jours, et vivez pour celle qui n'auroit pas même « la consolation de mourir pour vous. » A ces mots, elle l'embrasse avec tendresse.

Mais à peine son char s'envole vers l'Olympe, que Mars lui-même se présente sous la forme d'un sanglier. Ses crins hérissés, sa gueule menaçante, ses yeux étincelants, réveillent l'ardeur impétueuse d'Adonis; il oublie Vénus, s'oublie lui-même, part comme la foudre, atteint le monstre, le perce d'un trait. Le monstre furieux se retourne, fond sur le jeune chasseur, le terrasse, et lui enfonce dans l'aine sa dent meurtrière. Adonis tombe baigné dans son sang. Zéphir porte à Vénus le dernier cri de son cher Adonis. Vénus y répond; et soudain ses colombes, d'un vol précipité, redescendent. La déesse, éperdue, court à travers les rochers et les ronces, déchire son sein d'albâtre et sa belle ceinture, et ses pieds délicats. Elle se

jette sur son bien-aimé, referme sa blessure entr'ouverte, arrache son voile, bande sa plaie profonde, et s'efforce d'arrêter le sang qui s'échappe à gros bouillons et ruisselle entre ses doigts. Soins inutiles et tardifs! Adonis n'est plus. Ses yeux brillants s'éteignent, son front pâlit, ses lèvres vermeilles se décolorent, et ressemblent à la violette flétrie. En vain sa malheureuse amante soulève avec effort ce corps immobile, le serre dans ses bras, appuie son cœur contre le sien, presse de sa bouche de feu cette bouche expirante, et cherche à la ranimer du souffle de sa chaleur divine : son cher Adonis ne la sent plus, et se glace contre son sein. Tout à coup ce froid mortel la saisit. La déesse frissonne, recule et tombe en invoquant la Mort. Mais la Mort, avare et sourde, emporte sa proie sans l'entendre. Hélas !.....

En respirant la vie et le dernier soupir
 Du mortel chéri qui nous aime,
Qu'il est cruel de ne pouvoir mourir,
 Et de se survivre soi-même!

La malheureuse Cypris, détestant l'immortalité, qu'elle ne pouvoit partager avec son amant, chercha du moins à ranimer de lui quelque étincelle. Elle recueillit le sang qui couloit encore de sa blessure; et du reste de sa tiédeur fit éclore l'Anémone.

Emblème de la vie, aimable et tendre fleur,
Qui brille le matin, le soir perd sa couleur;
Et, passant de nos prés sur l'infernale rive,
Nous présente en un jour l'image fugitive
 De la jeunesse et du bonheur.

Après cette métamorphose Vénus fit élever dans

cet endroit même un temple à son cher Adonis. Là se renouveloit tous les ans la pompe de ses funérailles. Les habitants de la Syrie et ceux de la Grèce adoptèrent dans la suite cette fête annuelle. Le premier jour, ils se couvroient de vêtements lugubres, s'arrachoient les cheveux et se frappoient la poitrine en pleurant la mort d'Adonis. Le lendemain, ils célébroient avec allégresse sa résurrection et son apothéose : ainsi, dès ce temps-là, comme aujourd'hui, l'on voyoit toutes les femmes,

Du soir au lendemain, changeant de ton, d'humeur,
Comme d'habit et de couleur,
Et, retournant leur physionomie,
Pleurer de joie ou de douleur,
Suivant la circonstance et la cérémonie.

Mais la vérité m'éloigne de la fable; j'y reviens. Cypris, après avoir rendu les derniers devoirs à son bien-aimé, songea elle-même à soigner ses blessures. En volant au secours d'Adonis, elle n'avoit senti ni les rochers, ni les ronces qui l'avoient déchirée. Les rosiers épineux étoient teints de son sang. Plusieurs gouttes jaillirent sur les roses; et ces fleurs, qui jusqu'alors avoient été blanches, conservèrent, depuis cet événement, la couleur du sang de Vénus.

Aussi moi, qui jamais n'obtins d'autre faveur,
Qui jamais n'eus d'autre ressource,
Que de vous présenter quelquefois cette fleur,
Je crois, en la voyant briller sur votre cœur,
Voir le sang de Vénus retourner à sa source.

LETTRE XXXV.

MARS ET VÉNUS SURPRIS PAR VULCAIN.

Vous savez, Emilie, ou vous saurez un jour, que ce qui désole une femme en console souvent une autre. La mort d'Adonis fit le désespoir de Cypris et la consolation de Proserpine. Cette reine, qui s'ennuyoit beaucoup dans son empire, fut enchantée d'y recevoir le favori de Vénus; et, ce qui la charmoit encore plus, c'est que la déesse ne pouvoit suivre son amant dans l'Elysée. Proserpine se flattoit donc de posséder seule l'ombre d'Adonis.

Ce bonheur vous paroît sans doute imaginaire :
 Qu'est-ce qu'une ombre pour un cœur?
Mais apprenez qu'Amour, pour l'ordinaire,
 Court après l'ombre du bonheur.

Vénus, qui pleuroit encore son cher Adonis, instruite des projets de Proserpine, en conçut une douleur amère. Mais bientôt le dépit succède à la douleur, et la rage au dépit. Ses sanglots s'arrêtent, ses larmes se sèchent sur ses joues brûlantes. La fille de l'Océan vole à l'Olympe, traverse la foule des dieux, se jette aux pieds de Jupiter, les presse de ses mains tremblantes, et ne dissimulant plus rien : « Oui, mon père, « s'écrie-t-elle, oui, j'aimois Adonis. Je l'aimois, je l'ai « perdu! J'ai perdu la jeunesse, les charmes, la ten- « dresse de mon amant. Son âme encore me restoit fi- « dèle, et Proserpine prétend me la ravir. La cruelle

« veut m'enlever jusqu'à l'ombre de ce que j'aimois. O « Jupiter! venge-moi. Rends-moi mon Adonis. Qu'il « vive, pour que Proserpine ne triomphe pas de ta « fille, et que l'immortalité ne me soit plus insuppor-« table! »

Jupiter, attendri, mais n'osant décider une querelle dont le motif compromettoit les droits de l'Hyménée, ordonna aux deux rivales de s'en rapporter au jugement de Thémis.

Cette vierge immortelle, fille du Ciel et de la Terre, et sœur de l'aimable Astrée, portoit un bandeau sur les yeux. D'une main elle tenoit un glaive, de l'autre une balance, et le miroir de la vérité.

Son temple étoit ouvert. Pour avoir audience,
On ne parcouroit point le dédale éternel
Tracé par la chicane et la jurisprudence;
L'encre ne couloit pas encor sur son autel,
Et l'or ne faisoit point trébucher sa balance.

Thémis, après avoir entendu Vénus et Proserpine, partagea leur différend par la moitié, et prononça qu'Adonis passeroit six mois sur la terre, et six mois dans l'Elysée. Cet expédient mit les rivales à peu près d'accord. Restoit à décider laquelle des deux jouiroit la première de la présence de son amant; et comme Proserpine, depuis quelque temps, étoit en possession, elle obtint pour elle la continuation du premier semestre. Quel siècle pour Vénus! mais Mars en adoucit la durée. Après une légère résistance,

Elle souffrit qu'il lui parlât,
Qu'il partageât sa peine et plaignit ses alarmes,
Puis, qu'il essuyât quelques larmes,
Puis enfin, qu'il la consolât.

Et lorsqu'après six mois, encor tendre et fidèle,
Adonis pour Vénus quitta le sombre bord,
L'innocent reconnut près d'elle
Que les absents ont toujours tort.

Le pauvre Adonis pleura long-temps cette étrange perfidie. Il gémissoit la nuit, il se plaignoit à l'Aurore; et l'Aurore, touchée de ses plaintes, les répétoit au lever d'Apollon. Ce dieu n'apprit qu'avec un dépit secret les amours et les infidélités de Vénus. Il se rappeloit des temps plus heureux, et bientôt ces souvenirs enfantèrent la jalousie. Caché derrière un nuage, il épia les amants, et trompa la vigilance de Gallus, gardien de leurs plaisirs. Aussitôt il en avertit Vulcain, qui, durant leur sommeil voluptueux, enveloppa Mars et Vénus de filets imperceptibles. L'Olympe assemblé fut témoin de leur réveil et de leur confusion.

J'ignore si, dans cet instant,
Vulcain fit bonne contenance;
Mais je sais bien qu'en éclatant
Un époux doit toujours rougir de sa vengeance.
Quand l'Hymen fait un quiproquo,
Le sage se résigne, il cède à son étoile,
Et sait, le front couvert d'un voile,
Jouer son rôle incognito.

Mars, furieux, changea Gallus en coq, pour le punir de sa négligence. Il paroît que, sous cette forme nouvelle, Gallus devint plus vigilant; car, tous les jours encore, avec la même exactitude,

Il annonce aux amants le lever de Phœbus,
Et Mars, en l'écoutant, sort des bras de Vénus.

Vulcain, à la prière des dieux, ayant levé ses filets,

Mars se sauva dans les montagnes de la Thrace, où il fut depuis adoré; et Vénus se réfugia dans l'île de Chypre. Là, par un prodige nouveau pour elle, elle crut voir de jour en jour décroître sa ceinture; peu à peu cette parure divine refusoit d'environner son sein. Enfin elle fut obligée d'y renoncer jusqu'à la naissance de l'Amour.

Que de bien, que de mal j'aurois à vous dire de ce dieu! Mais je m'impose silence. Il est trop cruel pour en dire du bien, et trop puissant pour en médire. D'ailleurs quelle seroit l'utilité, quel seroit le prix de mes leçons?

Si votre cœur daignoit m'entendre,
Je vous parlerois de l'Amour;
Mais que puis-je vous en apprendre?
Je ne l'ai vu qu'à votre cour.
Mieux que moi dès long-temps vous devez le connoître,
Et sur ce chapitre, à son tour,
L'écolière pourroit en remontrer au maître.

A ÉMILIE.

Au château de L....

Je vous écris, dans ce cabinet tranquille, où vous aimez si souvent à vous recueillir.

Cet asile devient pour vous
Le temple des vertus, des talents, de la gloire.
Ah! que j'y tombe à vos genoux,
Il deviendra mon oratoire.

Quoi qu'il en soit, votre goût pour cette aimable cellule est bien selon mon cœur.

J'aime un simple réduit qu'un demi-jour éclaire;
Là, mon cœur est chez lui. Le premier demi-jour
Fut, par la volupté, ménagé pour l'amour.
La discrète amitié veut aussi du mystère.
Quand de nos bons amis, dans un lieu limité,
Le cercle peu nombreux près de nous se rassemble,
Le sentiment, la paix, la franche liberté,
Président en commun au petit comité.
On est là. Qu'y fait-on? rien; mais on est ensemble.

Dans un salon froidement spacieux
Que le luxe à grands frais décore,
Rien ne parle à mon cœur, quand tout parle à mes yeux.
Il semble, dans ces vastes lieux,
Que le sentiment s'évapore.
Dans un boudoir on s'aime mieux,
Plus intimement on s'aceueille.
Rien ne se perd, tout devient précieux :
Un geste, un mot, un rien, tout se recueille.



Là, vers la fin du jour, la simple vérité,
Honteuse de paroître nue,
Pour cacher sa rougeur, cherche l'obscurité.
Là, la confidence ingénue
Rapproche deux amis; et si quelque soupir
A l'un des deux se laisse entendre,
Sentez-vous avec quel plaisir
Il devine les pleurs qu'à l'autre il fait répandre!

Heureux, Emilie, celui qui près de vous en feroit la douce expérience! Ah! si les dieux m'avoient réservé ce bonheur, quel temple, quel séjour enchanté vaudroit pour moi votre aimable asile!

Là, je voudrois passer ma vie;
Là, je voudrois un jour mourir
Les yeux fixés sur mon amie;
Là, le nom chéri d'Émilie
Se mêleroit encore à mon dernier soupir;
Là, s'échappant de l'infernale rive,
Au retour du printemps, mon âme fugitive
Reviendroit soupirer. Ainsi, dans les beaux jours,
L'hirondelle franchit le vaste sein de l'onde
Et, fidèle à son nid, revient, d'un autre monde,
Visiter le berceau de ses jeunes amours.

LETTRE XXXVI.

NAISSANCE DE L'AMOUR.

Si l'on vous racontoit, Emilie, qu'il existe un aveugle armé de traits empoisonnés, qui, par un instinct cruel, choisit à son gré ses victimes, et les frappe toujours droit au cœur; que cet aveugle porte sur les yeux un bandeau, lequel, se multipliant à l'infini, va couvrir la vue de tous ceux que le trait fatal a blessés, vous traiteriez sans doute ce récit de fable et de mensonge. Mais si l'on ajoutoit que l'aveugle est de votre connoissance; que souvent même vous lui prêtez vos yeux, et qu'en récompense il vous prête son bandeau, votre incrédulité feroit place à l'étonnement. Enfin, si l'on vous assuroit que, dès l'âge de quinze ans, vous avez conduit l'aveugle par la main, et lancé vous-même un de ses traits les plus ardents; alors, avec un sourire, tendre peut-être, vous vous rappelleriez l'ami d'Emilie, et vous diriez : Cet aveugle est l'Amour.

Chaque jour proscrivant le dieu de la tendresse,
Vous me faites jurer de n'en parler jamais;
 Chaque jour, je vous le promets;
C'est ainsi que tous deux nous en parlons sans cesse.

A peine Vénus eut-elle enfanté Cupidon, que Jupiter, lisant sur sa physionomie douce et perfide tout le mal qu'il feroit un jour, le proscrivit dès le berceau. Vénus, pour le soustraire au courroux de Jupiter, prit son fils dans ses bras; et, foible encore,

elle se traîna avec ce doux fardeau dans les forêts de l'île de Chypre. Là, elle oublia les plaisirs brillants de la cour céleste, et s'enivra des délices de l'amour maternel.

Elle éprouvoit, cent fois le jour,
Ce mélange d'inquiétudes,
D'ivresses, de sollicitudes,
Inséparables de l'amour;
Ses soins étoient plaisirs pour elle :
Les soins de mère sont si doux!
Son fils jouoit sur ses genoux,
Ou bien pendoit à sa mamelle,
Reposoit-il, « Vents, taisez-vous;
« Zéphyr, flattez-le, disoit-elle,
« Embaumez-le, rose nouvelle;
« Sommeil, verse-lui les pavots
« Que tu me destinois : je veille
« Si doucement quand il sommeille!
« Comme il sourit! Que le repos
« Donne de grâce à l'innocence!
« Du vainqueur des rois, des héros,
« Voilà donc la frêle espérance!
« Voilà celui dont la puissance,
« Égale aux arrêts du Destin,
« Donnera des lois à la terre,
« Enchaînera le genre humain,
« Les dieux même! Et je suis sa mère!....
« Mais ses traits semblent s'altérer;
« Il souffre! s'il alloit pleurer!....
« Non, ses yeux s'ouvrent, il soupire,
« Et s'éveille pour me sourire. »

Malgré sa tendresse pour son fils, Vénus ne fut pas sa seule nourrice. Si l'Amour n'eût sucé que le lait de

la beauté, son caractère en eût pris seulement une teinte de coquetterie, ce qui, de nos jours, ne tire plus à conséquence; mais aussitôt qu'il put marcher, il parcourut les bois, suça le lait des bêtes sauvages, et, avec leur substance il prit leur férocité. Bientôt il se façonna un arc de frêne, des flèches de cyprès, et les essaya contre les animaux qui l'avoient nourri. Sûr de son adresse, il l'exerça contre les hommes, et Vénus elle-même ne fut pas épargnée.

Quelques-uns de ses traits, légèrement dorés, blessoient les amants heureux. D'autres, armés d'une pointe de plomb, portoient au fond du cœur la froideur et l'ingratitude. Mais la plupart, trempés dans un poison subtil, frappoient et frappent encore les amants infortunés. Leur atteinte est souvent inévitable :

Mais, en se tenant à l'écart,
Le sage de leurs coups n'a, dit-on, rien à craindre;
Car ils ne portent pas plus loin que le regard
D'une belle ne peut atteindre.

Cependant l'Amour cache partout ses traits avec tant d'adresse, la Nature et les Arts conspirent tellement avec lui, que la défiance elle-même est quelquefois prise en défaut.

Sous le verre d'une tablette,
Où l'art aura représenté
En raccourci les traits de la beauté,
Que l'œil du sage innocemment s'arrête;
Le trait part, le coup est porté;
L'illusion commence la défaite
Qu'achève la réalité.

Souvent dans un bois solitaire.
Où le sage respire en paix,
L'écho des prés et des forêts
Lui redit les accents d'une jeune bergère.
S'il y prête l'oreille, aussitôt dans son cœur
Le trait s'insinue; et le sage,
Attiré pas à pas vers ce chant séducteur,
Court au-devant de l'esclavage.
Quelquefois, au bord d'un ruisseau,
Étendu sur l'herbe fleurie,
Du souvenir des fêtes du hameau
Il entretient sa tendre rêverie.
Le souvenir embellit tout.
« Qu'aux fêtes de Cérès Clymène étoit jolie!
« Oh! que ses grands yeux bleus avoient de modestie!
« Que sa parure avoit de noblesse et de goût!
« Ce temple de verdure est digne de Clymène.
« Viens, Clymène, en ces lieux reposer tes appas,
« Viens baigner tes pieds délicats
« Au cristal de cette fontaine:
« Ces bois t'ombrageront de leur feuillage épais,
« Mes soins écarteront les regards indiscrets.
« Ah! ne crains pas les miens : je devine tes charmes;
« Mais j'aime la vertu, j'adore la pudeur... »
Le rêveur, à ces mots, dans ses yeux sent des larmes,
Et le trait d'Amour dans son cœur.

Vous le voyez; les traits de l'Amour se rencontrent partout : dans le monde, dans la solitude, dans les fleurs d'un bouquet, dans les plis d'une gaze, dans les reflets d'une glace, dans les romans, dans les lettres, même de l'amitié, excepté dans les miennes peut-être.

Quoique ces traits pénètrent jusqu'au fond de l'âme, c'est presque toujours par les yeux qu'ils s'insinuent.

Il faut qu'il existe, des yeux au cœur, quelque fibre délicate qui serve de conducteur à cette flamme électrique; et, dans ce siècle éclairé, où l'on a porté si loin la connoissance des nerfs, je voudrois bien qu'un subtil anatomiste pût découvrir cette fibre conductrice; car, dès qu'il seroit démontré que le pouvoir de l'Amour ne tient qu'à un fil, ce fil une fois coupé,

Adieu tous les secrets de la coquetterie,
Soupirs, larmes, coups-d'œil, sourires, trahisons;
Adieu fureurs, craintes, soupçons,
Noirs enfants de la Jalousie....
Oui, mais adieu doux sentiments,
Si précieux aux belles âmes!
Adieu soupirs, baisers de flammes,
Ivresses, larmes et serments;
Adieu le bonheur des amants!
Le repos de l'indifférence
Pourroit-il compenser la perte du plaisir?
Non; aimer, jouir et souffrir,
De l'homme voilà l'existence.
Mais en amour surtout, par un secret lien,
Tout s'enchaîne, l'ardeur, la crainte, l'espérance,
Peines, plaisirs, tout se balance;
On souffre, on jouit: tout est bien.

Ainsi laissons là le projet de notre découverte. Aussi-bien, fussions-nous à l'abri des traits de l'Amour, il nous subjugueroit encore par les charmes de la persuasion. Aucun dieu ne possède comme lui le talent de s'insinuer dans un cœur, d'égayer la morale, d'aplanir les scrupules, et de donner aux foiblesses humaines le coloris de la vertu. On assure même que ses arguments sont sans réplique. Je le crois volontiers;

Mais, sur le chapitre des mœurs,
De sophisme je le soupçonne;
Car de la sagesse il raisonne
Comme un aveugle des couleurs.

Au reste, si ces raisonnements ne sont pas toujours justes, au moins doivent-ils être amusants, car ils lui sont inspirés par la Folie, que Jupiter lui a donnée pour conductrice. Cette déesse agile le conduit sans cesse aux assemblées, aux spectacles, aux bals, aux rendez-vous. Chez nous, elle l'affuble tour à tour d'un uniforme, d'un petit manteau, d'un grand chapeau, d'une robe à longs plis, d'un bonnet carré, d'une perruque à circonstances, d'un habit de cour, d'une petite coiffe de dévote, et même d'un capuchon. La plupart de ces costumes lui vont très-mal; mais, lorsqu'il n'emprunte point cette garde-robe étrangère, le pauvre malheureux est réduit à marcher tout nu. L'on a beau lui en vouloir, ce dénûment excite la compassion; il se joint même à ce tendre intérêt un souvenir encore plus tendre, quand on se rappelle que sa nudité est aujourd'hui l'emblème de ce qu'il fut dans l'âge d'or.

Comme il étoit sans voile, il étoit sans détours.
Dès qu'il aimoit, il disoit : Je vous aime;
Et cet aveu n'étoit point un problème
Qu'un amant pût résoudre à peine en quinze jours.
Il n'étudioit point ses timides discours,
Comme une certaine Emilie
Qui prétend sauver sa pudeur
Sous le voile douteux de l'amphibologie;
Tandis que ses regards, ses soupirs, sa langueur,
Nous font du secret de son cœur
Le secret de la comédie.

LETTRE XXXVII.

ENFANCE DE L'AMOUR.

On se plaint depuis long-temps des traits de l'Amour; cependant ils ont fait verser moins de pleurs que ses ailes. Elles sont teintes de pourpre, d'or et d'azur. Ces nuances variées offrent l'emblème de l'inconstance sur le plumage qui en est le mobile.

Je ne vous dirai pas, Emilie, à quel âge l'Amour sentit croître ses ailes. Un petit-maître vous protesteroit que ce fut le jour même ou, au plus tard, le lendemain de sa naissance. Pour moi, voici mon opinion à ce sujet.

Il n'eut point d'ailes en naissant,
L'innocence est toujours fidèle;
Il n'en eut point en grandissant,
L'enfance n'est jamais cruelle.
Dans l'âge où naissent les soupirs,
Il ne voltigea point encore;
La constance est sœur des désirs
Que ce bel âge voit éclore.
Mais dès le premier baiser
Que sa bouche obtint des belles,
Les deux pointes de ses ailes
Commencèrent à percer.
Nouveaux baisers; le plumage
En deux jours se déploya.
Enfin, par son doux langage,
Il obtint bien davantage.....

Dès qu'il en fut venu là,
Aussitôt il s'envola.

Peu de temps après, l'Amour se promenoit avec sa mère dans une prairie émaillée de fleurs. Là, comptant sur l'agilité de ses ailes, il se vanta de moissonner en quelques minutes plus de fleurs que Vénus n'en pourroit cueillir. Vénus accepta le défi, et Cupidon, voltigeant devant elle, alloit gagner la gageure.

Mais, au moment d'être vainqueur,
Il vit évanouir sa gloire.
L'Amour laisse souvent échapper la victoire
Quand il vole de fleur en fleur.

La nymphe Péristère, qui accompagnoit Cypris, l'aida sur-le-champ à remplir sa corbeille; et l'Amour, piqué de se voir vaincu, changea la nymphe en colombe;

Afin d'apprendre désormais
A nos modernes Péristères
Qu'avec l'Amour nymphe ne doit jamais
Se mêler que de ses affaires.

Malgré ce mauvais succès, Cupidon a toujours conservé le goût de voltiger. Il a suivi dans ses conquêtes la marche incertaine de nos héros à bonnes fortunes, avec cette différence, que ceux-ci vieillissent en sortant de l'enfance, au lieu que l'Amour a toujours conservé la taille, la fraîcheur et l'agilité d'un enfant. Cette extrême jeunesse étonne, surtout quand on la compare avec sa force irrésistible.

Par quel charme, ou par quelle adresse,
Un foible enfant peut-il renverser la raison

Et triompher de la sagesse ?
On le dit fort ; mais le fripon
N'est fort que de notre foiblesse.

Au reste, l'enfance de l'Amour est assez prouvée par ses jeux, ses caprices et ses inconséquences ; et l'on sent aisément que l'âge de la prudence ne peut ni lui convenir, ni lui plaire.

L'Amour est tellement enfant,
Et, pour son âge, a tant de complaisance,
Que d'un regard il fait souvent
Tomber la vieillesse en enfance.

Cependant sa figure ne porte point le caractère naïf de l'innocence ; on n'y lit que le plaisir d'avoir fait le mal, et le désir de le faire encore. Malgré cette physionomie perfide, les anciens regardoient l'Amour comme le plus beau des habitants de l'Olympe. Cette opinion me semble bien naturelle ;

Car, si la femme que j'aime
Est la plus belle à mes yeux,
Il est juste qu'Amour lui-même
Soit pour moi le plus beau des dieux.

Quant à son caractère, les opinions sont absolument divisées. Les uns le font auteur de tous les biens, les autres de tous les maux, suivant les biens ou les maux qu'ils ont reçus de lui. Pardonnez, Emilie, si je suis de ce dernier parti ; vous n'avez pas voulu que je fusse du premier.

Il est probable que cette double opinion a donné lieu à l'idée que les anciens ont conçue de deux

Amours [1] opposés. Suivant eux, l'un préside à la volupté, l'autre au sentiment.

L'un flétrit la fleur du plaisir
Aussitôt qu'elle vient d'éclore;
C'est lui qui jadis fit vieillir
Tithon dans les bras de l'Aurore.
L'autre inspire ce feu divin
Que vous allumez dans mon sein,
Cette flamme pure et sublime
Que la vertu nourrit d'estime.
Dévoré de sa sainte ardeur,
Ma bouche, en soupirant, l'exhale.
Du feu sacré l'autel est dans mon cœur,
Et vous en êtes la vestale.

Quant à la naissance de l'Amour, elle a donné lieu à plus d'erreurs et de systèmes que son caractère et tous ses attributs.

Aristophane raconte que la Nuit, fécondée par Zéphyre, pondit un œuf qu'elle couva sous ses ailes noires, et d'où sortit Cupidon.

Platon rapporte qu'au banquet céleste que donnèrent les dieux pour célébrer la naissance de Vénus, Porus, dieu de l'abondance, s'étant enivré de nectar, rencontra dans les jardins de Jupiter Pénia, déesse de la pauvreté, qui étoit venue pour recueillir les restes du repas; qu'il la rendit mère de Cupidon, et que Vénus adopta cet enfant.

Sapho le fait fils du Ciel et de la Terre; Alcée, de la Discorde et de l'Air; plusieurs, de Zéphyre et de

---

[1] Ils appeloient l'Amour vertueux, *Éros*; et celui qui lui est opposé, *Antéros*. On le croit fils de Mars et de Vénus.

Flore. Enfin il n'y a point de financier parvenu sur l'origine duquel on puisse citer autant de variantes. Quelques profanes ont même osé avancer que l'Amour n'étoit ni dieu, ni roi. Si cette erreur s'étoit accréditée, vous l'auriez dissipée de nos jours;

Depuis qu'en votre sein le dieu d'Amour repose,
Il eût repris son sceptre et sa divinité.
Vos yeux, d'un seul regard, à l'incrédulité
 Auroient prouvé sa royauté,
 Vos vertus son apothéose.

LETTRE XXXVIII.

HÉBÉ ET L'AMOUR.

S'il existe des caprices aimables, ce sont assurément les caprices de l'Amour.

Il est aimable quand il pleure,
Il est aimable quand il rit.
On le rappelle quand il fuit,
On l'adore quand il demeure.
C'est le plus aimable boudeur
Qui soit de Paris à Cythère;
C'est le plus aimable imposteur
Qui soit né pour tromper la terre;
Il fait vingt serments aujourd'hui,
Et demain il les désavoue :
On sait qu'il blesse quand il joue,
Et l'on veut jouer avec lui.

Je vais, Emilie, vous citer un trait qui vous prouvera que ces jeux ne sont pas toujours des jeux d'enfants. Il étoit encore très-jeune lorsqu'il fit avec Hébé sa compagne le voyage de Paphos, où Vénus avoit un temple célèbre. Là, après avoir étudié les arts et les sciences,

Ce dieu malin, qui sans cesse varie
Ses goûts légers, ses plaisirs, ses travaux,
Conçut un jour la docte fantaisie
De professer, au milieu de Paphos,
Les éléments de la géographie.

Dans ce dessein, lui-même il façonna
D'un marbre blanc la surface arrondie,
Et d'un bleu tendre avec art dessina
Sur ses contours la Grèce, l'Italie,
Londres, Paris, Cythère, *et cætera*.

La jeune Hébé, qui toujours le seconde,
Dans ses projets grandement l'assista,
En se chargeant de la machine ronde :
Aux écoliers que l'Amour enseignoit
En tous les sens Hébé la retournoit,
Pour leur montrer les quatre coins du monde.

Mais la déesse à la fin se lassant
De ce travail, Cupidon, pour bien faire,
Avec adresse, ayant coupé sa sphère
Par l'Équateur, la fendit justement
En deux moitiés, par quoi les Antipodes,
Mis de niveau, furent moins incommodes
A transporter. L'Amour, de çà, de là,
Contre le sein d'Hébé les accoupla.

Or de l'Amour la gentille écolière,

Flore, un beau jour, ayant touché, dit-on,
Du bout du doigt les pôles de la terre,
Chaque toucher fit éclore un bouton :
Bouton naissant de rose printanière
Ne brille pas d'un plus beau coloris
Que ce bouton éclos du sein des lis.
A s'en parer Hébé fut la première;
L'Amour lui-même en parut enchanté.
La mode en vint; chaque divinité
Modestement promenoit à la ronde,
Sous un tissu gonflé par le zéphyr,
Les deux boutons prêts à s'épanouir,
Qui couronnoient sa double mappemonde.
Chez les humains cette mode passa
Rapidement; et l'adroite Nature
Pour le beau sexe avec art imita
Des déités la nouvelle parure,
Comme elle avoit, à quelque temps de là,
De Cythérée imité la ceinture.
Mais ces trésors, qui sont d'un si grand prix
Dans la saison du règne de Cypris,
Sont dédaignés par l'austère vieillesse.
Dans l'âge mûr, nous voyons nos mamans
Laisser tomber ces frêles ornements
Qu'avec tant d'art éleva leur jeunesse,
Jouets légers de l'Amour et du Temps,
Que la Sagesse abandonne aux enfants.

Je conviens, Emilie, que ce trait d'invention, dont les imitations ont été si multipliées, n'est point consigné dans l'histoire de l'antiquité; mais il nous est parvenu par la tradition, dont le rapport, depuis tant de siècles, est appuyé sur une expérience aussi heureuse que constante. Je vous engage donc à le croire, d'au-

tant que vous êtes moins que personne en état de le contester ;

Car, si vous osiez démentir
La vérité de ce système,
Vous pourriez, je crois, nous fournir
Double argument contre vous-même.

LETTRE XXXIX.

SÉMÉLÉ, ARIANE.

VÉNUS depuis long-temps cherchoit l'occasion de réconcilier son fils avec Jupiter, lorsqu'enfin le Destin la lui présenta : ce furent les noces de Thétis et de Pélée, où toute la cour céleste fut invitée, excepté la Discorde.

Vénus, profitant de la circonstance, alla trouver Thétis, et lui dit : « Mon fils, en naissant, a été pros-
« crit par Jupiter ; vous pouvez tout aujourd'hui ; ob-
« tenez sa grâce, et comptez sur sa reconnoissance.

« Il sèmera de fleurs votre heureux hyménée ;
« Il abrégera la journée,
« Allongera la nuit, et l'on verra l'Amour
« Faire un mariage à la cour. »

Thétis promit son intercession à Vénus, qui, pour la seconder, alla solliciter l'appui de Junon.

« Présentez mon fils, lui dit-elle ;
« Obtenez son pardon : pour prix de ce bienfait,

« A votre époux il doit lancer un trait
« Qui le rendra huit jours fidèle. »

Junon, tentée d'un pareil phénomène, promit à Vénus de l'aider de tout son crédit.

L'Olympe étant donc assemblé, l'Amour, tenant Thétis par la main, parut dans le temple de l'Hyménée. Il portoit sur sa figure cette candeur enfantine et ce regard ingénu qui ne manque jamais les cœurs. Il sourit, et fut aimé. L'Hymen voulut lier connoissance avec cet aimable étranger, et lui proposa même une association. Mais leur commerce souffrit beaucoup de l'opposition de leurs caractères. L'un est de feu, l'autre de glace. Aussi les amants tremblent-ils avec raison de les voir réunis. En effet,

Il est naturel, ce me semble,
Que l'Hymen de l'Amour attiédisse l'ardeur.
Du chaud, du froid unis ensemble,
Que résulte-t-il? La tiédeur.

Quoi qu'il en soit, Junon et Thétis présentèrent l'Amour à Jupiter, qui lui accorda sa grâce. L'enfant vola sur ses genoux, et le caressa : mais on sait que ses caresses sont des blessures. Toutes les déesses furent blessées presqu'en même temps. Les propos, les regards s'animèrent; et les yeux de Bacchus, ayant rencontré ceux de Cypris, ne se baissèrent plus.

Ce dieu, long-temps en butte au courroux de Junon, venoit enfin de se réconcilier avec elle, et paroissoit pour la première fois au banquet céleste. Outre ses qualités réelles, il avoit pour les déesses le plus grand de tous les mérites, celui de la nouveauté. La curiosité

l'assiégeoit. Vous devinez qu'il fut interrogé ; vous devinez aussi qu'il fallut répondre ;

Car du sexe discret dont nous suivons la loi
Tel est l'amour pour le silence,
Que, quand il interroge un muet de naissance,
Il faut ou qu'il réponde, ou qu'il dise pourquoi.

Bacchus répondit donc en ces termes : Vous savez, déesses, que je dois le jour à Sémélé, fille de Cadmus, frère d'Europe, qui a donné son nom à la plus belle partie de l'univers. Ma mère entroit dans cet âge où la laideur même brille des charmes du printemps : jugez de quel éclat devoit briller sa beauté. Jupiter lui-même en fut ébloui, et de ses yeux le trait passa dans son cœur. Soudain il prend la taille et la figure d'un adolescent. Il paroît, il est aimé. Long-temps la pudeur de Sémélé résiste à l'Amour ; mais enfin elle cède à la vanité. Son amant, repoussé de ses bras, lui déclare qu'il est le souverain des dieux. A ces mots, un regard le rappelle, et Sémélé devient mère.

J'ignore, ô Junon ! qui put vous instruire de ce mystérieux larcin ; mais la vengeance en fut terrible. Vous vîntes trouver ma mère sous les traits de Béroé, sa nourrice ; et, lui donnant un baiser féminin, vous lui dîtes en confidence :

Ma belle enfant, qu'as-tu fait de tes roses ?
Je ne te vois que des lis aujourd'hui.
Qui peut avoir flétri tes lèvres demi-closes ?...
Le petit scélérat !... Je gage que c'est lui !

Eh ! qui donc ? reprit ma mère en rougissant.

— Qui ? cet adolescent, dont les yeux, le sourire,
Les propos, en deux jours, poussent un cœur à bout.

Je ne veux rien savoir; mais, si tu me dis tout,
Je te promets de ne rien dire.

Je n'ai rien à vous confier, répliqua Sémélé, puisqu'il n'y a rien.

Rien.... Regarde-moi donc.... Quels regards abattus!
Rien?... Mon enfant, j'ai là-dessus
Une science trop certaine.
J'ai passé par là... Mais... ta robe ferme à peine,
Et ta ceinture ne joint plus!

A ces mots, ma mère ne répondit que par des larmes, et tomba dans les bras de la fausse Béroé, qui, feignant de la consoler, s'écrioit:

Ne pleure pas, ma pauvre fille!
On est jeune, on est foible... Eh! ne sais-je pas bien
Ce qu'il en coûte alors? Oh! le petit vaurien!
Si je connoissois sa famille!...
— Vous la respecteriez. — Vraiment ce suborneur,
Ce scélérat, ce fourbe insigne,
T'aura fait encor trop d'honneur.
Tu verras qu'il descend au moins en droite ligne
De Saturne. — Il est vrai. — Quoi! ce jeune inconnu?
— C'est Jupiter. — Et tu l'as cru?
Va, les dieux gagnent trop à l'être,
Pour dédaigner de le paroître.
Qui te l'a dit enfin?... — Lui-même. — L'imposteur!
Abuser ainsi la candeur!
Un Jupiter sans barbe! — Hélas! reprit ma mère,
Si ce n'est le dieu du tonnerre,
C'est au moins le dieu du bonheur.

Eh bien! ajouta la perfide nourrice, pour te prouver sa divinité, qu'il paroisse devant toi dans l'éclat

de toute sa puissance! Cette proposition flatta la vanité de Sémélé ; elle pressa son amant d'y condescendre. En vain celui-ci lui représenta qu'il y alloit pour elle de la vie ; elle lui répondit :

Si, par l'éclat brûlant de ta gloire suprême,
Ce foible corps est dévoré ;
Si je meurs enfin, je mourrai
Dans les bras de celui que j'aime.

Jupiter, trop tendre pour résister à ses désirs, parut dans un nuage de lumière, tenant d'une main le sceptre, et de l'autre la foudre. Sémélé, ivre de gloire et d'amour, lui tendit les bras, et se précipita dans les siens ; mais ses lèvres touchoient à peine les lèvres de son amant, que déjà la foudre l'avoit consumée. Son âme, en gémissant, s'envola dans l'Élysée. Junon sourit ; et Jupiter, versant des larmes, me recueillit parmi les cendres de ma mère, et me mit dans sa cuisse, où il me porta jusqu'au terme de ma naissance. Alors Mercure me confia secrètement aux nymphes de la montagne de Nysa, en leur disant :

« Élevez cet enfant à l'ombre du mystère,
« Il étoit orphelin avant de voir le jour.
« Que son enfance vous soit chère :
« Et dans le sein de votre amour
« Puisse-t-il oublier qu'il a perdu sa mère ! »

Je la retrouvai en effet près de ces fidèles nourrices, qui, en récompense de leurs soins, brillent maintenant au milieu des astres, sous le nom des *Hyades*.

Quand je sortis de leurs bras, le bon Silène devint mon précepteur. Il étoit toujours monté sur son âne

et c'est à lui que je dois mes premières leçons d'équitation.

Son caractère étoit la bonhomie.
Il buvoit sec, mais il avoit le vin
Joyeux et tendre; il eût, le verre en main,
Fait rire en chœur toute une académie.
Auprès de lui, jamais le noir chagrin
N'osa rider le front de la Folie.
Si la Bacchante avec un ris malin,
Dans un repas le barbouilloit de lie,
Il se prêtoit à la plaisanterie,
Et se vengeoit par un tendre larcin
Qu'il n'alloit pas raconter à sa mie.
Nymphes, bergers, dryades et sylvains,
De ses chansons répétant les refrains,
L'environnoient de leur bruyante orgie,
Et promenoient le meilleur des humains
Sur le meilleur des coursiers d'Arcadie.

Formé par les leçons d'un si bon maître, je résolus, dès ma jeunesse, de marcher sur les traces des héros, et de surpasser la gloire des plus illustres conquérants. Mais les idées de conquêtes que Silène m'avoit données n'avoient rien de sanguinaire. Je voulois faire des heureux, et non pas des esclaves; et les peuples échappés à ma puissance devoient envier le sort des vaincus.

Mon plan étant ainsi conçu, je partis à la tête d'une armée innombrable.

Les dryades, le thyrse en main,
Ouvroient la marche. Au lieu de machines de guerre,
Les sylvains rouloient sur la terre
Des milliers de tonneaux de vin.
La Folie et l'Amour, couronnés de raisin,

Remplaçoient parmi nous la Fureur et la Gloire,
Et quand l'armée, au son du tambourin,
Faisoit halte, c'étoit pour boire.

J'étois monté sur un char traîné par deux tigres; un thyrse me servoit de sceptre, et le pampre formoit mon diadème. Bientôt la Renommée annonça aux peuples de l'Inde qu'un fils de Jupiter s'avançoit pour les conquérir. Ces peuples, me croyant héritier de la foudre, s'enfuirent à mon approche; mais, revenus de leur première terreur, ils accoururent en foule au-devant de leur nouveau maître. Alors, au lieu d'exiger d'eux des tributs et des otages, je leur dis :

Ensemencez ce champ fertile, mais inculte,
Plantez ces jeunes ceps le long de ces coteaux;
Dans ces riants vallons rassemblez vos troupeaux :
Voilà mes lois, voilà mon culte.
Je n'exerce point les horreurs
Du dieu de Thrace et de Bellone.
Soyez libres; je veux n'enchaîner que les cœurs.
A vos princes soumis je laisse la couronne;
Mais à condition que de votre bonheur
Ils me rendront un pur hommage.
Je ne veux de mes droits que votre amour pour gage.
Allez, soumettez-vous, et buvez au vainqueur.

En peu de temps tous les peuples voisins subirent mes lois; toutes les villes m'ouvrirent leurs portes, et je comptai mes jours par mes victoires. Enfin, ayant achevé la conquête de l'Arcadie, de la Syrie, et des autres provinces de l'Inde, je quittai mes nouveaux sujets en leur disant :

Je confie à vos soins tout ce que j'ai soumis,

D'autres vainqueurs feront garder leurs diadèmes.
Je n'ai conquis que des amis,
Et les cœurs se gardent eux-mêmes.

Je revins alors triomphant, et traversai toutes ces belles contrées, où je rencontrois à chaque pas les paisibles monuments de mes victoires. Je voyois les moissons dorer les champs fertiles, les troupeaux bondir dans les vallées, les arbres et la vigne couronner les coteaux de fruits et de verdure; et, comparant ces campagnes à celles où tant de héros ont acquis une gloire si cruelle, je me disois avec une joie secrète :

Je n'ai point abreuvé ces plaines
Du sang de mes nouveaux sujets;
Elles n'ont vu briller que le fer de Cérès :
Et mon nectar lui seul a rougi leurs fontaines.

Enfin je m'embarquai, emportant les regrets et l'amour des peuples que j'avois conquis. Mes vaisseaux étoient couronnés de pampres verts. La vigne s'entrelaçoit autour des mâts et des cordages, et nous présentoit ses grappes vermeilles. Les matelots en exprimoient le nectar, et chantoient le plaisir de la vendange. Les nymphes d'Amphitrite, attirées par leurs chants, environnoient nos vaisseaux; elles élevoient au-dessus des flots leur sein de lis et leurs bras plus blancs que la neige. Les Zéphyrs, battant des ailes, caressoient les trésors de ces nymphes, et leurs douces haleines nous faisoient voguer paisiblement sur les plaines liquides.

Bientôt nous aperçûmes l'île de Naxos comme un nuage sur l'horizon. Peu à peu ses rochers nous paru-

rent sortir du sein des eaux. Les arbres antiques qui la couronnent sembloient élever leurs têtes majestueuses à mesure que nous approchions de ces rivages. Je résolus de m'arrêter dans cette île : je la trouvai déserte; mais je ne sais quel charme secret m'inspiroit sa solitude. Une voix intérieure sembloit me dire :

Sur les traces de la victoire
Qui t'a conduit jusqu'à ce jour,
Ton cœur n'a connu que la gloire;
Ici tu connoîtras l'amour.

Attiré par cette douce rêverie, je m'égarai seul dans ce désert enchanté. Je croyois entendre l'écho soupirer. Plus j'avançois, plus ses accents devenoient tendres et plaintifs. Enfin j'arrivai près d'un rocher au pied duquel la mer brisoit ses vagues blanchissantes. Les flancs du rocher entr'ouverts présentoient une grotte dont l'entrée étoit ombragée par de noirs cyprès. Du fond de cet antre sauvage sortoit une voix touchante qui prononçoit ces tristes paroles :

Cruel, pourquoi m'avoir trahie?
Je t'aimois de si bonne foi!
J'ai tout sacrifié pour toi,
Et c'est toi qui me sacrifie!
Tu m'as condamnée à la mort!
Je te déplais, je suis coupable!...
Hélas! s'il suffisoit d'aimer pour être aimable,
Ingrat, je te plairois encor.

Si la douleur flétrit mes charmes,
C'est toi qui causes ma douleur,
Mon teint reprendroit sa fraîcheur,
Si ta main essuyoit mes larmes.

Mais tu fuis et j'attends la mort.
Je te déplais, je suis coupable!...
Hélas! s'il suffisoit d'aimer pour être aimable,
Ingrat, je te plairois encor.

Du moins, à mon heure dernière,
S'il m'étoit permis de te voir!
Si je mourois avec l'espoir
Que tu fermerois ma paupière:...
Mais je suis seule avec la mort.
Je te déplais, je suis coupable!...
Hélas! s'il suffisoit d'aimer pour être aimable,
Ingrat, je te plairois encor.

Adieu! ton amante abusée,
Mais trop foible pour te haïr,
T'adresse son dernier soupir
Avec sa dernière pensée.
Je vole au-devant de la mort.
Je te déplais, je suis coupable!
Hélas! s'il m'eût suffi d'aimer pour être aimable,
Ingrat, je te plairois encor.

A ces mots, le teint pâle, les cheveux épars, une femme sort de la grotte et s'élance vers les flots; mais, plus prompt que la foudre, je me précipite à sa rencontre, et la retiens dans mes bras. La douleur l'avoit abattue, l'effroi la saisit; elle pousse un cri perçant, me regarde, et tombe évanouie. Je ne vous dirai pas qu'elle étoit intéressante; elle pleuroit. En essuyant ses larmes, je sentois couler les miennes, et je m'enivrois d'une amère volupté. Enfin elle ouvrit des yeux languissants, et, me jetant un regard tendre et douloureux, elle me dit:

Ah! si mon sort vous intéresse,
Si vous savez combien l'amour nous fait souffrir,
Lorsque d'un cœur trop foible il trahit la tendresse,
Par pitié, laissez-moi mourir!

Les accents de cette voix portèrent dans tous mes sens un charme inexprimable. Mon cœur palpitoit contre celui de cette infortunée; et mes bras, en la soutenant, trembloient sous ce doux fardeau....

A ces mots, Vénus, avec un sourire de dépit, s'écria :

Le moment est critique! et je vois votre cœur,
Mon cher Bacchus, tomber en défaillance;
Hébé, notre aimable vainqueur
A besoin de votre assistance.

Hébé approche en rougissant, et, les yeux baissés, verse le nectar à la ronde. Bacchus, distrait, lui présente sa coupe, la regarde, soupire, et suspend son récit.

Ainsi de vos rigueurs me plaignant quelquefois,
Quand je suis prêt à vous confondre,
Vers la fin du dessert, au lieu de me répondre,
Vous me versez ce joli vin d'Arbois
Que vous trouvez si bon (soit dit par parenthèse).
Alors, abandonnant ma thèse,
Je me tais, vous riez; nous trinquons, et je bois.

LETTRE XL.

NISUS ET SCYLLA, THÉSÉE.

La jalousie est une étrange chose!
Si je parle à Doris de mes jeunes amours,
Elle rougit. Soudain j'en devine la cause,
Et veux me taire.—Allons, monsieur, parlez toujours,
Dit-elle.—Mais enfin, madame,
Mon récit vous déplaît.—En quoi?—Vous vous troublez;
Vous pâlissez.—Eh bien! oui, tu me perces l'âme,
Perfide!—Je me tais.—Non, ce n'est rien.... Parlez.

Ce fut à peu près sur ce ton que Vénus, se mordant les lèvres, dit à Bacchus : Eh bien, que faisons-nous de notre aimable inconnue? Bacchus reprit ainsi :

Nous étions assis sur le rivage. Sa tête penchée posoit sur ma poitrine; et ses yeux, abattus de langueur, se levoient douloureusement vers les miens. Après un long silence, je lui dis en soupirant :

Votre cœur est blessé, mais on peut le guérir.
Essayez quelque temps, c'est moi qui vous en prie,
Et je consens à vous laisser mourir,
Si je ne puis vous faire aimer la vie.

O vous, répondit-elle, vous qui prenez à mon sort un intérêt si tendre, que diriez-vous d'un homme sauvé par son amante, d'une mort affreuse et inévitable, puis emmené par elle dans une île déserte, asile de leur sûreté et de leur tendresse, qui, se voyant

sacrifier l'honneur, la fortune et l'auguste rang de sa bienfaitrice, saisiroit l'instant où elle reposeroit près de lui, sur la foi de l'Amour et de l'Hyménée, pour s'enfuir sur ce même vaisseau qu'elle avoit préparé pour le sauver, et l'abandonneroit dans ce désert, seule avec son désespoir? — Le perfide, m'écriois-je! l'infortunée!... — Eh bien! reprit-elle, le perfide, c'est Thésée; l'infortunée, c'est Ariane. Vous voyez la fille du sage roi de Minos, qui dicte des lois à la Crète. Hélas! mon malheur tient à un enchaînement bien étrange de cruautés et de perfidies!

Androgée, mon frère, ayant remporté le prix de la lutte sur les habitants d'Athènes et de Mégare, les lâches l'assassinèrent pour se venger de sa gloire. A cette nouvelle, Minos, désespéré, part à la tête de son armée, porte chez les assassins de son fils le ravage et la mort, et va former le siége de Mégare. Vous savez qu'Apollon en avoit bâti les murailles, sur lesquelles, durant ses travaux, ce dieu laissoit quelquefois reposer sa lyre. Les pierres en avoient contracté l'harmonie; et, dès qu'on les touchoit, elles rendoient un son mélodieux. Scylla, fille de Nisus, roi de Mégare, prenoit plaisir à entendre ces divins accords; et, durant le siége même de la ville, elle se rendoit souvent sur les murailles. Ce fut de là qu'elle aperçut dans la plaine le roi Minos, à la tête de ses guerriers. Mon père avoit la sagesse des dieux; il en avoit aussi la taille et les traits. Scylla sentit naître à sa vue une passion indomptable, à laquelle elle sacrifia tous les sentiments de l'honneur et de la nature. Le sort de la ville assiégée dépendoit d'un cheveu couleur de pourpre que Nisus avoit au sommet de la tête; Scylla le lui coupa durant son sommeil, et le porta, triomphante, à Minos, comme un

gage de sa tendresse. Mais mon père, indigné de cette trahison, abandonna la fille de Nisus à sa honte et à ses remords. On dit qu'après la prise de Mégare elle fut changée en alouette, et Nisus en épervier. Sous cette forme nouvelle il poursuit encore la perfide qui l'a trahi.

Cependant Athènes, craignant le sort de Mégare, demanda la paix. Mon père la lui accorda; mais ce fut à une condition bien cruelle, dont les dieux semblent punir aujourd'hui sa malheureuse Ariane. Il exigea que, durant neuf années consécutives, les Athéniens lui envoyassent annuellement sept jeunes garçons et autant de jeunes filles pour être dévorés par le Minotaure, qui habitoit le labyrinthe.

Cet édifice immense, chef-d'œuvre de l'ingénieux Dédale, contenoit une infinité de circuits ménagés avec une adresse perfide;

Hélas! il ressembloit au cœur de l'infidèle,
Dont l'innocence ignore les détours.
Sans le savoir, on s'engageoit comme elle;
On se perdoit, comme elle, pour toujours.

Au fond de cette fatale retraite habitoit le Minotaure. Ce monstre, moitié homme, moitié taureau, dévoroit les infortunés que Minos enfermoit dans le labyrinthe.

Déjà, pour la troisième fois, les Athéniens nous envoyoient leur fatal tribut. Assise près du port, je considérois en silence leur vaisseau couvert de deuil, qui approchoit lentement du rivage. Il aborde enfin, et j'en vois descendre les tristes victimes. Les jeunes filles marchoient les premières, le front pâle, les yeux baissés. Elles ne pleuroient plus; leurs larmes s'étoient

épuisées dans les derniers embrassements de leurs mères. Après elles marchoient les jeunes captifs, les mains chargées de fers et la tête abattue. Un seul osoit lever les yeux, et son regard noble et fier paroissoit défier la fortune. Il semble que l'âme des héros se communique à tout ce qui les environne. A la vue de celui-ci je me sentis élever au-dessus de moi-même, et je résolus de le secourir. Je saisis l'instant où, sans être entendue, je pouvois lui parler; et, avec une surprise mêlée de mille autres sentiments, je reconnus dans cet infortuné le jeune et illustre Thésée, fils d'Egée, roi d'Athènes. J'appris avec admiration que, malgré sa famille, il avoit voulu être du nombre des victimes destinées au Minotaure, afin de tuer le monstre, ou de périr avec ses concitoyens. Son courage, sa jeunesse, ses exploits déjà célèbres, l'illustre sang de Pélops, dont il étoit issu par sa mère, tout m'inspira pour lui un intérêt..... trop tendre peut-être. Je lui promis de le sauver, même au péril de mes jours; et il me jura, s'il étoit vainqueur, d'unir son sort au mien. Hélas!

Je croyois qu'un héros disoit la vérité;
Qu'il ne s'abaissoit point à tromper son amie;
Et qu'Amour, Gloire et Loyauté
Alloient toujours de compagnie.

Dès ce moment, regardant Thésée comme mon époux, je l'armai de ma main pour combattre le monstre. Je lui fis tenir le bout d'un fil dont je retins moi-même l'autre bout, afin de le guider dans les détours du labyrinthe. Je l'y vis entrer à la tête de ses compagnons. On eût dit qu'ils descendoient tous au tombeau. Thésée seul sembloit marcher à la victoire.

Tremblante à la porte du labyrinthe, je suivois de

loin le bruit de ses pas et le mouvement du fil qui les guidoit. Bientôt j'entends les hurlements du Minotaure. Je frémis! le fil s'agitoit dans mes mains, et m'indiquoit tous les mouvements de Thésée. Je le sentois combattre, reculer, se détourner, poursuivre. Tout à coup le bruit cesse, et le fil reste immobile! Thésée étoit-il vainqueur ou vaincu? Quelle alternative!.... Peu à peu je crois sentir un mouvement imperceptible. Je crois entendre des cris dans le lointain... si c'étoit une illusion!... J'espère, je tremble, je frissonne, je palpite.... mon sang brûle et se glace. J'écoute encore.... c'est lui!... J'entends : j'entends des cris.... mais sont-ce les cris de la joie ou du désespoir? mon cœur ne leur prête-t-il pas les accents qu'il désire? Non; le bruit approche.... ce sont les chants de la victoire! Le fil s'agite de nouveau, je sens le retour de mon époux, j'entends ses pas, je l'entrevois; il est vainqueur, il me tend les bras, il vole, il est dans les miens.

Ces moments-là n'ont ni soupirs, ni larmes :
On jouit trop pour bien jouir.
Je ne vous peindrai pas leur ivresse, leurs charmes;
Mais puissiez-vous un jour aimer et les sentir!

Thésée, les yeux tendrement fixés sur les miens, et environné des victimes qu'il avoit délivrées des fureurs du Minotaure, sembloit me rendre hommage de leur reconnoissance. La tête énorme du monstre étendu à nos pieds vomissoit des flots d'un sang noir, et les compagnons de Thésée la considéroient encore avec terreur. En ce moment, feignant de vouloir dérober le vainqueur à leurs empressements, je le conduis, par des chemins détournés, sur le rivage de la mer. Un vaisseau, préparé par mes ordres, nous attendoit. Il

nous reçoit, et les vents nous conduisent vers cette île fatale. Sa solitude, les ruisseaux qui l'arrosent, la verdure et les fleurs qui la couronnent, tout nous y présentoit une digne retraite de vrais amants.

Là j'espérois couler mes jours.
J'y devois être épouse et mère;
Là mon cœur, fixé pour toujours,
Devoit partager ses amours
Entre mes enfants et leur père.
Je me forgeois une chimère
De tendresse et de volupté.
Ah! d'une illusion si chère
Quand le charme nous est ôté,
Que la vérité semble amère!

Sur la mousse qui tapisse cette grotte je m'étois endormie près de Thésée.

En me livrant aux douceurs du sommeil,
J'espérois que l'Amour, qui fermoit ma paupière,
Avec le dieu de la lumière,
Viendroit le lendemain sourire à mon réveil.

Vain espoir! Je m'éveille; mes yeux, encore chargés de pavots, se tournent du côté de mon époux; mes bras s'étendent vers lui, et ma bouche cherche la sienne.... Il avoit disparu! Je l'appelle, mais en vain. Alarmée et tremblante, je sors de la grotte, je parcours les bois, je gravis les rochers, je franchis les précipices, je demande mon époux à tout ce que je vois. Echo seule me répond en gémissant. Enfin, accablée de douleur et de lassitude, je me traînois lentement vers le rivage en répétant le nom de Thésée, quand tout à coup, promenant mes regards sur le lointain des flots,

je vis fuir ce même vaisseau sur lequel je l'avois sauvé, le perfide!... Le reste, vous l'avez vu.

A ces mots, continua Bacchus, Ariane versa de nouveaux pleurs... — Que vous essuyâtes, reprit Vénus.

— Vous l'avez dit. — Mais, pour guérir son cœur,
Le vôtre proposoit un remède, seigneur;
Sans doute la malade usa de ce régime?
— Et l'Hymen en rendit l'usage légitime.

En épousant Ariane, je lui ceignis cette couronne immortelle, chef-d'œuvre de Vulcain, qui brille parmi les astres [1], depuis que la Parque m'a ravi mon épouse. Hélas! il ne lui manquoit que l'immortalité.

Pardonnez-moi si je soupire.
Nous fûmes soixante ans amants. Vous jugez bien
Que je lui fus fidèle. —Oh! cela va sans dire....
— Aussi je ne vous en dis rien.
— Vous conviendrez pourtant que les amours finissent.
— Mais l'amitié les suit. — De loin.
Ainsi que les amours, les amitiés vieillissent.
— Oui; mais le cœur ne vieillit point.

A ces mots, la dispute s'échauffa. Les dieux et les déesses prirent parti, les uns pour Cypris, les autres pour Bacchus. J'aurois été pour celui-ci; car je crois, et j'offre, Emilie, d'en faire avec vous l'épreuve,

Je crois que deux tendres amants,
Après avoir cueilli des roses au printemps,
Moissonné dans l'été, vendangé sous Pomone,
Savourent l'amitié, dans l'hiver de leurs ans,
Comme un excellent fruit conservé de l'automne.

---

[1] La couronne d'Ariane fut changée en constellation.





Bacchus et Ariane.



LETTRE XLI.

ÉRIGONE, ICARIUS.

On vous a souvent prévenue, Emilie, contre la fidélité des maris.

On vous a dit cent fois, et je vous le répète,
Qu'au grand étonnement de la société,
Un mari fidèle est cité
Comme l'on citeroit une femme discrète.

L'assertion paroît forte, et cependant elle est vraie, non pas absolument dans la classe mitoyenne.

J'y connois quelques bonnes âmes,
Qui, conservant les mœurs de l'âge d'or,
Dans Paris affichent encor
La sottise d'aimer leurs femmes;
Et qui, d'un chaste hymen respectant le saint nœud,
Près d'une épouse tendre et sage,
Trouvent l'amour dans leur ménage,
Et le bonheur au coin du feu.

Vous concevez bien, Emilie, que cette félicité bourgeoise n'est pas faite pour les demi-dieux.

Une épouse est chez eux meuble de compagnie :
Cela fait les honneurs; cela sert de maintien
Dans les jours de cérémonie.
Elle est aimable, jeune et riche; c'est fort bien;
Aussi l'estime-t-on. L'estime est un lien
Décent, simple, commode, aux époux convenable.

D'un autre sentiment si l'on étoit capable,
Ce seroit s'afficher, l'usage le défend.
L'Amour permet qu'on soit enfant;
L'Hymen veut qu'on soit raisonnable.

Je vais, Emilie, vous donner une idée de cette fidélité du haut style par l'exemple de Bacchus.

L'époux d'Ariane, qui s'absentoit souvent pour voyager, ayant été accueilli chez Icarius, y séjourna quelque temps, moins pour enseigner à son hôte l'art de cultiver la vigne que pour cultiver lui-même l'amitié de sa fille Erigone. Erigone avoit quinze ans.

Son jeune cœur, entretenu
Dans une ignorance profonde,
N'ayant jamais connu le monde,
Connoissoit encor la vertu.

Aussi Bacchus trouva-t-il de grands obstacles à ses projets. En vain il employoit près d'elle tous les lieux communs de la galanterie : Erigone refusoit ou de les écouter ou de les entendre. Enfin le dieu, après avoir long-temps étudié cette place inexpugnable, découvrit un côté foible. Il s'aperçut qu'Erigone aimoit beaucoup le raisin, et qu'elle alloit chaque soir à la vigne de son père pour en manger furtivement. Alors, sûr de sa victoire, il vole à la vigne d'Icarius, se place sur le sentier par lequel arrivoit Erigone, et prend la forme d'une grappe vermeille qui pendoit à un jeune cep. Quelque adroite que fût cette métamorphose,

J'aimerois mieux accepter un congé,
Que d'employer un pareil stratagème;
Il est triste d'être obligé
De cesser d'être soi pour plaire à ce qu'on aime.

Cependant la grappe attendoit Erigone. Elle arrive, l'entrevoit dans le crépuscule, pousse un cri de joie, et la cueille. Mais à peine en a-t-elle mangé les premiers grains, qu'une ivresse inconnue s'empare de ses sens. Sa poitrine se gonfle et s'agite, son œil se trouble, sa bouche ardente caresse la grappe fatale, la presse et la dévore. Dieux! s'écrie-t-elle, quel brûlant nectar! je meurs empoisonnée!... A ces mots, Bacchus reprenant sa première forme : Rassurez-vous, lui dit-il, ce poison n'est pas mortel. Aimez-moi, je vous guérirai. Alors Erigone, baissant les yeux, rougit, soupira, et abandonna sa main; mais j'ignore si ce fut au médecin ou à l'empoisonneur.

Cependant le temps de la vendange arrivoit. Icarius y avoit invité les pasteurs du territoire d'Athènes. Le nectar couloit des grappes vermeilles, au son de leurs musettes et de leurs voix. Icarius, pour les rafraîchir, leur présenta les prémices du jus de la treille. Mais malheureusement les musiciens de ce temps-là n'ayant ni la capacité ni le sang-froid des nôtres, le nectar nouveau fit fermenter leurs têtes athéniennes; et, comme ils avoient le vin mauvais, ils tuèrent Icarius, et le jetèrent dans un puits.

A peine ce crime eut-il été commis, que les épouses des meurtriers furent saisies d'un transport de fureur et de rage que rien ne put calmer. L'oracle consulté ordonna, pour expier le crime de leurs époux, que l'on instituât des fêtes en l'honneur d'Icarius. Ces fêtes furent nommées les jeux icariens. On les célébroit en se balançant sur une corde attachée à deux arbres. C'est ce que nous appelons aujourd'hui l'escarpolette. Je ne regarde jamais cet exercice sans me rappeler avec plaisir l'ancienneté de son origine.

Ainsi, lorsque dans un verger,
Sur une corde balancée,
Avec Flore et Zéphyr vous semblez voltiger,
Sur vos divins appas si ma vue est fixée,
Si je suis dans les airs votre taille élancée,
Et ce pied que Zéphyr vient de me déceler,
Et ce voile qui va peut-être s'envoler!...
Ah! que votre pudeur n'en soit pas offensée,
Je ne pénètre point des charmes inconnus :
J'élève vers le ciel mes yeux et ma pensée,
Pour invoquer Icarius.

Au moment où ce prince fut assassiné par ses hôtes, il étoit suivi d'une petite chienne nommée Méra. Cette chienne n'étoit connue, ni par les chansons, ni par les épîtres, ni par les madrigaux que les poëtes du temps lui avoient adressés, ni par les complaisances du jeune prêtre de Jupiter qui la portoit à la promenade, ni par les entretiens spirituels que les dames avoient avec elle en société; mais elle devint justement célèbre par son instinct et sa fidélité pour son maître. Elle courut vers Erigone, et la tira par sa robe jusqu'au puits où les assassins avoient jeté le corps de son père. Erigone, à cette vue, se pendit de désespoir; Méra mourut de douleur, et les dieux les transportèrent au ciel. Icarius y devint la constellation de Bootès; Erigone, le signe de la Vierge; et Méra, celui de la Canicule.

Et Bacchus, croyez-vous qu'il se pendit pour suivre Erigone? Point du tout. Il choisit une autre route; il alla visiter Proserpine, espérant retrouver dans son empire l'ombre de celle qu'il pleuroit encore.

Proserpine étoit un peu brune, mais elle rachetoit ce défaut par mille agréments. Elle avoit une langueur intéressante, une mélancolie douce, un regard tendre

et mystérieux. Ajoutez à cela que son palais n'étoit éclairé que d'un demi-jour; en sorte que, si le cœur n'y ressentoit point d'abord les atteintes d'une passion vive et soudaine, il s'y laissoit aller peu à peu à cette mélancolie voluptueuse dont les amants délicats ne voudroient jamais sortir. Bacchus en fit l'heureuse expérience. Il s'étoit arrêté chez Proserpine pour un instant; il y séjourna trois ans.

Alors Pluton donna de sa discrétion
Un exemple fameux, que, dans l'occasion,
Nos époux se piquent de suivre :
En galant homme il s'absenta.
Vous voyez que, dès ce temps-là,
Les maris de cour savoient vivre.

Bacchus enfin, se souvenant de son épouse, retourna près d'elle; et, pour calmer ses alarmes, il lui raconta qu'en entrant chez Proserpine, il s'étoit endormi; qu'il attribuoit cet assoupissement, soit à la lassitude, soit à la pesanteur de l'air, soit à l'obscurité du lieu; qu'enfin il avoit dormi trois ans, et s'étoit réveillé au milieu des nymphes, qui l'avoient fait danser, et avoient voulu le retenir; mais qu'il s'étoit échappé pour voler dans les bras de sa chère Ariane.

Ariane le crut. Près d'un mari volage,
Patience, vertu, douceur, tendre langage,
Sont de grands points. Mais, selon moi,
Tout cela n'est rien sans la foi.

Ariane fut désormais récompensée de la sienne par la fidélité de son époux. Il l'aima tant qu'elle vécut, et le lui témoigna jusqu'à son dernier soupir; car, entre

les époux bien unis, les témoignages de la tendresse sont de tous les temps.

Lorsque les glaces de l'âge
Ont refroidi les amours,
Près du feu, dans son ménage,
En rappelant ses beaux jours,
Souvent un couple fidèle,
Malgré ses cheveux grisons,
Fait jaillir quelque étincelle
En rapprochant ses tisons.
Dans l'histoire mutuelle
Qu'ils se font de leurs soupirs,
Chaque héritier leur rappelle
L'époque de leurs plaisirs.
Ainsi, votre âme attendrie
Croira voir, dans vos enfants,
Vivre la chronologie
Des jours de votre printemps.

LETTRE XLII.

NOCES DE THÉTIS ET PÉLÉE. PÂRIS.

Le récit des triomphes et des amours de Bacchus avoit échauffé le génie conquérant des déesses, et le banquet nuptial de Thétis et Pélée étoit devenu un champ de bataille dont leur adresse et leurs charmes se disputoient le terrain. La victoire balançoit surtout entre Junon, Minerve et Vénus, quand tout à coup la Discorde, seule exclue de ce festin, et brûlant de ven-

ger son affront, l'œil courroucé, la bouche écumante, le front hérissé de serpents, parut dans un nuage sombre, et, avec un sourire perfide, jeta sur la table une pomme d'or, portant cette inscription fatale : *A la plus belle.*

Si la Discorde avoit écrit :
A la plus sage, à la plus tendre,
A celle qui, sans y prétendre,
A le plus de sens et d'esprit;
A la plus chaste épouse, à la plus digne mère,
A l'amante la plus sincère,
On auroit partagé sans procès et sans bruit.
C'étoit à la plus belle, Ilion fut détruit. [1]

Junon, Vénus et Pallas prétendirent exclusivement à la pomme, et demandèrent un juge impartial. Alors Mercure leur dit :

« Près des murs sacrés de Pergame,
« Je connois un berger, beau, jeune et sans détour.
« Pour conserver la candeur de son âme,
« On l'éleva loin de la cour
« Et loin du commerce des femmes.
« Ce juge vous convient, mesdames :
« Nul préjugé n'altérera
« Son innocence et sa droiture;
« Et l'arrêt qu'il prononcera
« Sera le cri de la nature. »

Ce jeune pasteur étoit le beau Pâris, fils de Priam, roi d'Ilion. Hécube, épouse du roi, portant cet enfant

---

[1] On verra dans la suite que cette pomme jetée par la Discorde causa la ruine de Troie.

dans son sein, rêva qu'elle accouchoit d'un flambeau qui enflammoit toute l'Asie. L'oracle consulté répondit que la reine mettroit au jour un fils qui embraseroit son empire. Priam, alarmé de cette menace, chargea un de ses officiers, nommé Archélaüs, de faire périr son fils aussitôt qu'il seroit né. Hécube même souscrivit à cet arrêt. Hécube n'étoit pas mère encore;

Car, dès le moment qu'il respire,
Dès qu'elle vient de l'embrasser,
Quelle mère peut balancer
Entre l'amour d'un fils et celui d'un empire?

Hécube l'éprouva bientôt. A la vue de son fils, l'orgueil fut sacrifié, et la nature reprit ses droits. Elle employa, pour fléchir Archélaüs, ces regards maternels et ces larmes victorieuses qui manquent encore au pouvoir de vos charmes. Excusez cette franchise:

Qui mieux que moi sait, Émilie,
Combien votre regard fut toujours éloquent?
Cependant, mon aimable amie,
Vos yeux s'exprimeront bien plus éloquemment
Près du berceau de votre enfant,
Lorsqu'au plus léger accident
Vous tremblerez de voir ravir à la lumière
Ce tendre fruit de vos amours naissants,
Et verserez ces pleurs intéressants
Qui ne peuvent couler que des yeux d'une mère.

Ces pleurs triomphèrent d'Archélaüs. Le fer tomba de sa main, et la grâce du fils fut accordée aux larmes maternelles. Cependant, craignant de sacrifier son devoir à l'humanité, Archélaüs porta l'enfant sur le mont Ida, et l'exposa dans un lieu solitaire.

Âge heureux! foible, seul, sans secours, sans défense,
Proscrit dès le berceau, mais ignorant son sort,
Entre les bras de l'innocence,
En souriant il attendoit la mort.

Ce fut en cet état que les pasteurs du mont Ida le rencontrèrent. Sa beauté, son malheur, les ornements dont il étoit couvert, tout les intéressa. Ils l'adoptèrent, et prirent soin de son éducation. Le plus vénérable de ces pasteurs, qui l'aimoit d'une amitié tendre, le félicitoit souvent de l'heureuse destinée qui, loin des tourments de la fortune et de la grandeur, avoit confié son enfance à l'asile champêtre de l'innocence et de la paix. Quelquefois ce vieillard le prenoit sur ses genoux; et, le pressant dans ses bras tremblants, il lui disoit:

Mon fils, vous entrez dans la vie
Par un chemin semé de fleurs;
Vous n'avez pas encor versé de pleurs.
Personne à vos plaisirs ne porte encore envie.
Vous n'éprouvez point les ardeurs
De cette aimable frénésie
Qui tyrannise tant de cœurs;
Vous n'aspirez point aux honneurs;
Vous ne redoutez point la vieillesse ennemie.
Mon fils, vous entrez dans la vie
Par un chemin semé de fleurs.

Je ne veux point troubler le repos de votre âge;
Mais, hélas! craignez tout du poison de l'Amour.
Mon fils, je vois venir le jour
Où ce cruel enfant, par un tendre langage,
Va vous attirer à sa cour.
Vous croirez vivre heureux dans ce charmant séjour,

Et vous n'y trouverez qu'un pénible esclavage.
Fuyez alors, fuyez ; voilà le vrai courage.
Oiseau foible et timide, évitez ce vautour,
Sinon vous périrez victime de sa rage.
Je ne veux point troubler le repos de votre âge ;
Mais, hélas ! craignez tout du poison de l'Amour.

Aimable enfant, qui dans vos yeux,
Portez la paix de l'innocence,
Puissiez-vous n'être ambitieux
Que du bonheur dont jouit votre enfance !
Soyez pauvre, mais vertueux,
Ne vous enchaînez point au char de l'opulence,
N'allez pas habiter les palais somptueux ;
Gardez-vous de ramper sous l'œil présomptueux
D'un protecteur enflé de sa puissance.
Tremblez de pénétrer les sentiers ténébreux
Où l'intrigue marche en silence ;
Les remords sont la récompense
Des attentats les plus heureux.
Aimable enfant, qui dans vos yeux
Portez la paix de l'innocence,
Puissiez-vous n'être ambitieux
Que du bonheur dont jouit votre enfance !

Quand le temps aura sillonné
Ce front paré des fleurs de la jeunesse,
Votre cœur se verra bientôt environné
Par les Ennuis, enfants de la Tristesse.
Vers son déclin quand il s'abaisse,
L'homme aux douleurs est condamné.
Foible au berceau, foible dans la vieillesse,
Il meurt, mon fils, comme il est né.
Faites-vous des amis, secourez la détresse
De l'homme vertueux du sort abandonné ;

Attachez-vous par la tendresse
L'enfant qu'à votre amour le ciel aura donné.
Ces appuis soutiendront un jour votre foiblesse,
Et vous feront goûter un reste d'allégresse,
Quand le temps aura sillonné
Ce front paré des fleurs de la jeunesse.

Bientôt le jeune Pâris devint le plus célèbre et le plus beau des pasteurs. La Nature le dédommageoit de l'empire dont l'avoit privé la Fortune.

Il régnoit sur les prés, sur les fleurs des campagnes,
Sur les moissons, sur les troupeaux,
Et sur les cœurs des nymphes des montagnes
Dont sa lyre faisoit soupirer les échos.
C'est là qu'il vit la tendre Œnone
Brillante de fraîcheur, de jeunesse et d'amour;
C'est là, sur le gazon, qu'au déclin d'un beau jour
Elle vint partager et son lit et son trône;
Car le gazon étoit trône et lit tour à tour.

Enfin Pâris vivoit heureux; mais, pour être durable, le bonheur veut être ignoré. La célébrité du pasteur fit son malheur et celui de son épouse. Il parut dans les jeux publics que Priam faisoit célébrer à Troie, et sa beauté attira tous les regards. Hector, fils aîné de Priam, après avoir vaincu tous ses adversaires, fut vaincu par son frère, qu'il ne connoissoit pas. Ce triomphe intéressa toute la cour. Le roi lui-même interrogea le vainqueur, et le reconnut pour son fils. Alors commença la fortune, et finit le bonheur de Pâris. OEnone s'en aperçut la première.

La grandeur, l'étiquette, et la froide inconstance
De son lit nuptial exilèrent l'Amour;

La pauvre Œnone apprit, par son expérience,
Ce que c'est qu'un mari de cour.

Le sien, d'une voix unanime, fût déclaré l'homme du jour par le comité de la coquetterie troyenne. Les belles se l'arrachoient, ou se le passoient tour à tour. Ainsi, sans repos et sans jouissance, Pâris étoit emporté par le tourbillon des femmes à la mode. Cependant un sentiment secret le ramenoit vers sa fidèle Œnone. Il rendoit, malgré lui, justice au mérite de son épouse, et disoit avec un sourire négligé :

« Elle a l'esprit, elle a le cœur;
« La Nature a paré son âme
« De mille vertus. En honneur,
« C'est un trésor;.... mais c'est ma femme. »

Bientôt la réputation de Pâris s'étendit avec ses conquêtes. Il lia un commerce intime avec le dieu Mercure, qui devint son conseil et son agent, et qui finit par le proposer à la cour céleste pour juger le différend des trois déesses.

Tel fut le chemin rapide qui conduisit Pâris aux honneurs.

On y parvient encor par le même canal;
Et Pâris n'est pas, je vous jure,
Le dernier juge que Mercure
Ait placé sur le tribunal.

Au reste, cet honneur eut pour lui des suites bien funestes, puisqu'il causa sa mort et la ruine de sa patrie.

Mais à demain. Pour savoir comme
Le beau Pâris prononcera,
Je vous offre la main jusques au mont Ida :
En attendant, gardez la pomme.

LETTRE XLIII.

JUGEMENT DE PÂRIS.

La nuit silencieuse achève paisiblement sa carrière : l'Aurore sommeille encore sur son lit de roses, mais la coquetterie veille depuis long-temps. On ne dort point le matin d'une bataille. Déjà Junon et Minerve préparent secrètement la victoire. L'art profond de la toilette vient au secours de la nature, et même de la divinité.

Et Vénus, comment occupe-t-elle ces moments précieux? Je ne vous le dirai pas, Emilie. Tout ce qu'on en sait, c'est qu'hier, après le banquet des dieux, elle disparut avec Bacchus. Le Mystère les suivoit; le reste on l'ignore.

Enfin le jour paroît, et l'instant fatal approche. Les déesses, guidées par la jalousie et la curiosité, se rassemblent en foule dans l'Olympe. Tous les yeux sont fixés sur le mont Ida. Là, le beau Pâris s'assied sous un chêne antique. Il tient la pomme; et Junon, la première, se présente devant lui. Elle descend majestueusement de son char traîné par deux paons. Sa taille divine, son regard imposant, sa démarche noble et fière, sa main tenant un sceptre d'or, son front réfléchissant l'éclat du diadème, tout annonce la reine des immortelles; et le juge, immobile en l'admirant, se sent pénétrer d'un respect religieux. Mais, par malheur,

Le Respect et l'Amour s'accordent mal ensemble.

Vous en devinez la raison :
L'un glace l'autre; et dès que l'Amour tremble,
C'en est fait, il meurt du frisson.

Le juge frissonnoit encore, lorsque Minerve s'offrit à ses yeux. Je ne sais quel charme secret environnoit la déesse. Elle attiroit les cœurs par un attrait doux, mais invincible. La sérénité de son front tempéroit l'austérité de ses regards. Si Minerve eût souri, la victoire étoit à elle; mais, après quelques instants, son sérieux uniforme retint dans la main du juge la pomme prête à lui échapper.

Je l'avoue, Emilie; à la place de Pâris, j'aurois fait la même réticence. N'allez pas imaginer cependant que je cabale contre Minerve.

Je ne dis pas que la sagesse
Nuise au pouvoir de la beauté;
Vous m'avez trop appris que la sévérité
Ne peut altérer la tendresse.
Mais convenez que l'affabilité,
Avec un mot, un coup-d'œil, un sourire,
Exerce un plus puissant empire
Que la plus austère rigueur.
Je ne dis pas que la pudeur
N'embellisse la beauté même;
Mais avouez qu'en tout bien, tout honneur,
Sans blesser la vertu, l'on peut donner son cœur
Pour le cœur de l'objet qu'on aime.
Enfin je ne dis pas que les mots mesurés,
Les dédains, les froideurs, les aveux différés,
Désolent sans raison le cœur d'un galant homme;
J'approuve tout cela; mais vous observerez
Que Minerve n'eut point la pomme.

Cependant Vénus arrive : elle avoit presque oublié l'heure du rendez-vous. Ses cheveux blonds flottoient en désordre sur son front couvert des roses du plaisir. Sa ceinture divine étoit à moitié détachée. Ses yeux mouroient de langueur, ses lèvres brûloient de volupté. La cour céleste se douta, qu'ainsi que Junon et Minerve, Vénus avoit veillé. Mais les déesses même convinrent que ce n'étoit pas pour sa toilette. Elles avoient raison.

Cypris quittoit Bacchus. A l'ombre du mystère,
Ce dieu s'étoit, dit-on, permis un doux larcin;
Trois fois Vénus se trouvoit mère;
Les Grâces naissoient dans son sein.

A peine le pasteur la voit, il soupire, il se trouble; la pomme lui échappe. Junon, Minerve, l'Olympe assemblé, tout disparoît à ses yeux, il ne voit que Vénus; et, la main étendue vers elle, il veut lui présenter la pomme. Elle étoit aux pieds de la déesse, et l'Olympe applaudissoit.

Je conçois que la gravité
D'un juge de vingt ans en ce moment succombe;
La pomme, devant la beauté,
Ne s'adjuge point, elle tombe.

Je n'entreprendrai pas, Emilie, de vous peindre le dépit des rivales de Vénus. Je ne connois point de peintre qui ne restât au-dessous du sujet.

Plusieurs écrivains rapportent qu'avant le jugement de Pâris, les trois déesses tentèrent leur juge tour à tour. Junon lui promit la grandeur; Minerve, la sagesse; et Vénus, la plus belle femme de l'univers. Vénus lui tint parole, puisque, sous ses auspices, il en-

leva dans la suite la belle Hélène, épouse de Ménélas; mais cette odieuse conquête fut vengée par la Grèce assemblée. Les Grecs assiégèrent pendant dix ans la ville de Troie; et la haine de Junon et de Minerve consomma la ruine de cet empire.

Je vous parlerai bientôt, Emilie, des effets terribles de leur ressentiment. Pour moi, si, comme Pâris, je tenois aujourd'hui la pomme, pour accorder Junon, Minerve et Vénus, c'est à vous que je la donnerois. Ainsi,

En couronnant chez vous les grâces naturelles,
Et la sagesse, et même la fierté,
Je saurois partager avec égalité
La pomme entre les immortelles.

LETTRE XLIV.

VÉNUS, SON CULTE, SES DIVERS NOMS. SAPHO.

Le triomphe de Vénus fut célébré dans tout son empire avec une allégresse que Minerve et Junon se dispensèrent de partager. Ses adorateurs accoururent en foule de toutes les contrées de l'univers, et se réunirent dans son temple de Cythère. La déesse y avoit plusieurs autels, devant lesquels elle étoit représentée avec différents attributs. Ici, elle paroissoit sur un char traîné par des moineaux, le sein découvert, le front couronné de roses, la langueur dans les yeux, et la volupté sur les lèvres.

Là, elle étoit assise sur une conque marine attelée de deux colombes. Une draperie légère, dont les plis étoient retenus par sa mystérieuse ceinture, couvroit la moitié de ses charmes. Sans voile, elle n'étoit que belle; voilée, elle étoit divine. Elle tenoit un faisceau des traits [1] redoutables dont elle remplit le carquois de son fils. On prétend qu'armée de ces traits, elle triomphoit de Jupiter armé de la foudre, et le forçoit de lui rendre hommage.

Jupin, quoiqu'il fût un peu fier,
Aux autels de Vénus apportoit son offrande.
Le plus grand potentat, quand la Beauté commande,
Est un bien petit Jupiter.

Plus loin, on la voyoit couronnée de myrte, tenant un miroir, les pieds revêtus de sandales tissues d'or et de soie, et le sein couvert de chaînes d'or et de pierreries. Ces attributs rappellent le culte honteux que les filles de Chypre rendoient à Vénus. Elles se prostituoient en son honneur sur le rivage de la mer, et tiroient de ce commerce infâme des sommes considérables et des bijoux dont elles se composoient une dot avec laquelle elles se marioient. On assure qu'elles devenoient alors honnêtes femmes, et que chez nous on voit encore quelques exemples d'un tel changement. Ainsi soit-il!

On voyoit aussi Vénus tenant d'une main la pomme de la beauté, et de l'autre une poignée de pavots.

Sous ces pavots délicieux
Trop heureux l'amant qui sommeille,

---

[1] Théocrite.

S'il ne devoit jamais rouvrir les yeux!
Mais tôt ou tard il se réveille.

La déesse étoit encore représentée sous la figure d'une vierge ayant les yeux baissés, et les pieds posés sur une écaille de tortue :

Pour montrer qu'une jeune fille
Doit toujours renfermer, de crainte du soupçon,
Sa beauté dans sa maison,
Sa vertu dans sa coquille.

Enfin Vénus paroissoit sur un char d'ivoire traîné par des cygnes. Sa taille étoit majestueuse, son front calme et serein, sa tête élevée, et ses yeux fixés vers le ciel. L'Amour étoit à ses pieds, les yeux couverts d'un bandeau, les ailes déployées, et portant un carquois rempli de traits enflammés. Sous ces attributs, Vénus présidoit à cet amour chaste et pur, à cette flamme céleste, qui, sans jamais s'altérer, brûle les vrais amants, et semble élever leurs âmes réunies vers le séjour de la divinité. Mais ce culte particulier, qui dès-lors étoit moins observé que les autres, est entièrement oublié de nos jours, et je n'en suis pas étonné,

Puisque de la *Vénus modeste*
On a même oublié le nom,
Comment se rappelleroit-on
Qu'il est une *Vénus céleste*?

On voyoit auprès d'elle la douce Persuasion, qui suit ordinairement la Beauté. La Candeur siégeoit sur son front, la Timidité tempéroit le feu de ses regards, le Sourire animoit ses lèvres, et de sa bouche entr'ouverte on croyoit entendre sortir cette éloquence en-

chanteresse que les rhéteurs enseignent, mais qu'ils n'apprennent point.

L'éloquence est un don. Tous les graves auteurs
Qui prétendent dicter l'art d'enchaîner les cœurs
Sont des sots avec leur science.
Voyez de la Beauté les regards enchanteurs,
Écoutez ses discours doux, simples et flatteurs;
Vous y trouverez, mieux que chez les orateurs,
Les éléments de l'éloquence.

Vénus étoit encore accompagnée des trois Grâces qui se tenoient par la main, pour marquer qu'elles ne se séparent jamais.

Rien ne peut désunir l'amitié qui les joint;
Chaque Grâce à ses sœurs semble être nécessaire.
Il faut les réunir pour plaire;
Qui n'en a qu'une, n'en a point.

Cependant les prêtresses de Vénus, le front couronné de myrte, s'avancèrent vers le sanctuaire; elles portoient du lait et du miel qu'elles alloient offrir à la déesse. La grande-prêtresse se prosterna la première aux pieds de Vénus *céleste*, et lui présenta deux colombes, en lui adressant cette prière :

Vénus, de ces oiseaux fidèles
Reçois l'offrande, et que chez nous
Les amants, même les époux,
Les prennent enfin pour modèles!

Ensuite on fit des libations de vin en l'honneur de Vénus *populaire*. On immola une chèvre [1] blanche;

---

[1] Lucien.

et l'on brûla les cuisses des victimes sur son autel, où l'on entretenoit un feu de genièvre et d'acanthe. Les sacrificateurs présentèrent aussi un porc sauvage [1], mais il n'entra point dans le sanctuaire, de peur que sa vue ne rappelât à Vénus la mort de son cher Adonis. Il fut immolé à la porte du temple, et Cypris agréa ce sacrifice expiatoire offert aux mânes de son amant.

Ensuite plusieurs vierges et quelques femmes s'avancèrent vers l'autel de Vénus *nuptiale*, qui, d'une main, tenoit le globe du monde qu'elle régénère, et portoit entre les deux mamelles le flambeau de l'hyménée [2]. Elles étoient couronnées de roses, dont l'incarnat ou la blancheur peignoient en même temps l'ardeur et la pureté de leurs désirs. L'or et l'ébène de leurs longs cheveux flottoient sur leur cou d'albâtre, et pendoient jusqu'à terre. Les vierges désiroient des époux; les épouses, des enfants. Elles supplièrent Vénus d'exaucer leurs vœux, et lui consacrèrent leur chevelure. Aussitôt la prêtresse en coupa les tresses flottantes, qu'elle suspendit aux autels de la déesse.

Ce sacrifice, qui plaisoit à Vénus, s'est perpétué autant que son culte. Bérénice, long-temps après, voulant obtenir la victoire pour son époux, consacra sa chevelure à Vénus.

---

1 Strabon rapporte (liv. IX) que Vénus recevoit quelquefois des sacrifices de porcs pour venger la mort d'Adonis. J'ai mis ce passage en action. J'en use ainsi de toutes les autorités des auteurs, pour éviter la sécheresse des citations.

2 On l'appeloit *Migonitis*, c'est-à-dire, *Conjugalis*, conjugale. Ce mot dérive du verbe grec Μίγνυμι, *conjungere*, joindre, unir. *Pausan.* liv. III.

Pour vous, Emilie,

Heureusement vous cherchez peu la gloire,
Et vous n'avez besoin d'offrande, ni de vœux,
Lorsque vous voulez bien gagner une victoire :
Mais si, pour obtenir un sort victorieux,
Vous alliez quelque jour, nouvelle Bérénice,
Aux autels de Cypris suspendre vos cheveux,
Que Zéphyr gémiroit d'un si beau sacrifice!

Quant à la chevelure de Bérénice, le lendemain de l'offrande, elle disparut du temple. A cette nouvelle,

Messieurs les courtisans s'étant rassemblés tous
Pour convenir de sa métamorphose,
Se dirent quelque temps : Eh bien! qu'en ferons-nous?
Car il falloit en faire quelque chose.
Enfin, sans trop savoir pourquoi,
A l'aide d'un certain poëte,[1]
Ils en firent un astre. Moi,
J'en aurois fait une comète.

Tel étoit le culte de Vénus. Elle punissoit sévèrement les femmes qui manquoient envers elle de dévotion. Les dames de Lemnos ayant quelque temps interrompu ses fêtes, la déesse les rendit odieuses à leurs maris, qui, étant alors en guerre avec les Thraces, emmenèrent des prisonnières, qu'ils épousèrent au lieu de leurs femmes. Celles-ci, pour venger cet outrage, formèrent et exécutèrent le complot de massacrer en une seule nuit tous leurs époux avec leurs concubi-

---

[1] Callimaque composa un poëme à ce sujet. Les astronomes avoient, depuis peu, découvert une nouvelle constellation. Le poëte, de concert avec eux, la nomma la chevelure de Bérénice.

nes [1]. Craignant ensuite qu'un jour les enfants ne vengeassent sur elles-mêmes la mort de leurs pères, elles les égorgèrent au berceau. Vous voyez, Emilie, qu'on ne néglige pas impunément le culte de Vénus.

Profitez d'un si triste exemple,
Sacrifiez souvent à la mère d'Amour,
Et permettez-moi quelque jour
De vous donner la main quand vous irez au temple.

Cependant, lorsque l'on éprouvoit les fureurs de Vénus, il y avoit autrefois plusieurs moyens de s'en délivrer. Outre certaines herbes qui avoient la vertu d'apaiser les transports de l'amour, on avoit recours aux ondes du fleuve Silemne; à peine s'y étoit-on baigné, qu'on oublioit l'objet aimé. La roche de Leucade, qui s'élève sur le rivage de la mer Ionienne, avoit la même propriété. On s'élançoit du sommet de ce rocher dans la mer, et soudain l'on étoit guéri. Beaucoup d'amants, et même quelques femmes, firent ce saut périlleux.

L'illustre Sapho fut de ce nombre. Elle eut le malheur d'aimer Phaon, jeune Lesbien, à qui Vénus avoit donné un vase d'essences divines, avec lesquelles il s'étoit rendu le plus beau des hommes.

Vous connoissez les Phaons de nos jours,
Honte de notre sexe, idoles de nos femmes,
Qui sont au désespoir de chagriner ces dames,
Mais qui ne peuvent pas suffire à tant d'amours.

Tel étoit l'amant de Sapho. L'amant qui s'aime,

---

[1] La seule Hypsipyle conserva la vie au roi Thoas, son père, qu'elle fit sauver secrètement dans l'île de Chio.

n'aime pas. Sapho en fit la cruelle expérience; et, pour se guérir de son fatal amour, elle eut recours à la roche de Leucade. Mais, avant de se précipiter dans les flots, elle posa sur le rivage sa lyre couronnée de cyprès, et grava ces vers sur le rocher :

Je vais boire l'onde glacée
Qui doit effacer pour toujours
De mon cœur et de ma pensée
Le souvenir de mes amours.

Enfin je braverai les armes
Du cruel enfant de Vénus.
Je ne verserai plus de larmes....
Mais, hélas! je n'aimerai plus.

Je n'aimerai plus!... Quoi! sa vue
Ne me fera plus tressaillir!
Je l'entendrai sans être émue
Et sans frissonner de plaisir!

Quoi! mon cœur ne pourra plus même
Se figurer qu'il me sourit,
Qu'il est là, qu'il me dit, Je t'aime,
Que je pleure, qu'il s'attendrit!

Je ne pourrai plus, sur la rive,
Les jours entiers l'attendre en vain;
Le soir m'en retourner pensive,
Et me dire, Il viendra demain!

Adieu donc, espoir, rêverie,
Illusion, dont la douceur
M'aidoit à supporter la vie
Et le veuvage de mon cœur!

Et toi, malgré les injustices
Qu'à ce cœur tu fis essuyer,
Perfide, de mes sacrifices,
Le plus dur, c'est de t'oublier.

LETTRE XLV.

BACCHUS.

Je vous ai crayonné légèrement, Emilie, le tableau des fêtes de Vénus : voici, pour servir de pendant à cette esquisse, celle des fêtes de Bacchus.

Bacchus étoit représenté sur un char traîné par des tigres ou par des panthères, emblèmes de la fureur que l'ivresse inspire, quelquefois aussi par des lynx; et j'avoue que j'en ignore la raison, car le lynx n'a rien de particulier que sa vue perçante. Or un homme ivre peut y voir double, mais non pas de loin. Le dieu étoit couronné de pampre, et sa couronne étoit surmontée d'une paire de cornes;

Mais il doit être dépouillé
De cette éminente parure,
Depuis qu'Hymen s'est affublé
De la moitié de sa coiffure.

On donnoit des cornes à Bacchus, parce qu'il avoit le premier accouplé les bœufs pour labourer la terre. On mettoit auprès de lui un tronc de chêne, en mémoire de ce qu'il avoit fait quitter aux hommes la nourriture du gland pour celle des fruits et du blé. On y plaçoit aussi un cep de vigne ou un figuier, dont il

avoit enseigné la culture. De la main droite il tenoit un thyrse; c'étoit une lance entourée de feuilles de vigne. On lui donnoit pour compagnes les Muses, qu'il inspire quelquefois aussi bien qu'Apollon.

Le dieu des buveurs étoit encore représenté assis sur un tonneau, le front couronné de lierre, dont le feuillage dissipe, dit-on, les fumées du vin. Sa large face étoit enluminée d'un rouge vermillon, et son nez couvert de rubis. D'une main il tenoit une coupe; de l'autre, un thyrse environné de lierre. On mettoit alors auprès de lui une pie : cet oiseau lui étoit consacré parce qu'il étoit fort babillard.

Aussi j'ai lu, je crois, dans de vieux commentaires
(Car ce procès n'est pas nouveau),
Que les femmes avoient réclamé cet oiseau,
En accusant Bacchus de chasser sur leurs terres.

Mais, comme il fut prouvé que Bacchus faisoit babiller les hommes aussi-bien que les femmes, celles-ci perdirent leur procès. C'est peut-être à cette occasion que quelques savants ont prétendu que Bacchus étoit hermaphrodite.

Les premiers prêtres de Bacchus furent les Satyres; ses premières prêtresses furent les Naïades. Il faut avouer, Emilie, que vous leur conservez scrupuleusement leur ministère;

Car souvent je vous verse à peine
Quelques gouttes de ce doux jus
Dont s'enivroit le bon Silène,
Qu'aussitôt, par vos mains, la nymphe de la Seine
Change en roses pour vous les rubis de Bacchus.

Cependant il est des circonstances où vous vous relâchez un peu de votre dévotion pour les Naïades.

Lorsque Bacchus, en nectar argenté,
De son cristal étroit part, pétille et s'élance,
Votre bouche sourit à sa vivacité;
Et votre main, avec prudence,
De la Naïade alors lui sauve l'alliance,
Pour conserver la fleur de sa virginité.

Dans la suite, les Naïades furent remplacées par les Bacchantes, les Thyades et les Ménades. Ces différents noms tirent leur étymologie de plusieurs mots qui expriment la rage, la folie et l'emportement. Ces prêtresses parcouroient les villes et les campagnes, armées d'un thyrse, couronnées de pampre, et vêtues d'une peau de tigre. Leurs cheveux étoient épars, leur bouche écumante, leurs yeux rouges et étincelants. Quelques auteurs ont vanté leurs charmes, peut-être avec raison; mais je n'aurois pas été leur rival.

Sans la vertu, je ne vois rien d'aimable;
La décence, à mes yeux, embellit la laideur.
Il n'est pour moi de beauté véritable
Que sur le front où règne la pudeur.

Dès que la fête de Bacchus étoit arrivée, on ornoit son temple de pampre et de lierre. Les prêtres promenoient sa statue au milieu des vignes, et chantoient des hymnes en son honneur. Les Bacchantes les suivoient en dansant et en poussant des cris de joie qui ressembloient aux cris de la fureur.

La marche s'arrêtoit ordinairement à l'ombre d'un chêne ou d'un figuier. Là, on reposoit le dieu sur un autel, au pied duquel on immoloit un bouc. Ce sacri-

fice plaisoit à Bacchus, parce qu'en broutant les jeunes ceps et les bourgeons de la vigne, cet animal détruit l'espoir de la vendange.

Les prêtres rapportoient en pompe la victime et le dieu. Sur son passage, les habitants de la campagne immoloient un porc [1] devant la porte de leurs maisons. De retour au temple, les sacrificateurs brûloient les entrailles de la victime; et du reste ils préparoient un festin pour l'assemblée.

Chez les Athéniens, les vierges nubiles, couvertes de longs voiles, présentoient alors à Bacchus des corbeilles remplies des premiers fruits de la saison. Ainsi,

Sous le voile des sacrifices,
La Pudeur pouvoit, sans rougir,
Exprimer son premier désir
Par le langage des prémices.

Après le festin, les prêtres se rassembloient au son du fifre et du tambourin, et sautoient en cadence sur des outres et des vessies gonflées et enduites de graisse ou d'huile. Vous présumez bien, Emilie, que les danseurs manquoient souvent la mesure, et que les faux pas étoient fréquents. La chute de chaque figurant excitoit les huées et les battements de mains des spectateurs, et l'on décernoit un prix au sauteur qui avoit le moins perdu l'équilibre.

Ces jeux passèrent d'Athènes à Rome, où l'on célébroit les principales fêtes de Bacchus à trois époques de l'année.

La première fête se célébroit au mois d'août; on

[1] Cette coutume étoit fort usitée chez les Athéniens.

suspendoit alors, aux arbres voisins des vignes, de petites figures de Bacchus, pour veiller sur le raisin.

La seconde fête avoit lieu au mois de janvier, lorsque l'on apportoit à Rome les vins d'Italie.

Enfin, la troisième et la plus solennelle arrivoit au mois de février: c'étoient les Bacchanales, que nous fêtons encore dans le même temps, avec les mêmes extravagances, et que nous appelons le Carnaval.

Quelques savants ont prétendu que Bacchus étoit le même que ce Nemrod que l'Ecriture appelle le grand chasseur. Ils se fondent sur ce que les noms et surnoms de Bacchus et de Nemrod se ressemblent, disent-ils, en grec et en hébreu. Je crois qu'on doit se défier de cette opinion scientifique, et ne point inférer de l'identité des noms celle des personnages.

Je connois beaucoup d'Émilies,
Comme vous jeunes et jolies,
Ce sont presque vos traits, et c'est bien votre nom;
Mais sont-ce vos vertus? Est-ce vous enfin? Non.

Quelques autres, appuyés sur des faits, ont établi entre Bacchus et Moïse une comparaison soutenue, qui rend leur identité plus vraisemblable. Bacchus et Moïse furent élevés dans l'Arabie; ils furent l'un et l'autre conquérants, législateurs et bienfaiteurs des peuples qu'ils avoient conquis. Bacchus est représenté avec deux cornes; Moïse, avec deux rayons sur la tête. Le thyrse de Bacchus fit couler des fontaines de vin; la verge de Moïse fit jaillir une source d'eau pure; et la comparaison ne pèche ici que par la qualité de la boisson. Enfin, Bacchus ayant touché de son thyrse les eaux de l'Oronte et de l'Hydaspe, traversa ces fleuves à pied sec. Moïse en fit autant sur la mer

Rouge. Ces rapprochements prouvent que, si Moïse et Bacchus ne sont pas le même homme, au moins furent-ils deux hommes du même caractère [1]. Les noms des grands hommes peuvent appartenir à des lâches; mais leurs caractères et leurs actions ne peuvent appartenir qu'à eux; et c'est à ces traits seuls qu'on reconnoît sûrement la vertu. Par exemple, si quelqu'un me disoit :

« Je connois fille de vingt ans
« Admirable par ses talents,
« Plus encor par sa modestie,
« Négligeant ses jeunes attraits,
« Ne cultivant que son génie, »
A ces traits-là, je me dirois :
Voyons s'il parle d'Émilie.

S'il ajoutoit : « De mille amants,
« Même en rejetant la tendresse;
« Elle sait de leurs sentiments
« Ménager la délicatesse :
« Cela se fait si poliment,
« Qu'on prendroit pour un compliment
« Le congé qu'elle leur adresse.
« Qui l'aime, la suit forcément;
« Qui la fuit, jamais ne l'oublie : »
Je me dirois : Assurément
C'est, ou ce doit être Émilie.

S'il ajoutoit : « Sur son chemin
« Aperçoit-elle l'indigence?

---

[1] Orphée appelle Bacchus *Moses*, Moïse, et lui donne pour attribut deux tables de lois.

« Avec un air de négligence
« Elle se détourne. Sa main
« Joint la main vers elle tendue,
« Furtivement; et puis soudain,
« Craignant qu'on ne l'ait aperçue,
« Elle rougit de son bienfait,
« Tremble que l'on ne le publie,
« Et s'esquive!... » A ce dernier trait,
Je m'écrîrois : C'est Émilie.

A propos de ressemblance, vous me rappelez, Emilie, que je vous ai prédit la naissance des Grâces le jour même du jugement de Pâris, qui fut prononcé au printemps. Or nous venons de passer le Carnaval. Ainsi Vénus, suivant vos calculs, devroit leur avoir donné le jour, et vous commencez à craindre que je ne me sois trompé sur les époques.

Votre cœur gémit en secret
De ce que vos trois sœurs n'arrivent point encore :
Consolez-vous et tournez le feuillet,
Sous vos yeux elles vont éclore.

LETTRE XLVI.

LES GRÂCES.

Quoique les auteurs aient varié sur l'origine des Grâces, l'opinion la plus commune est qu'elles sont filles de Vénus et de Bacchus. Les uns les représentent nues, parce que, disent-ils, les Grâces ne doivent pas être déguisées; les autres les couvrent d'un voile léger.

Je préfère ce costume au premier. Point de grâce sans décence; point de décence sans voile.

En général, la Mythologie nous donne très-peu de détails sur ce qui concerne les Grâces. Pour y suppléer, je vous envoie, Emilie, la relation du pèlerinage que j'ai fait, sous vos auspices, au temple de ces trois immortelles.

LE TEMPLE DES GRÂCES.

Le temple des Grâces n'est point situé dans un lieu consacré particulièrement à leur culte,

Ce temple est le palais des Fées.
Que la beauté paroisse aussitôt vers les cieux,
L'édifice s'élève et présente à nos yeux
Un sanctuaire orné de fleurs et de trophées.
Éloignez-vous, le charme fuit,
Et le temple s'évanouit.

Depuis long-temps je cherchois ce temple fugitif, qu'il est si rare et si difficile d'atteindre, lorsque j'appris qu'il étoit, depuis huit jours, à ***. J'entrepris à l'instant ce pèlerinage. A chaque pas je rencontrois sur la route une multitude de pèlerins qui tournoient le dos au temple auquel ils prétendoient arriver.

Au fond d'un carrosse doré,
C'étoit une sempiternelle,
Le visage verni, plâtré,
Roulant sa mourante prunelle,
Et de ses charmes dépéris
Pour gonfler la forme jumelle,
Enfermant, avec leurs débris
Le Zéphyre sous la dentelle.

Plus loin, suivoit monsieur l'abbé
Lisant dans Sapho son bréviaire,
Le dos voûté, le teint plombé,
Lorgnant par-devant, par-derrière;
Complaisant, doux, mignard, poli,
Persifflant, grasseyant, rempli
D'amour, d'ambre et de suffisance;
En un mot, ayant en tout point,
Du jugement, de la science,
Et du goût comme on n'en a point.
Dans une diligence anglaise
Rouloit milord Aliboron,
Le dos, le ventre, l'esprit rond,
Quittant son gros habit marron
Pour s'affubler à la française;
Se plaignant du poumon, des nerfs,
Avec la carrure d'Hercule;
Pesant trois cents; mais, par ses airs,
Encor moins lourd que ridicule.

Enfin c'étoit une foule d'originaux de toute espèce, des petits-maîtres, des femmes savantes, des musiciens, des coquettes, des peintres, des dévotes, des orateurs, des poëtes, des danseurs et des philosophes. La plupart de ces derniers faisoient gaiement le voyage à pied; car ce n'étoit pour eux qu'une promenade. Mais les étrangers, et les femmes surtout, arrivoient au temple avec une toilette de cour, qui les faisoit consigner à la porte.

Là étoit la foule. Les esprits et les beautés honoraires se nommoient pour en imposer au peuple, et, d'un ton d'autorité, crioient à la sentinelle :

Sergent, dites au caporal

De nous ouvrir un peu la presse ;
Je suis marquise ; moi, comtesse ;
Moi, je suis fermier-général.

Cependant les piétons arrivoient les premiers ; je marchai derrière eux, et j'entrai d'abord en nommant Emilie.

Arrivé sous le vestibule, j'aperçus autour de moi plusieurs autels particuliers, où l'on consultoit les demi-dieux, favoris et ministres des Grâces. Chacun d'eux avoit sa statue au-dessus de son autel. C'étoient Racine, La Fontaine, Sévigné, Deshoulières, etc. Un conseiller parfumé brûloit de l'ambre sur l'autel de Montesquieu, et lui disoit :

J'ai du jargon, de la finesse ;
Les calembours brillent dans mes écrits ;
J'ai su donner à la grave Thémis
Un petit air de gentillesse.
Je mets les lois en madrigaux ;
Je suis l'oracle des toilettes ;
De tous les ouvrages nouveaux
J'extrais l'esprit sur mes tablettes :
Je viens de composer enfin
Un livre avec mon secrétaire ;
Je l'ai fait, sur papier vélin,
Imprimer en beau caractère,
Et relier en maroquin.
Aux trois déesses, ce matin,
J'en viens offrir un exemplaire ;
Et je reste, comme un faquin,
A la porte du sanctuaire !

L'Oracle des lois lui répondit :

Il faut que Thémis en impose ;

Et sourie avec dignité.
Sa grâce est dans sa majesté;
Et les trois sœurs n'ont jamais adopté
Les magistrats couleur de rose.

Au même instant, une femme ensevelie sous la gaze arriva au pied d'un groupe qui représentoit Sévigné, Deshoulières et Ninon, et s'écria d'une voix tremblante;

J'ai su me faire de l'esprit
Et me composer un visage.
Depuis trente ans et davantage,
J'en ai toujours quinze, en dépit
Du temps et de la médisance;
Je rajeunis chaque matin,
Car j'ai découvert le chemin
Qui ramène à l'adolescence.
— Tremble, dit l'Oracle, qu'enfin
Il ne te ramène à l'enfance.

L'adolescente sexagénaire sourit avec dédain, et fit place à une blonde languissante, qui laissa tomber ces paroles :

Vingt fois par jour la force m'abandonne;
Je puis me vanter que personne
Ne s'évanouit mieux que moi;
Je range, en expirant, l'univers sous ma loi.
Dans mes convulsions, j'étale un cou d'albâtre,
Un teint de lis, des yeux mourants, baignés de pleurs,
Un pied digne des connoisseurs,
Un bras d'ivoire.... Enfin à mes adorateurs
Je représente en beau la mort de Cléopâtre....

L'Oracle l'interrompit en lui disant :

Quoique les pamoisons, les spasmes, les vapeurs,
Produisent à Paris des effets admirables,
Nous ne les logeons point. Le temple des *trois Sœurs*
N'est point l'hôtel des Incurables.

La blonde aux yeux bleus, à cette brusque réponse, alla se trouver mal sur les degrés du temple, et fut remplacée par une femme jeune et modeste, qui dit en soupirant :

Sur mes traits effacés, d'un mal contagieux
La douleur a gravé les traces.
Depuis que j'ai perdu ce qui charmoit les yeux,
Puis-je me présenter dans le temple des Grâces?

L'Oracle lui répondit :

Si tu n'as plus ta fraîcheur naturelle,
Tu conserves encor ton esprit et ton cœur;
Ton empire sera plus sûr et plus flatteur,
Quand tu plairas sans être belle.
A l'aimable laideur le dieu d'Amour sourit
Pour la venger de la Nature;
Ta figure faisoit oublier ton esprit,
Et ton esprit va faire oublier ta figure.

A ces mots, la belle disgraciée se présenta à la porte du temple, qui lui fut ouverte à l'instant.

Au-devant de cette porte étoit le célèbre Marcel [1],

[1] Marcel étoit un maître de grâces, fort à la mode il y a quarante ans. On ne pouvoit être présenté à la cour, ni se présenter dans le monde, sans avoir pris des leçons de Marcel. C'est lui qui, au milieu d'un bal, après une heure de recueillement et de contemplation, s'écrioit avec enthousiasme : Que de choses dans un menuet!

contrôleur des costumes et du maintien, et sur le seuil paroissoit l'illustre La Bruyère, dont l'œil perçant découvroit les moindres défauts du caractère et de l'esprit. Marcel, dans son style familier, s'écrioit à tout moment :

Monsieur l'abbé, l'on n'entre pas!
Vous avez l'air d'une poupée;
Vous, colonel, du grand Pompée;
Et vous, Mondor, du roi Midas.
Comte, pour courir en chenille,
Vous avez pris dès le matin
La bigarrure d'Arlequin;
Vous, duc, l'habit de Mascarille,
Avec le gilet de Scapin.
Duchesse, de votre carmin,
Avant d'entrer ici, de grâce,
Otez trois couches seulement;
Et, pour respirer un moment,
Permettez que l'on vous délace.
Et vous qui semblez trébucher
Dans ces étuis dont la structure
A vos pieds donne la torture,
Rose, apprenez que la Nature
Nous a fait des pieds pour marcher.

Plusieurs pèlerins échappoient aux traits de ce rigoureux censeur, et obtenoient leur passe-port. Mais, arrivés à l'entrée du sanctuaire, ils subissoient un examen encore plus rigoureux, puisque l'on y scrutoit les défauts cachés sous les agréments superficiels. Le moderne Théophraste [1], fixant sur chacun d'eux un

[1] La Bruyère, dont on vient de parler.

regard ferme et pénétrant, leur répétoit d'une voix sévère :

« Damis, vous avez le cœur sec;
« Vous ne connoissez point cet aimable délire
« Qu'éprouve le génie, et que l'Amour inspire;
« Sortez d'ici. Baldus, vous croyez que le grec
« Tient lieu d'esprit et de science;
« Allez à Sparte. Argan, je le vois bien
« A votre aimable suffisance,
« Vous savez tout, sinon que vous ne savez rien;
« Allez l'apprendre. Et vous, Gernance;
« Vous qui dédaignez la science,
« Dans un chapitre ou bien dans un boudoir
« Allez professer l'ignorance.
« Cléon, vous raisonnez l'amour très-savamment,
« Et près de celle qui vous aime
« Vous calculez un sentiment
« Comme l'on résout un problème.
« Ne vous offensez pas d'un refus; récemment
« Nous avons refusé Barême.
« Philinte, on vous trouve amusant
« Dans tous vos récits; mais vous êtes
« Comme trois femmes médisant,
« Et menteur comme six gazettes.
« C'est trop. Pour vous, Lise, Hortense, Myrthé,
« Vous dont on vante la beauté,
« Frivole et stérile avantage;
« Vous qui possédez en partage
« Du babil sans raisonnement,
« De la raison sans agrément,
« Un esprit de pédant sous un masque de femme,
« Un cœur de glace, un corps sans âme,
« Quelques épigrammes sans sel,

« Un feu follet sans étincelles,
« Fuyez ces lieux. Nos Immortelles
« Ne reçoivent sur leur autel
« Que l'offrande d'un cœur pur et tendre comme elles,
« Et d'un esprit solide et naturel. »

J'échappai à la proscription du censeur; en vous voyant dans mon cœur, il fit grâce à mon esprit, et le temple me fut ouvert. Là je rendis hommage aux Grâces.

Des attraits de ces Sœurs jumelles
Je fus plus charmé que surpris;
Mon cœur se trouvoit là comme chez ses amis.
Avant de voyager chez elles,
J'avois appris chez vous la carte du pays.

Les trois sœurs, dans une attitude élégante et modeste, entrelaçoient leurs bras en se donnant la main. Un voile négligé couvroit heureusement la moitié de leurs charmes. Les formes cachées se faisoient sentir sous les plis du voile. L'œil admiroit les beautés visibles; le désir embellissoit les autres. Leurs regards, souvent baissés, ne se levoient jamais impunément. Elles sourioient, mais en rougissant; et qui les avoit vues sourire n'en parloit plus qu'en rougissant comme elles. Leur voix étoit douce et persuasive. Elles parloient peu, mais elles parloient au cœur. On les regardoit en espérant de les entendre; on les écoutoit en craignant de les voir finir. Ainsi leur silence et leurs discours se prêtoient un charme mutuel; et, quoique femmes, elles exerçoient, peut-être avec moins d'empire, l'art de parler que l'art de se taire.

Malgré leur apparente simplicité, les Grâces me parurent très-difficiles sur le choix de leurs favoris. Ils

sont en très-petit nombre, mais la moindre faveur suffit pour les rendre immortels; car ce que les Grâces ont touché ne meurt point : aussi retrouvai-je dans leur temple plusieurs de nos contemporains dont nous pleurons encore la perte.

J'y rencontrai ce pasteur vénérable
Qui nous peignit avec candeur
Les traits de l'âge d'or, conservés dans son cœur;
Innocent comme Abel, comme Daphnis aimable,
Frais comme le printemps, même dans son hiver.
Vous vivez! m'écriai-je, ô mortel adorable!
Et je pleurai de joie en embrassant Gessner.

J'y reconnus cet orateur que [1] Rome
Eût envié jadis au sénat de Paris.
Il me parut baigné des pleurs de ses amis;
Car il étoit aimé, quoiqu'il fût un grand homme.

A cette vue, je ne pus retenir mes larmes; mais la première des Grâces me dit en souriant :

Pourquoi cette douleur amère?
Gerbier chez vous n'est plus; mais il respire ici.
Dans nos bras il s'est endormi.
Qu'eût-il fait encor sur la terre?
Il étoit immortel; son sort étoit rempli.

En achevant ces mots, la déesse tendit la main à un vieillard qui s'avançoit majestueusement vers le sanctuaire. Ses yeux, sous des sourcils blancs, brilloient du feu de la jeunesse, et son front conservoit l'em-

[1] Gessner, Buffon et Gerbier venoient de mourir au moment où cette lettre fut écrite.

preinte des couronnes qu'il avoit portées. O déesse! m'écriai-je, quel est ce vénérable monarque? Quel étoit son empire?

L'Univers. Tu vois Buffon.
Il suffit que je le nomme;
Tout l'éloge d'un grand homme
Est renfermé dans son nom.

Elle dit, fit asseoir le vieillard sur un trône de verdure, et lui ceignit la couronne de l'immortalité.

Suivi des doux Plaisirs qui naissent sur ses traces,
A ce couronnement le Printemps assista,
Et la Nature y présida;
Car la Nature est toujours chez les Grâces.

Durant cette fête je vis entrer dans le temple une foule de jeunes nymphes qui arrivoient de la campagne. J'en remarquai très-peu de la ville; mais j'avouerai que celles-ci l'emportoient sur les premières; car elles étoient encore belles, malgré leur parure. Tandis que je les admirois, Aglaé me dit : « Tu seras « sans doute étonné d'apprendre que ces beautés « naïves, qui nous visitent tous les jours, ne savent pas « même qu'elles nous connoissent.

« La beauté qui vient de naître,
« Tant qu'elle échappe au miroir,
« Vient chez nous sans le savoir;
« Mais il lui suffit d'avoir
« Le malheur de se connoître,
« Pour nous fuir sans le vouloir. ».

Sur les pas de ces nymphes je vis arriver les vierges couronnées par l'Amour pour l'autel de l'Hyménée.

« Celles-ci, me dit la déesse, sont bien moins nom-
« breuses que les premières; car plus les femmes au-
« jourd'hui arrivent à l'âge des Grâces, plus elles s'é-
« loignent de leur culte : d'ailleurs nous n'admettons
« ici que celles qui à la modestie et aux agréments
« extérieurs joignent une âme encore neuve, un cœur
« fait pour préférer l'estime et la tendresse conjugale à
« l'encens des adorateurs, et un caractère capable de
« sacrifier à l'amour maternel les modes, les romans,
« les abbés et l'opéra.

« Aussi le dieu d'Hymen verse en secret des pleurs
« Dans son temple désert; mais bientôt il oublie
« Sa solitude et ses malheurs,
« Quand il possède une Émilie. »

Aglaé parloit encore lorsque les mères arrivèrent au pied de l'autel. Je ne remarquai parmi elles, ni celles qui veulent être les sœurs cadettes de leurs filles, ni celles qui ne souffrent point que leurs filles soient jolies, ni celles qui ne permettent pas que leurs filles aient quinze ans, *et cætera, et cætera;* leurs regards étoient nobles et tendres; leur démarche étoit posée, leur sourire affectueux; tout en elles intéressoit. Ces yeux versoient souvent des larmes, cette bouche prononçoit sans cesse les noms de fils et d'époux; ces lèvres étoient couvertes de chastes baisers; ce sein avoit porté de doux fardeaux, que ces bras soutenoient encore. Ceux de leurs enfants qui pouvoient marcher les accompagnoient en leur donnant la main, ou en tenant un coin de leur robe flottante. Les tendres caresses, les douces inquiétudes voltigeoient autour d'elles. En les considérant au milieu de leur famille naissante, on se sentoit attiré vers elles par un charme attendrissant. Elles sem-

bloient réunir les grâces des différents âges qui les environnoient. On les retrouvoit dans chacun de leurs enfants. Ces diverses ressemblances multiplioient les sentiments qu'inspiroient les mères, et l'on éprouvoit, en les aimant, que le respect est inséparable du véritable amour. « De toutes nos favorites, me dit Aglaé, « celles-ci sont les plus tendrement chéries; car nous « trouvons chez elles ce que nous cherchons partout, « l'utile joint à l'agréable.

« Leurs glorieux travaux n'empêchent point d'éclore
« Sur leurs traits maternels les fleurs de la beauté.
« Auprès des lis la rose croît encore
« Sur les débris de la maternité. »

Les mères alors s'approchèrent de l'autel, et j'eus le plaisir de les admirer tandis que chacune faisoit son offrande. J'en reconnus même quelques-unes.

Penthièvre présentoit ses enfants dans ses bras;
Et, d'après ce touchant modèle,
Genlis, suivant à quelques pas,
Crayonnoit les vertus et les charmes d'*Adèle*.

Quand les mères eurent rendu leur hommage, je vis arriver dans le sanctuaire les veuves et les aïeules en cheveux blancs. La sérénité, la candeur régnoient sur leurs fronts sillonnés par les longues années. On voyoit qu'elles avoient été belles; on jugeoit qu'elles étoient aimables. Le regret de ce qu'elles avoient perdu ajoutoit au prix de ce qu'elles conservoient encore; et ce cœur pénétré de respect se plaisoit à rappeler le passé pour y retrouver un sentiment plus tendre. Cependant, comme les vierges paroissoient surprises de

les voir à cet âge dans le temple des Grâces, Euphrosine leur dit :

« Femme qui plaît à soixante ans
« Par son aimable caractère
« Possède bien mieux l'art de plaire
« Qu'une belle dans son printemps.

« Les prestiges de la jeunesse
« Cachent mille défauts au jour;
« Mais le charme fuit; la vieillesse
« Lève le bandeau de l'Amour.

« Alors la Raison qui s'éveille
« Cherche l'esprit. Si c'est en vain,
« La Beauté, dès le lendemain,
« Pleure ses amants de la veille.

« Mais, si l'on trouve en vous les talents, les vertus,
« L'Amitié tous les jours ajoute à vos conquêtes,
« Et l'on vous aime encor, malgré l'âge où vous êtes,
« Comme l'on vous aimoit à l'âge qui n'est plus.

« On regrette le temps passé sans vous connoître.
« Combien l'on eût joui d'un commerce si doux !
« Il semble que plus tôt on auroit voulu naître,
« Pour avoir le bonheur de vieillir avec vous.

« Lorsque, vers son déclin, le soleil nous éclaire,
« L'éclat de ses rayons n'en est point affoibli;
« On est vieux à vingt ans, si l'on cesse de plaire;
« Et qui plaît à cent ans meurt sans avoir vieilli. »

A ces mots, les vierges saluèrent avec respect les aïeules, qui les embrassèrent sans jalousie. Alors la déesse, se tournant vers moi : Tu le vois me dit-elle,

Les Grâces sont de tous les temps.

Adieu; dis à ton Émilie
Que dans un demi-siècle en ces lieux je l'attends
Pour conserver tous deux l'amitié qui vous lie.
De l'esprit et du cœur évitez les détours,
L'art est voisin de l'imposture.
Vous vous plairez encore au déclin de vos jours,
Mes bons amis, si vous savez toujours
Vous en tenir à la Nature.

FIN DU TOME PREMIER.

NOTES.

Page 174. LETTRE TRENTIÈME. Quelques mythologues ont feint que Vénus, s'échappant de la chambre nuptiale, alla confier ses chagrins aux trois Grâces.

« Je viens à vous, mes compagnes fidèles;
« Cet hyménée est un fléau pour moi.
« Au noir Vulcain j'ai donc donné ma foi!
« Et j'ai rendu mes chaînes éternelles!
« Grand Jupiter, tu l'as voulu; pourquoi
« De cet époux me vantois-tu l'adresse,
« Et la puissance, et surtout la richesse?
« Pour contenter mes modestes désirs,
« Il ne me faut qu'amour et les plaisirs:
« Plaisirs, amours, vous fuyez l'hyménée,
« Le mien surtout. De votre destinée
« Plaignez-vous moins (lui répond en riant
« Le doux trio); ce joug contrariant
« Est à porter aussi léger qu'un autre,
« Et cet époux devoit être le vôtre.
« Pluton, Neptune, et le grand Jupiter,
« Depuis long-temps sont tous trois en ménage.
« Ce Mars, qui fait l'amour avec tapage,
« Cache un œil noir sous un casque de fer;
« Mais il pourroit, dans sa brusque incartade,
« Vous planter là pour la moindre naïade.
« Cet Apollon, qui promène dans l'air
« Le char du jour, observe, et voit trop clair
« Pour un époux; et, mal pour mal, sans doute,
« Mieux vaut encor mari qui n'y voit goutte.
« Bacchus chez vous viendroit cuver son vin.
« Le dieu qui porte un caducée en main
« Pourroit fort bien, s'il vous avoit pour dame,
« Comme un effet négocier sa femme.
« Sur votre cœur jamais Pan n'eut des droits;
« Vous nous avez répété mille fois

« Que son gros rire et ses deux pieds de chèvre
« Vous apportoient la migraine et la fièvre.
« Voilà des dieux les seuls que pour époux
« Peut de Paphos choisir la souveraine ;
« A moins pourtant qu'il ne lui soit plus doux,
« Laissant Vulcain, de s'unir à Silène.
« Mais, croyez-moi, tenez-vous au premier,
« Car bien ou mal il faut se marier. »

Page 186. LETTRE TRENTE-DEUXIÈME. « Là, un jeune « favori de Diane faisoit ses premières armes. » L'enfance d'Adonis et sa première éducation ont fourni à M. Bernardin de Saint-Pierre un tableau charmant, dont il a embelli le troisième volume de ses Études de la Nature. Nous avons tâché de l'imiter dans les stances suivantes, qui ont quelque rapport avec l'objet traité dans cette lettre, et qui par conséquent ne sont point ici déplacées.

Une nymphe devint mère
D'un enfant, dont la beauté
De Diane, si sévère,
Sut fléchir l'austérité.
Sur son front est la décence,
Dans ses discours la candeur :
Il ressemble à l'Innocence
Qui sourit à la Pudeur.

Vénus, que Mars abandonne,
Boudant les Jeux et les Ris,
Voit cet enfant, et soupçonne
Qu'il pourroit être Adonis.
A Diane elle l'enlève ;
Et son cœur secrètement
S'enorgueillit d'un élève
Qui lui promet un amant.

Mais Diane inconsolable
Parcourt les monts et les bois :

Appelle l'enfant aimable
Qui ne vient plus à sa voix;
Et, sachant quelle déesse
A Paphos l'a transporté,
Craint pour sa jeune sagesse
L'écueil de la volupté.

Elle apprend que Cythérée,
Par le plus heureux hasard,
Doit, de sa cour entourée,
Vers les bois guider son char;
Que, lasse dans la campagne
D'errer seule avec son fils,
La déesse s'accompagne
De l'Amour et d'Adonis.

Diane aussitôt rassemble
Les nymphes de ses forêts:
Elles aiguisent ensemble
Leurs javelots et leurs traits;
Et, quand le char s'embarrasse
Dans des sentiers inconnus,
La déesse de la chasse
S'offre aux regards de Vénus.

Elle prétend qu'on lui rende
L'enfant si cher à son cœur:
Elle presse, elle commande;
Et Vénus tremble de peur.
Vénus a peu de vaillance:
Elle perd jusqu'à la voix;
Les Grâces sont sans défense,
Et l'Amour est sans carquois.

Elle pleure, elle envisage
Son Adonis et l'Amour,
Tous deux enfants du même âge,
Tous deux beaux comme le jour,

Par des caresses légères
Tous deux lui payant ses soins;
Et si pareils, que deux frères
Pourroient se ressembler moins.

Elle invente un stratagème,
Et sans délai l'accomplit;
Le dos de l'enfant qu'elle aime
De deux ailes s'embellit.
A Diane qui l'appelle
Le montrant avec son fils,
Elle lui dit: Vois, cruelle,
Et, si tu l'oses, choisis.

Diane flotte incertaine
Entre ces enfants ailés;
Elle hésite, en croit à peine
Ses yeux errants et troublés.
Vénus attend sa réponse;
Mais Diane, sans retour,
Au jeune Adonis renonce
De peur de prendre l'Amour.

FIN DES NOTES.

TABLE.

TABLE ALPHABÉTIQUE.

FIN DE LA TABLE.

